GERARD DE VILLIERS

PRESENTE

JAG

La Compagnie des Os

ZEB CHILLICOTHE

PLON

Zeb Chillicothe

La compagnie des os

JAG N°03

(1985)

Illustration : José de Huescar

PLON

À l'Est de l'Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l'Ouest de l'Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n'était plus rien d'autre qu'une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l'espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d'Eldorados qui n'étaient. que des vallées d'immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L'asphalte était bouffé par des lichens et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de cul-de-sac.

C'était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d'hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l'on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d'un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu'il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l'Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l'Univers, tel que nous le connaissons, né d'une explosion cosmique vieille de 20 billions d'années, avait vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord, assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur Avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et, avec elles, la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

CHAPITRE PREMIER

Chassés par le sers, un méchant vent d'ouest, les nuages s'étaient dissipés, laissant place à un ciel azurescent où brillait un soleil brûlant.

Assis sur le quai, écrasés par la chaleur bienfaisante, Jag et Cavendish n'avaient pas échangé une seule parole depuis près d'une heure.

L'endroit s'appelait Baraga Station. Un nom bien pompeux si l'on songe qu'il désignait quelques baraquements de bois, d'autres en tôle, deux wagons sur cales, le tout édifié autour d'une gare rococo et d'une réserve d'eau sur pilotis.

Les membres lourds, indolent, Jag savourait ses dernières minutes de liberté. Bientôt, le train serait là et avec lui notre homme se retrouverait sous le contrôle du collier d'argent serti d'émeraudes qui lui enserrait le cou, cette diabolique « peau-de-chagrin » que portaient, à quelques exceptions près, tous les serviteurs du Sous-Proctor Galaxius, mécanisme infernal qui empêchait quiconque de sortir d'un périmètre délimité sous peine de finir étranglé.

Baraga Station…

Pour l'heure, le lieu ressemblait à un charnier.

À un jet de pierre du quai, rutilante, blindée tous azimuts, portières ouvertes, la draisine qui les avait amené là offrait le double aspect d'un énorme crapaud et d'un insecte inquiétant.

Près du véhicule, un ancien 4 x 4 transformé, mort, piétiné par un étalon noir certainement dressé à cette besogne, gisait Scherr, le conducteur de la draisine.

Plus près se trouvaient, mêlés, les dépouilles de Greig et Still, leurs deux autres compagnons, ainsi que les cinq corps de leurs

assaillants, des guerriers de la Compagnie des Os, surnommés de la sorte parce qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Les sauvages étaient six mais l'un d'eux avait réussi à s'enfuir, justement sur l'étalon noir qui avait piétiné Scherr.

Venue en avant-garde, afin de s'assurer de la tranquillité de l'endroit, la patrouille avait dû faire face à une embuscade, particulièrement bien montée, dont Jag et Cavendish étaient les seuls survivants.

Comme Jag lui avait sauvé la vie, Cavendish, qui ne portait pas de collier, lui avait révélé que lorsqu'ils partaient en avant, loin du train, les Peaux de Chagrin étaient désactivées et qu'il pouvait en profiter pour filer.

Repoussant l'offre, Jag avait choisi de rester.

Et, depuis, ils attendaient dans un silence fouetté par des sautes de vent.

L'épaule gauche traversée par une javeline que Jag avait seulement raccourcie après avoir tenté – sans succès – de l'extraire, Cavendish semblait statufié. L'éclaireur avait laissé filer le temps en grillant une demi-douzaine de médianitos, ces petits cigares fins et longs dont il raffolait.

À plusieurs reprises, Jag avait senti son regard peser sur lui mais il était impossible d'affirmer que Cavendish le fixait, car sous ses yeux bleus délavés le monde paraissait transparent.

De toute manière, même s'il se posait des questions à son sujet, et cela devait être le cas puisqu'il avait refusé la liberté, Cavendish ne s'extérioriserait pas.

Coureur de pistes, il était par définition un taiseux. L'errance rend taciturne. Au début, on parle tout haut, on s'interroge, on se répond, on prend sa monture à témoin. Puis on s'habitue au silence et on finit par s'enfermer dans un mutisme inconscient.

Jag avait connu ça avec Patch, son père adoptif, l'homme qui lui avait tout appris de ce qu'il fallait savoir pour espérer survivre dans cette nouvelle dimension sauvage.

Le vieux était plutôt avare de paroles sauf dans son rôle d'éducateur. Là, il devenait franchement intarissable. Les mots lui coulaient de la bouche sans qu'il puisse en juguler le débit, comme

le cours d'un torrent furieux. Mais une fois sorti de sa fonction de mentor, il devenait quasi impossible de lui tirer le plus petit son. Un grognement dans les bons jours ; une grimace, un mouvement d'humeur les autres fois.

Curieux, comme tous les gosses, Jag en avait pas mal souffert. Pour lui, qui découvrait le monde, tout était sujet à question. Ne trouvant pas d'échos à ses interrogations, il avait alors commencé à réfléchir, à supputer, à analyser, à chercher des réponses issues de son propre jugement.

Ainsi, insensiblement, il avait calqué son comportement sur celui du vieux. Il avait avalé sa langue. Et, cheminant pourtant côte à côte, les deux hommes avaient traversé des contrées, des territoires, des déserts sans jamais échanger la moindre parole, se comprenant des yeux, du geste, de l'attitude.

Cavendish était de la confrérie. Il faisait partie du nombre, n'était pas de ces hommes qui savent ce qu'ils pensent après s'être entendu parler.

Par certains côtés, l'éclaireur ressemblait à Patch. Il était comme le vieux, dur à la souffrance. En l'observant à la dérobée, Jag ne l'avait jamais surpris en train de seulement grimacer ; et pourtant la douleur devait méchamment le tarauder ! Une épaule traversée de part en part, ça vous secoue le bonhomme le mieux trempé. Mais rien dans son comportement ne le laissait transparaître. Peut-être son front recouvert d'une fine pellicule de sueur, ses yeux trop brillants, un rien de raideur dans son maintien…

Sur le plan du caractère, par contre, les deux coureurs de pistes semblaient différents. Diamétralement opposés. Jamais Patch ne se serait loué ni à un homme ni à une cause. Du moins pas sur ce que Jag savait de sa vie. Il avait un peu magouillé, rapiné, fait le commerce de chair fraîche mais toujours à son compte, en association avec un ramassis de sans foi ni loi qu'il avait d'ailleurs fini par doubler pour l'amour d'une femelle.

Tatillons, menés par un homme à la rancune tenace, Bascom, ses anciens compagnons l'avaient en définitive rattrapé et exécuté dans un bordel de troisième zone, dernier relais à plaisir avant le grand Désert Salé.

Du même coup, ils avaient emprisonné Jag avant de l'échanger contre un mulet à des culs-terreux qui s'étaient servis de lui pour tirer la charrue, entre autres. Puis, repassant par là, la bande l'avait récupéré et emmené jusqu'au cirque de Ténéssia pour y être vendu comme lutteur.

Dans l'arène, Jag avait réussi à envoyer *ad patres* Bascom et ses quatre sbires, vengeant ainsi l'homme qui l'avait élevé.

Ensuite, il avait été acheté par le Sous-Proctor Galaxius, être fantasque et grand débiteur de poèmes pindariques, surnommé le Monarque de l'Empire Mouvant, parce qu'il vivait en permanence dans un train et régnait donc, éphémèrement, sur chaque pouce de terrain qu'il parcourait.

Mais pour l'heure, son influence allait certainement être remise en question par les cannibales de la Compagnie des Os.

En règle générale, la tribu n'était pas hostile à Galaxius, car il leur acquittait un droit de passage en leur livrant le contenu d'un wagon rempli de femmes et d'enfants spécialement engraissés à cet effet.

Cette fois, la tractation s'annoncerait délicate car, au cours du combat, qui venait d'avoir lieu, Cavendish avait tué l'un des fils du chef de la Compagnie.

Selon l'éclaireur, il s'agissait d'un renégat à son clan, meneur d'une bande de razzieurs. Qu'il le soit ou non ne changeait rien au fond de l'affaire : les liens du sang prendraient le dessus et le maître de la Compagnie des Os allait se venger.

Du moins, Jag l'espérait-il…

Une saute de vent plus violente que les autres balaya soudain l'endroit et la cloche accrochée sous la véranda, vestige des temps anciens, se remit à sonner.

Surpris, les deux hommes sursautèrent puis finirent par se regarder, amusés.

— Tu l'as fait exprès ; je suis sûr que tu l'as fait exprès, affirma abruptement Cavendish comme s'il se trouvait tout à coup délivré d'un quelconque sortilège.

Devant l'air effaré de Jag, il précisa :

— Ce sauvage qui a filé, tu aurais pu l'abattre, j'en suis certain !

— Tout a été très vite, trop vite…

Cavendish secoua horizontalement la tête.

— Je t’ai vu tirer pendant l’attaque des Ventouses, je sais exactement ce que tu vaux !

— Les circonstances n’étaient pas les mêmes ; les Ventouses chevauchaient à la vitesse du train et il s’agissait de s’en prendre à leurs montures.

— Qu’est-ce qui t’empêchait d’en faire autant là, d’abattre le cheval ?

Jag eut une moue dubitative.

— Je n’y ai pas pensé.

— Non ! Tu l’as fait de manière délibérée !

— Ça n’aurait pas de sens.

Les paupières de Cavendish se fermèrent donnant à son regard une acuité inhabituelle.

— En admettant que tu aies été pris de vitesse, ce que tu ne me feras jamais avaler, comment expliquer le fait que tu aies refusé de prendre le large lorsque je te l’ai proposé ?

Comme Jag restait muet, l’éclaireur poursuivit :

— Tout ça doit être étroitement lié, même si ça n’apparaît pas au premier coup d’œil. Si tu veux mon avis, quelque chose te retient auprès du train qui vaut toutes les Peaux de Chagrin du monde ! Dis-moi, ce n’est tout de même pas Rosa ?

Rosa, c’était une anomalie de la nature. Femme dans sa tête, sur les sept huitièmes de son corps, dotée d’une volumineuse poitrine, de longues jambes parfaitement galbées mais pourvue également, pour son malheur, d’un minuscule pénis, une virgule de chair à peine plus grosse qu’un sexe de nouveau-né qui remettait son identité en question.

Rosa avait été quelques années durant la favorite de Galaxius avant que ce dernier, lassé, ne s’en débarrasse en l’abandonnant à ses hommes.

Jag avait sympathisé avec « elle » et ils partageaient à présent le même wagon, en tout bien tout honneur, Jag comptant sur ses

connaissances pour percer le secret du mécanisme des Peaux de Chagrin.

En guise de réponse, Jag eut un haussement d'épaules.

— Ce n'est pas *seulement* Rosa, finit-il par lâcher après un long moment de réflexion.

— Qui d'autre, alors ?

— J'ai vu ce qui était arrivé aux gens qui vivaient ici. Tant que je vivrai j'aurai toujours en mémoire le spectacle atroce de ces corps découpés en quartiers et pendus dans cette armoire frigorifique…

S'interrompant, il désigna du doigt une tête enfantine, les yeux crevés, les orbites bourrées de cailloux recouverts d'excréments, le masque crispé par l'épouvante, qui gisait dans le sable, tout près de lui.

— Comment peut-on accepter une chose pareille, reprit-il, comment peut-on laisser faire ça, de sang-froid ? C'est au-dessus de mes forces !

Cavendish eut un rire de gorge.

— Si tu veux te faire le champion de toutes les causes, tu n'es pas au bout de tes peines ! Personnellement, j'ai choisi de vivre pour moi. Quant à toi, ta situation n'est pas si brillante que tu te permettes de pleurnicher sur le sort des autres !

Jag montra les dents.

— Je me fous de ce que vous pensez ! Et je n'ai pas de leçons à recevoir d'un mercenaire ! Libre, jamais je ne me serais vendu à qui que ce soit et surtout pas à un empereur de pacotille ! Combien on vous paye pour chaque évadé repris ?

L'éclaireur gonfla les joues.

— Ça se traite au coup par coup. En fait, ça ne fait pas partie de ma charge normale. J'ai été engagé pour assurer la sécurité du convoi dans les passes difficiles. Le reste, c'est du bonus, des heures supplémentaires. C'est chaque fois un cas d'espèce. Tout dépend si le fuyard est jeune ou vieux, si Galaxius y tient ou pas. Toi, tu rapporterais gros ; au moins cinq cents pointes. Peut-être mille. À condition que je te ramène vivant, bien entendu. Les morts

ne valent rien. Je les ramène pour la performance. Pour l'exemple, aussi.

— Et vous vous sentez bien dans votre peau ? Vous dormez bien ?

— Mieux que toi qui t'obstines à vouloir porter toute la misère du monde sur tes épaules !

— Jamais je ne pourrai, délibérément, fermer les yeux sur une affaire aussi monstrueuse que celle qui se prépare. C'est comme ça ! La seule valeur qui compte à mes yeux, c'est la liberté ; le droit pour chacun de disposer de lui-même. Mais je ne vois pas pourquoi je vous parle de tout ça, à vous…

Sur ce, le silence retomba. Les deux hommes s'étaient tout dit. Jag aurait volontiers poursuivi la joute mais son interlocuteur était trop loin de ses propres vues. Chercher à le convaincre revenait à vouloir pisser contre le vent. De plus, il était aussi mécontent de lui-même. En porte à faux. Victime d'un sentiment qu'il n'avait jamais connu et dont il avait un peu honte. Une phrase lui courait sans cesse dans la tête : « Si tu veux mon avis, quelque chose te retient auprès du train qui vaut toutes les Peaux de Chagrin du monde. » L'éclaireur avait mille fois raison mais comment avouer, comme ça, tout de go, qu'il était resté pour une femme dont il ne connaissait que le prénom ? Comment expliquer l'inexplicable, justement, et à un homme aussi terre à terre que Cavendish ?

Jag en était là de ses méditations lorsque la locomotive, une 141 R Alco, vomissant une incroyable fumée noirâtre qui montait tout droit sous la violence de l'échappement, entra dans Baraga Station.

Dérogeant à ses sacro-saints principes, qui voulaient qu'il ne se déplace jamais autrement que juché sur un trône tarabiscoté, véhiculé par quatre porteurs, Galaxius sauta de son wagon dès que le convoi fut arrêté.

Puis, sans plus se soucier de fouler directement le vil sol, alors que d'ordinaire il fallait étendre au-devant de son auguste personne un épais tapis rouge pour conjurer tous les maux qui selon lui montaient des profondeurs de la terre, il marcha vers Jag et

Cavendish qui s'étaient levés et venaient doucement vers le train surpris d'une telle initiative.

Effaré par le spectacle qui s'offrait à ses yeux, il progressait par à-coups, marquant un temps d'arrêt tous les trois pas, imité par sa cour de gitons et ses serviteurs désemparés, lesquels ne savaient que faire du trône et du tapis rouge enroulé sur un dévidoir métallique, plutôt pesants, sortis en catastrophe.

N'ayant cure de ces détails domestiques, le Sous-Proctor ne cessait de toupiller, comme s'il ne parvenait pas à se pénétrer de ce qu'il voyait.

Vêtu d'une longue toge blanche, les jambes gainées de bottes cuissardes en lézard rouge à talons très hauts qui rendaient sa démarche incertaine, il était aussi incongru dans le décor qu'une orchidée dans un champ d'orties.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? s'inquiéta-t-il lorsque les deux hommes l'eurent rejoint.

— On est arrivés au mauvais moment, le renseigna Cavendish. Il a fallu se défendre.

— Mais… nous avons des accords ! J'ai toujours payé mon droit de passage ! Et nous sommes encore loin du territoire de ces maudits cannibales !

— Ce n'était rien qu'une bande de renégats, un parti de guerre. Ils ont massacré tous ceux de la station.

— Si Cérasalmo n'est pas capable de museler ses propres troupes, c'est son problème ; mais je n'ai pas à en subir les conséquences ! Sa négligence me coûte trois hommes, tout le personnel de la gare, elle rend mon meilleur éclaireur indisponible et je n'ai pas l'intention de laisser ça là ! Je veux bien payer un tribut mais sur une base équitable ! Cette fois, je vais me faire décompter mes morts et mes blessés ! Ces maudits bouffeurs de barbaque vont voir de quel bois je me chauffe ! Jamais personne ne s'est attaqué à Galaxius sans s'en mordre les doigts !

De fait, depuis que l'Empire Mouvant existait, jamais aucun véritable guet-apens n'était venu entraver son avance. Il avait fallu quelquefois faire face à des assauts ponctuels comme celui des

Ventouses par exemple, ou bien repousser une horde de pillards de temps à autre, mais pas d'embuscade comme celle-là.

Cavendish se racla la gorge.

— Je crains que ce ne soit pas si simple, dit-il tout en retournant le corps de l'un des sauvages du pied. Celui-là s'appelait Mécatiua et c'était le fils cadet de Cérasalmo…

— Tu es sûr ?

— Oui, j'ai eu affaire à lui à notre dernier passage. Il trouvait son père trop mou et prétendait qu'il ne fallait plus se contenter d'attendre des dons, que le temps était venu d'étendre le terrain de chasse et d'agrandir ainsi le royaume de la Compagnie. Cérasalmo ne s'en était pas laissé conter devant l'assistance mais on pouvait lire dans son regard qu'il était plutôt fier du tempérament de son petit dernier. Nul doute que d'apprendre sa mort le mettra de fort méchante humeur à notre encontre…

Le front bombé de Galaxius se rida.

— On ne souffre pas de ce qu'on ignore. Et nous serions bien bêtes d'aller présenter nos condoléances à ce requin de Cérasalmo. Je n'ai pas raison ?

Cavendish désigna du menton les corps entremêlés.

— Ils étaient six ; malheureusement, il y en a un qui a réussi à filer.

Le visage de Galaxius s'assombrit instantanément, marquant une vive déception.

— C'est très fâcheux ; vous n'avez vraiment rien pu faire pour l'en empêcher ?

Cavendish jeta un bref regard à Jag avant de répondre :

— On s'est surtout appliqués à rester vivants, et ça n'a pas été tout seul, vous pouvez me croire ! D'ailleurs, sans Jag, je ne serais plus là pour vous exposer la situation !

Galaxius ne put retenir un gloussement.

— Je l'ai payé cher mais c'était un bon investissement, dit-il sans même accorder un coup d'œil au jeune homme.

Manifestement, ses pensées étaient d'un autre ordre, monopolisées par un autre centre d'intérêt.

— Dis-moi, reprit-il aussitôt, ce sauvage, il n’y aurait pas moyen de le rattraper avant qu’il ait rejoint la Citadelle ?

Jag tendit l’oreille. On entrait dans le vif du sujet. Il allait enfin savoir si son action, sa passivité en fait, allait se révéler payante.

Cavendish eut une moue dubitative.

— On pourrait essayer mais personnellement je n’y crois guère. Le terrain n’est pas à notre avantage. La configuration ne s’y prête pas. Nous avons des tronçons trop durs, toutes les portions à tiroirs nous feraient perdre trop de temps.

— Et avec la draisine ?

— C’est une question de distance ; même en emmenant un maximum de carburant il n’est pas du tout certain que nous arriverions au bout.

— Et à cheval ?

— On ne ferait que le pister et il conserverait facilement son avance. De plus, je ne me sens pas tellement d’attaque, fit l’éclaireur en grimaçant.

Compréhensif, Galaxius décida d’ajourner l’entretien.

— Au point où nous en sommes, plus rien ne nous presse, décréta-t-il. On va faire une halte exceptionnelle ici, le temps de faire le point. Lorsque tu te sentiras mieux, nous reparlerons de tout ça. Je t’enverrai chercher ainsi que Jag car nous aurons besoin de tous les avis. À tout à l’heure !

Sur ce, il rebroussa immédiatement chemin, entouré par toute sa cour, laissant Cavendish et Jag plantés là, au beau milieu de l’hécatombe.

CHAPITRE II

L’endroit n’avait pas changé.

La pièce était toujours carrelée de porcelaine fleurie, rehaussée sur tout son périmètre d’une frise rinceau dans des tons à faire hurler.

La première à l’apercevoir fut Mira, la seule qui pouvait être différenciée de ses compagnes par son embonpoint.

— Mes sœurs, regardez un peu qui vient nous rendre visite ! s’époumona-t-elle. Jag, c’est Jag !

Toutes les têtes se tournèrent incontinent vers l’entrée et chacune abandonna son ouvrage pour courir vers le visiteur.

Comme la première fois, ce fut Maximiliana qui prit la direction des opérations.

— Jag, nous sommes heureuses de te recevoir à nouveau, fit-elle gravement. Nous avons appris ton succès au Marathon et nous sommes ravies de pouvoir te féliciter de vive voix.

Aussitôt, ce fut un concert d’invectives chaleureuses, de petits cris pointus et mouillés, un joyeux babil fait de spontanéité et d’invites.

Comme la première fois, elles se jetèrent sur lui, toutes les six, l’entraînant vers le centre de la pièce, là où trônait une immense baignoire-cygne décorée d’angelots fessus dont les arcs tendus s’apprêtaient à décocher des traits en forme de phallus particulièrement développés.

Elles le mirent nu en un tournemain et il put se détailler dans le gigantesque miroir qui couvrait tout un panneau tandis qu’elles s’affairaient à lui préparer son bain.

Il pouvait, sans exagérer, comparer son corps à la dépouille écorchée d’un grand prédateur. Il n’était qu’un amalgame de

muscles, de nerfs et de tendons solidement ancrés à un squelette qu'il contrôlait parfaitement.

Que de chemin parcouru depuis sa rencontre avec le vieux, alors qu'il n'était qu'un momichet aux membres grêles !

Les épreuves l'avaient insensiblement modelé. Les interminables heures consacrées à l'entraînement sous le regard intransigeant de Patch, les longues courses derrière les chevaux, l'inhumaine épreuve du joug, tout le temps qu'il avait passé à tirer la charrue, les tombereaux, les souches des grands arbres déracinés, tout cela avait concouru à lui forger une anatomie impressionnante.

Le travail au joug lui avait développé les dorsaux, fabriqué des épaules anormalement puissantes, sculpté un grand dentelé dont le relief laissait pantois ; ses pectoraux et ses abdominaux avaient pris une ampleur en regard, ainsi que ses bras nantis de biceps confondants, de longs supinateurs saillants comme des ventres de gibiers ; les cuisses n'étaient pas en reste non plus avec les tenseurs, les couturiers, jusqu'aux jumeaux renflés des mollets, qui roulaient sous la peau en autant de nœuds musculeux.

— Tu es un magnifique animal, fit soudain Maximiliana le tirant de son examen.

Pour toute réponse, Jag n'eut qu'un bref sourire. Un animal ! On ne pouvait trouver meilleur terme. Avec ce collier infernal autour du cou, qu'était-il d'autre ? Qu'avait-il à envier aux troupeaux de comestibles que l'on trimbalait avant de les mettre à mort ? Quel avantage possédait-il sur un longues cornes ou un laineux ? Il pensait, la belle affaire ! Et puis qui pouvait soutenir qu'une bête ne pensait pas ? Jag avait entendu mille fois dire qu'il n'y avait rien de plus stupide qu'un cheval. Lui qui s'était patiné le cul sur plus d'une selle pouvait prétendre qu'il n'en était rien. Il avait eu des montures butées, têtues jusqu'à l'extrême, mais tout autant de chevaux intelligents ou du moins doués d'un instinct qui faisait illusion. Lui-même ne réagissait souvent qu'en fonction de ses impulsions. Comment expliquer, sinon, qu'il ait choisi de rester alors que la liberté lui était offerte sur un plateau ? Pourquoi ressentait-il un pincement au cœur chaque fois qu'il évoquait l'image de Monida, cette femme avec laquelle il n'avait pas échangé plus d'une parole ?

Et pourquoi encore avait-il décidé tout à coup de rejoindre le wagon des Serviclones femelles, ces mystérieuses créatures hautes d'un peu plus d'une aune et dépourvues d'orifices, alors qu'il les avait soigneusement évitées depuis qu'elles l'avaient « préparé » pour la soirée spéciale de Galaxius, lors de sa présentation à ceux de l'Empire Mouvant ?

Abandonnant Cavendish aux mains du mège particulier de Galaxius, Jag avait regagné son compartiment la tête pleine d'idées contradictoires. En longeant le convoi, il avait jeté un long regard au deuxième wagon du convoi, cette voiture où personne ne pouvait pénétrer, gardée en permanence, là où devait résider le secret du mécanisme des Peaux de Chagrin.

Ensuite, il avait retrouvé Rosa. Des pièces d'étoffes étalées sur le sol, elle s'affairait à bâtir ses nouveaux modèles selon des découpes en papier crépon.

Incrédule, Jag était resté à la contempler, sans rien dire, surpris de la voir s'activer de la sorte, se comportant comme s'il était quantité négligeable, forte de son nouveau statut, ayant apparemment tout oublié de sa disgrâce, de son séjour dans les wagons de queue, de sa condition d'objet sexuel.

Tout à son nouvel art, elle avait à peine relevé la tête lorsque Jag avait voulu lier conversation, ne répondant que par grognements ou monosyllabes.

Visiblement, il valait mieux ne plus compter sur elle pour quoi que ce soit.

Déçu, Jag s'était cependant bien gardé d'insister. Il avait eu le tort d'oublier que sa liberté ne dépendrait que de lui, que chacun finissait toujours par recoller à son petit univers.

Mortifié, Jag avait alors pris la décision d'aller rendre visite aux Serviclones. Il se sentait mal dans sa peau, sale, angoissé, et de s'en remettre aux mains expertes de ces drôles de petites bonnes femmes ne pourrait que lui être salutaire.

À présent qu'il se trouvait dans la place, Jag se rendait compte qu'il était venu aussi pour autre chose…

La baignoire remplie d'une eau azurée sur laquelle dansaient des volutes de fumée, il fut invité à entrer dans le bain, ce qu'il fit en

grimaçant, la chaleur étant à peine supportable.

— Détends-toi, Jag, dans ton état il est indispensable de porter ton corps au rouge, lui dit Maximiliana.

— Quel état ? se défendit-il.

— Tu ne t'en rends peut-être pas compte mais tu es noué à l'extrême, ton âme distille de mauvais influx qui torturent ton corps. Il faut te réaccorder, comme un instrument.

Vaincu par un si juste diagnostic, Jag se laissa aller.

Insoutenable dans un premier temps, le bain se révéla bientôt bénéfique. Une douce langueur s'empara de lui et il eut l'impression de flotter entre ciel et terre. Sans perdre de leur acuité, ses problèmes lui parvinrent à travers un filtre rose et il put les envisager avec un certain détachement.

Dans l'immédiat, ce qui le tourmentait le plus touchait à la poursuite du voyage. Il semblait exclu que Galaxius puisse trouver un terrain d'entente avec le meneur de la Compagnie des Os, mais comment savoir avec certitude ? L'homme était si fantasque que tout restait possible.

— Tu veux du dacara ? demanda soudain Maximiliana attentive aux moindres désirs de son hôte.

Jag refusa de la tête. Une première expérience lui avait suffi. Le dacara était en principe une drogue hallucinogène destinée à refouler les anxiétés. Tirée d'un lézard rouge des Monts Leibnitz, elle se présentait sous la forme d'une poudre cinabre qu'il fallait respirer par le nez.

Chez Jag, cela n'avait pas donné les résultats attendus. Au lieu de le sécuriser, la drogue l'avait quasiment décorporé. Il était sorti de son enveloppe charnelle et s'était retrouvé à l'extérieur, bien au-dessus du train, conservant cependant toute sa conscience, capable d'appréhender son environnement, comme soudain transformé en volatile.

L'heure n'était pas aux fantaisies de ce genre. Il tenait à garder toute sa lucidité pour la suite des événements.

Jag en était là de ses réflexions lorsqu'une décharge le secoua ridant l'eau du bain. Bon sang ! Comment n'y avait-il pas songé plus

tôt ? Ce dacara, qui avait la faculté de le décorporer, de le laisser voyager dans l'espace, abolissant toutes les barrières, c'était le moyen idéal pour pénétrer dans ce deuxième wagon réputé inaccessible !

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Maximiliana en le voyant sursauter. C'est vraiment trop chaud ?

— Non, non ; au contraire ! C'est très bien comme ça ! Dis-moi, du dacara, comment peut-on s'en procurer ?

— Je croyais que tu n'en voulais pas.

— Pour l'instant, mais si je désirais en trouver plus tard ?

— Tout le monde en a, c'est une denrée courante. D'ailleurs tu pourras en emporter un flacon si tu le désires.

— Si c'est possible, je ne dis pas non.

— Mélibée te préparera cela. Tu ne veux rien d'autre ? Nous avons des poudres plus fortes qui décuplent les sensations, d'autres qui stimulent les capacités sexuelles…

Ça, c'était une pierre dans son jardin, une manière de lui rappeler qu'il avait décliné leurs invites la dernière fois lorsqu'il avait découvert qu'elles ne possédaient pas de nombrils, de vagins, d'anus, qu'elles se prétendaient âgées de cinq années et issues d'un endroit baptisé Grande Matrice.

Ces révélations l'avaient instantanément dégrisé lui qui avait appris à se méfier de ce qui ne lui ressemblait pas.

Pourtant, il était revenu. Pour qu'elles le toilettent, pour ne pas être seul et aussi pour chercher des étreintes dont il sortirait détendu, délivré des tourments qui lui encombraient l'âme.

Rasséréné par la perspective de percer le secret de ce fameux deuxième wagon, Jag tendit la main vers Maximiliana, l'attira à lui avec tant de fougue qu'elle bascula dans le bain en appelant ses sœurs à la rescousse.

Bientôt la baignoire fut trop exiguë pour tout ce joli monde et, à sa grande surprise, Jag se sentit empoigné par six paires de mains, hissé hors de l'eau et emmené à l'écart et jeté sur un matelas recouvert de fourrures.

Puis, quittant leurs justaucorps avec ensemble, les six femelles se ruèrent sur lui en feulant comme des chattes en folie.

Dès lors, Jag ne s'appartint plus. Ayant gardé un mauvais souvenir de sa dérobade, elles entendaient se venger à leur manière, en ne lui laissant ni initiative ni répit.

Sans trop savoir comment, remué comme un simple ballot, il se retrouva soudain assis sur le ventre de Mira, la plus ronde, la plus sculpturale, son membre tendu à lui faire mal bloqué entre les deux dômes de ses seins magnifiquement rebondis.

Saisi aux hanches, on lui imprima un long mouvement d'avant en arrière qui précipita son gland mafflu, gorgé de sang, jusque dans la bouche torride de la jeune femme dont la tête était maintenue relevée par une de ses compagnes agenouillée derrière elle.

Simultanément, Jag sentit des doigts courir sur ses testicules, agaçants, légers comme des ailes de papillon.

Follement excité, il voulut accélérer le mouvement mais les mains qui l'activaient jugulèrent ses velléités et il dut, la mort dans l'âme, conserver le rythme qu'on lui imposait.

Dépassé, éperdu de désir, il sentit tout à coup une pression sur son cou qui l'obligea à se casser en deux. Sa bouche fut alors aspirée par celle de Mira tandis qu'une langue brûlante, pointue, diablement inquisitrice remplaçait les doigts agiles sur ses génitoires avant de remonter tout doucement le sillon de ses fesses jusqu'à atteindre l'œillet de son anus, de le parcourir sur tout son périmètre comme une abeille butinante, puis de s'enfoncer d'un seul trait en son centre dans ses moiteurs intimes, allant et venant, tournant, se rétractant soudain pour pénétrer derechef, plus profond encore.

Tétanisé, Jag ne put se contenir plus longtemps. Il explosa en longs jets crémeux qui vinrent se briser sous son menton, contre ses lèvres, donnant à son baiser une saveur piquante et salée.

Le repoussant, Mira emboucha prestement son membre qui achevait de se vider en des soubresauts convulsifs et elle entreprit d'en aspirer tout le suc, les joues creusées, la mine gourmande.

Mais ce n'était là qu'une mise en train. Jag n'en était pas quitte pour autant et chacune déploya des trésors d'ingéniosité pour le remettre en condition et lui soutirer sa substantifique moelle.

Après quoi, mutines, un rien moqueuses, elles lui proposèrent de disposer d'elles-mêmes comme bon lui semblait.

Repu, le corps alourdi par une lénifiante fatigue, il déclara forfait, devinant à leurs lippes faussement courroucées qu'il avait cette fois, presque malgré lui, effacé le contentieux né de leur première rencontre.

Ensuite, câlines, attentives, elles le ramenèrent dans son bain et se chargèrent de lui redonner vigueur et tonus.

Comme il s'étonnait de leur science du corps, des chairs, des tissus, des muscles, de leur aptitude à cerner les zones vitales, les points cruciaux de son anatomie, elles lui répondirent qu'elles avaient été conçues pour cette tâche spécifique, qu'elles étaient en quelque sorte nées pour cela.

Il apprit aussi de leur bouche qu'elles portaient toutes un nom d'étoile, du fait de leur maître Galaxius, et que Mira, la plus ronde d'entre elles, la seule d'ailleurs qui ne soit pas la réplique exacte des autres, avait été rebaptisée ainsi parce qu'elle connaissait des sautes de poids importantes comme l'astre de la constellation de la Baleine qui passait de la deuxième à la dixième grandeur en l'espace de quatre saisons.

Toutes ces explications ramenèrent Jag à la réalité. Cela lui rappela le Fou, cet homme fantasque qui affirmait que les étoiles se rapprochaient et que l'Homme retournait à la Bête.

Cela eut également pour effet de lui faire mesurer son ignorance à bien des égards. À vouloir les faire vivre en marge, trop préoccupé de leur survivance, Patch l'avait fatalement tenu éloigné de choses dont il ne faisait pas cas mais qui existaient bel et bien et en face desquelles il se trouvait à présent désarmé.

Insensiblement, Jag se rendait compte qu'il ne fallait rien traiter par le mépris mais au contraire pénétrer au cœur des choses et des techniques pour mieux prévenir le cas échéant.

Pendant que les petites le récuraient de fond en comble, le rasaient, lui passaient les cheveux à l'huile odoriférante, avant de les laver avec une argile rougeâtre, il se promit désormais de promener un autre regard sur son environnement.

Puis, après qu'elles l'eurent longuement séché, massé, brossé, coiffé mèche par mèche, ses deux nattes emperlées reconstituées, son bandeau de cuir doux sur le front, il s'apprêta à prendre congé.

— Voilà, tu es « réaccordé », fit alors Maximiliana toujours porte-parole du groupe. Tu connais le chemin, tu seras toujours le bienvenu…

Sans trop savoir pourquoi, poussé par une tendresse dont il ne se serait pas cru capable, il les entoura de ses bras et les embrassa une à une avec affection.

Ensuite, nanti d'un précieux flacon de dacara, il quitta l'endroit avec l'impression de marcher sur un nuage.

CHAPITRE III

En regagnant son compartiment, Jag eut la surprise de constater qu'il faisait presque nuit. Le temps avait filé sans qu'il en ait vraiment conscience et l'obscurité finissait de grignoter les derniers lambeaux de jour.

Rosa ayant déserté les lieux, ses découpes sous le bras, Jag se chargea, dans un premier temps, de trouver une cache pour son flacon de dacara. Il avait hâte de tenter l'expérience mais ne pouvait le faire pour le moment, Galaxius devant l'envoyer chercher incessamment.

Agité par des tas d'idées conflictuelles, il tourna un peu en rond avant de décider de tout bonnement conserver le flacon sur lui, dans une petite bourse en cuir fauve qui pendait à sa ceinture. C'était encore là qu'il serait le mieux, toujours à sa portée, prêt à l'emploi immédiat.

Finalement, comme il semblait ne pouvoir s'en remettre à personne, Rosa planant à présent dans d'autres sphères, il devrait certainement faire plusieurs essais, tout d'abord en respirant très peu de poudre, de façon à prendre la mesure de sa sensibilité au produit.

La première fois, il avait fallu le « ramener » en le secouant et en lui faisant respirer des sels. Seul, il ne pourrait pas se permettre ce genre de tentative. D'après ce qu'il avait ressenti alors, la plus petite erreur lui serait fatale. Il se perdrait dans l'éther, deviendrait un voyageur éternel. Inéluctablement. Si c'était cela la mort, il n'y avait pas lieu de la craindre. Le seul ennui résidait dans le fait que l'on se trouvait relégué au rang de spectateur permanent. À moins que ce ne soit qu'un palier vers d'autres sommets…

Soudain fatigué de tourner en rond, Jag décida d'aller faire un tour à l'extérieur.

Dehors, le vent était tombé. Il régnait une bonne température et, excepté Galaxius et sa cour, tout le monde avait quitté les wagons.

De fait, depuis leur départ de Ténéssia, c'était la première fois que le train s'arrêtait vraiment autrement que pour une halte de ravitaillement.

Se faisant la réflexion qu'il y était pour beaucoup, puisque tout ceci résultait de sa passivité, Jag sauta du marchepied et remonta vers la locomotive, là où il avait vécu des journées d'enfer.

Potrero, le mécanicien, toujours coiffé de son bonnet à oreillettes en cuir noir et attifé d'un poncho aux couleurs passées, l'accueillit avec convivialité.

— Eh ! Chico ! Tu tombes à pic ! On me tient dans l'ignorance totale, moi, l'homme-machine ! On me demande de maintenir ma marmite sous pression sans me dire pour combien de temps ! Peut-être que tu en sais plus, toi ?

— Depuis quand est-ce que l'aigle a des comptes à rendre au vermisseau ? renvoya Jag narquois en se souvenant d'un temps pas si lointain où le conducteur lui répondait de la sorte lorsqu'il avait l'impudence de poser une question jugée déplacée.

Vexé, Potrero resta un moment interdit, se demandant s'il avait bien entendu, tandis que fusaient alentour des cascades de rires lâchées par les Serviclones mâles, des petits hommes à la peau hâlée dont la seule fonction était de s'occuper du train, que ce soit au niveau de l'entretien ou des réparations lourdes.

Pour l'heure, certains s'affairaient à des travaux de graissage, burettes et pompes à graisse en main, tandis que d'autres ramonaient la boîte à fumées, nettoyaient les phares, briquaient le chasse-pierres, pendant que d'autres encore astiquaient les voitures ou bien glissaient sous les essieux pour s'assurer que tout était en ordre.

Mortifié, le mécanicien s'en prit alors à ceux qu'il avait baptisé les Singes, les traitant de grenouilles sans âme, d'embryons sataniques, de fœtus prolongés. Puis sa colère tomba sur Jag, ce Ramona de

malheur qui n’était rien d’autre qu’un bégaud et se prenait pour un sébastocrator.

Lancé, il continua à sacredire dans une langue connue de lui seul à la grande joie des petits hommes dont le rire redoubla.

Le laissant dardillonner, Jag fit demi-tour et s’en revint vers le gros du convoi non sans avoir noté la présence d’un cordon de sentinelles qui gardaient la voie et les contreforts du cirque naturel à l’avant du train.

C’était vraiment la grande affluence. Tout en progressant, Jag s’étonna de ce qu’il y ait tant de monde. Jamais il n’avait vu tant d’agitation.

Chemin faisant, il comprit que chacun faisait du bruit pour deux et qu’il ne fallait pas chercher ailleurs. Plus que dans le nombre, c’était dans les comportements que se trouvait la clé du problème. Cette halte improvisée avait libéré les esprits et un certain sentiment de liesse animait tous les participants. Une espèce d’anarchie s’était installée et, l’alcool et la bonne humeur aidant, on se laissait momentanément aller ne demandant qu’à profiter du moment présent.

Des braseros avaient été allumés çà et là qui dispensaient une lumière fantomatique en même temps qu’une chaleur aiguë mais intermittente.

Tournant sur des hâtiers de fortune, des broches garnies de carcasses de longues cornes et de laineux répandaient dans l’atmosphère des odeurs alléchantes qui changeaient des senteurs acides des brouets que l’on servait d’ordinaire.

Paradoxalement, ces fumets indisposèrent Jag, allant même jusqu’à lui provoquer une série de haut-le-cœur qu’il réprima à grand-peine. Ces viandes léchées par les flammes prenaient pour lui une toute autre dimension. À la place des carcasses de comestibles, il ne pouvait s’empêcher de voir les corps dépecés de Monida et d’Angel. Il avait encore dans la tête la vision cauchemardesque des dépouilles de ceux de la station et il faudrait certainement du temps pour que ces images atroces évacuent sa mémoire.

À plusieurs reprises, il refusa des verres qu’on lui tendait sur son passage, que ce soit du snick, une eau-de-vie grossière, ou bien du

sang-gris, une infusion de thé dans du vin épais et râpeux.

Pour l'heure, il se refusait à avaler quoi que ce soit.

Passant par-dessus des corps avachis, contournant du bétail en liberté, il finit par rejoindre sa destination, le wagon qui recelait le tribut de la Compagnie des Os.

Là comme ailleurs, c'était la fête. Les monstrueuses femmes étaient elles aussi parquées autour d'une demi-douzaine de carcasses grésillantes tournées par les enfants qui leur servaient d'accompagnateurs.

Assises à même le sol, vêtues de simarres de soie légère qui ne cachaient rien de leurs formes éléphantesques, exhibant des bras comme des cuisses et des cuisses comme des troncs d'arbres séculaires, elles étaient entourées d'une haie de curieux qui les regardaient s'empiffrer de patates douces évidées dans lesquelles étaient lovés des oisillons pris au nid et pas encore enduvetés.

Si l'on s'en rapportait aux six carcasses qui rôtissaient doucement, il s'agissait seulement là de denrées apéritives. Mais sous l'action de la foule goguenarde, cela avait dégénéré en une espèce de concours de vitesse que chacune de ces outres de saindoux s'était mise en tête de remporter en avalant tout rond le plus grand nombre de patates tout juste tirées des braises ardentes.

Aiguillonnées par les encouragements vicieux des badauds, elles soufflaient sur les tubercules brûlantes d'une petite bouche cerise coincée entre des abajoues rebondies qui leur faisaient des faces de cul, puis s'essayaient à les gober tout sec pour prendre de l'avance ou pour revenir sur les autres concurrentes et ne réussissaient qu'à se brûler assez sérieusement allant même jusqu'à se cloquer le pourtour des lèvres ou s'effilocher le palais.

Indifférentes à la douleur, portées par les vivats imbéciles, elles poursuivaient vaille que vaille leur lamentable duel, la graisse des oisillons leur dégoulinant le long de leur quintuple menton, ravies qu'on s'intéresse à elles, ne comprenant pas qu'elles étaient l'objet de moqueries constantes.

Écœuré, Jag respira plus librement quand il se rendit compte que Monida n'était pas de la triste compétition.

Une idée s’en vint alors lui tarabuster l’esprit, un détail auquel il n’avait pas pris garde, tout à sa passion et à son obsession de contrer l’ordonnancement des plans de Galaxius.

Pourquoi Monida faisait-elle partie de cette sinistre cargaison ? Elle n’avait rien de commun avec ces redoutables ogresses. Quel sort lui était donc réservé ?

S’écartant du périmètre de la bâfrée, il partit à sa recherche, déambula longuement jusqu’à se retrouver près des chevaux parqués à l’écart dans une enclosure de fortune faite de cordages tendus sur des pieux de bois solidement ancrés en terre.

Dans la foulée, il s’approcha du corral afin de caresser son cheval, un apaloosa qu’il avait baptisé Zac en souvenir de la monture de Patch.

C’est alors qu’il aperçut l’objet de sa quête.

Angel dans les bras, elle se dirigeait vers le quai de l’ancienne gare.

Les jambes coupées, Jag dut se raccrocher à l’une des cordes pour ne pas tomber. Il s’en voulait terriblement d’une telle défaillance mais c’était plus fort que lui et il n’y pouvait rien.

Le cœur battant la chamade, il la vit poursuivre son chemin, droite, majestueuse, puis s’asseoir, l’enfant sur les genoux sous la véranda et promener sur son environnement un regard à la fois curieux et indulgent.

Noyé par une zone d’ombre, Jag put l’observer tout à loisir.

Elle avait un visage régulier, des traits fins, agréables, un nez légèrement retroussé et des yeux verts, pétillant d’intelligence. Ses cheveux, longs, noirs comme le goudron, tombaient épars sur ses épaules, lui donnant l’air d’une véritable sauvageonne.

En vérité, elle était un peu loin pour qu’il pût la détailler vraiment mais son image ne le quittait jamais.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il avait l’impression de vivre. Une onde bienfaisante le parcourut qui granula son corps entier des pieds à la racine des cheveux. Et alors il se sentit heureux comme il ne l’avait jamais été. Il se fit même la réflexion qu’il touchait au bonheur.

Il savait qu'il ne pourrait se contenter longtemps de vivre ainsi, en contemplatif, qu'il lui faudrait un jour aller de l'avant, nouer des contacts plus étroits, parler, mais il se méfiait des mots qui pouvaient tout salir.

En fait, il avait peur d'affronter la réalité. Il savait par tous les maux qui tourmentaient son corps et son esprit qu'il l'aimait mais il craignait qu'elle ne réponde pas à son élan. Pire, il avait peur qu'elle se moque de lui.

Soudain, Angel tourna la tête vers lui, cette tête énorme, disproportionnée par le fait que son front large, bombé, lui tombait droit jusqu'au milieu des joues.

Car l'enfant, âgé de cinq ou six ans, n'avait pas d'yeux. Pas de sourcils non plus, ni de paupières. Son front était lisse comme le dessus de la main. Il n'était qu'une façade sans fenêtres.

En guise d'oreilles, il n'avait que deux orifices entourés de bourrelets cicatriciels. Son nez, ramassé, n'était qu'une excroissance. Sa bouche, normale, aux lèvres trop bien dessinées, apparaissait comme une incongruité au milieu de cette suite d'erreurs.

Mais les anomalies ne s'arrêtaient pas là.

Angel était également dépourvu de bras. Ses jambes étaient longues et fines, quasi squelettiques, juste recouvertes de peau.

Épaules voûtées, le dos déformé par deux gibbosités, il se tenait du plus droit qu'il pouvait, faisant sans cesse pivoter sa tête de droite à gauche, perpétuellement à l'affût d'un monde dont il ne distinguait rien que les sons.

Cet enfant, c'était encore une des raisons qui ajoutait au trouble de Jag. Il ne savait pas s'il était le fils, ou peut-être le frère, de Monida et il trouvait indécent dans ces conditions de jouer les jolis-cœurs devant lui.

Pour l'heure, le front démesuré était toujours tourné vers lui. Puis la jolie bouche s'anima, délivrant un message qui amena la jeune femme à regarder elle aussi dans sa direction.

Bien qu'il fût invisible, Jag ne put s'empêcher de reculer encore, affolé, comme pris en défaut.

Longtemps, les deux têtes restèrent tournées vers son poste d'observation, à sonder l'obscurité.

Tout aussi longtemps, il resta sans bouger, respirant doucement, comme quelqu'un qui a peur d'être découvert, sidéré par ce qui se produisait. Comment fallait-il interpréter les faits ? Était-ce un hasard ou… ? Car il avait bien vu, c'était l'enfant qui avait tout déclenché en braquant sur lui son front aveugle.

Dérouté, il décida de s'éclipser et commença à reculer lentement tout en prenant bien soin de rester dans les ténèbres.

Le corral entre eux, il s'apprêtait à rejoindre le gros du convoi lorsqu'une silhouette se dressa devant lui.

C'était Cavendish.

CHAPITRE IV

L'éclaireur avait retrouvé toute sa prestance.

Vêtu d'une nouvelle tunique de peau frangée, le visage rasé de frais, son éternel chapeau à larges bords sur la tête, il fixait Jag de son regard délavé, le considérant comme s'il le voyait pour la première fois.

— C'était donc ça ! railla-t-il. Et moi qui m'imaginais que tu en pinçais pour Rosa !

Devant le mutisme de son interlocuteur, il poursuivit :

— Ne me dis pas que tu es resté pour cette fille et pour cette erreur de la nature.

Étrillé, Jag ne put se contenir. Son bras se détendit et son poing télescopa la pointe du menton de Cavendish qui roula dans la poussière, littéralement décollé de terre.

Comme Jag se ruait sur lui, il dégaina prestement et lui posa l'œil froid du canon de son revolver sur le front.

— Calme, Jag, calme ! murmura-t-il alors. J'ai suffisamment payé de ma personne pour aujourd'hui, alors ne m'oblige pas à t'esquinter.

Puis, comme sa menace ne suffisait pas à éteindre la lueur de haine qui fulgurait dans les yeux de son adversaire, il conseilla :

— Pense à eux, qui est-ce qui s'en chargerait ? Il n'y a pas un autre cinglé comme toi dans tout le convoi.

Touché par l'argument, Jag décrocha et les deux hommes retrouvèrent bientôt la position verticale.

— Tu es fou, dit l'éclaireur lorsqu'il eut rengainé son arme. Tu ne t'en sortiras pas. Il faut être fort pour durer ; et le seul homme fort est celui qui n'a que lui à diriger. En te dispersant, tu deviens vulnérable.

— Si je n’avais pensé qu’à moi, vous seriez mort deux fois !

Dans un premier temps, Cavendish ne trouva rien à rétorquer. Jag lui avait effectivement sauvé la mise à deux reprises, une fois lors de l’attaque des Ventouses et quelques heures auparavant, en volant à son secours alors que l’un des sauvages, celui que Jag avait sciemment laissé filer, s’apprêtait à lui réduire le crâne en bouillie d’une volée de casse-tête.

— Je ne vous rappelle pas ça pour vous mettre dans l’embarras, d’ailleurs nous sommes quittes à ce sujet, mais c’est simplement pour vous faire comprendre qu’il vient toujours un moment où on a besoin de quelqu’un.

Du menton, il désigna Monida et Angel.

— Je sais bien qu’ils ne m’apporteront jamais aucune aide physique mais leurs présences me fortifient. Par eux, j’existe autrement. Je sais aussi que ça ne va pas simplifier ma vie mais c’est comme ça.

L’éclaireur conserva le silence. Puis un mince sourire décrispa ses traits et il lança :

— Si tu ne m’avais pas tiré d’affaire par deux fois, tu serais mort à l’heure qu’il est. Personne n’a jamais levé la main sur moi sans que je le laisse pour défunt sur le carreau. Fais-en ton profit, la prochaine fois tu ne t’en tireras pas à si bon compte !

— Ce ne sera peut-être pas aussi simple que vous le croyez !

— Tout est simple quand on sait ce qu’on veut, il suffit de se donner les moyens. Maintenant, ça va bien, amène-toi ; Galaxius nous attend !

— Je suis obligé de venir ?

Cavendish haussa les épaules.

— Tu fais comme tu veux mais ton absence serait certainement mal interprétée. À ta place, j’éviterais de me faire remarquer. Tu tiens tant que ça à retourner dans les wagons de queue ?

Sensible à ce dernier argument, Jag céda. Comme ils remontaient vers l’avant du train, ils croisèrent Speedy qui se tenait adossé à un wagon, les bras croisés. En voyant Jag, le Noir cracha ostensiblement devant lui pour marquer son mépris.

— Ne t’arrête pas à ce genre de provocations, fit Cavendish comme Jag marquait un temps d’hésitation. Tu n’as rien à gagner à te frotter à lui.

— Il va croire que je me dérobe !

— Laisse-le croire ce qui l’arrange, tu le détromperas le moment venu.

Comme ils arrivaient à hauteur du monstrueux méchoui, Jag se manifesta :

— Dites, il y a un détail qui me chiffonne, une question que je me pose sans pouvoir y apporter de réponse…

— Et alors ?

— C’est au sujet de Monida, la femme avec l’enfant… Toutes les autres femmes sont épouvantablement grosses, pourquoi pas elle ?

— Presse-toi un peu on va être en retard, éluda Cavendish en accélérant.

— Eh ! mais attendez-moi ! s’écria Jag en revenant à sa hanche, qu’est-ce qui vous prend ?

— Je t’ai dit que Galaxius nous attendait.

— Vous n’êtes pas homme à vous inquiéter de ça ; il y a autre chose !

— Il y a que je m’ankylose à t’écouter bavasser. Le médicastre m’a fait prendre une potion analgésique qui m’engourdit le corps et l’esprit et il me faut du mouvement pour ne pas m’endormir.

— C’est ma question qui vous gêne : vous vous défilez !

L’éclaireur eut un ricanement.

— Tu te donnes trop d’importance !

— Alors répondez-moi !

Aussi brutalement qu’il avait accéléré, Cavendish stoppa, fit face à son interlocuteur.

— Puisque tu veux tout savoir, siffla-t-il, eh bien, je vais te dire la vérité ! Mais tu vas regretter d’avoir tant insisté, crois-moi !

— Je suis de taille à tout entendre.

— À ta guise. Cérasalmo est un bouffeur de barbaque mais c’est avant tout un homme. En tant que tel, il ne crache pas sur les

femmes. Alors on s'arrange pour lui fournir, en plus, la femelle la mieux tournée qui puisse se trouver. Ce n'est pas un sort enviable car Cérasalmo pèse plus de deux cents kilos et il a des pratiques sexuelles plutôt extravagantes à ce qui se dit.

— Ça suffit ! tonna Jag le visage crayeux.

L'autre secoua la tête en signe de dénégation.

— Non ! Tu as voulu savoir, alors je vais aller jusqu'au bout. De toute manière, il vaut mieux que tu sois renseigné. Cérasalmo a une marotte : ces femmes qui partagent sa couche, il les engrosse, attend qu'elles soient bien rondes, dans leur dernier mois, et alors il les fait cuire, tu m'entends : cuire ! Toute vive ! Il les fait plonger dans un chaudron où l'eau est portée à ébullition et il les laisse mijoter jusqu'à ce qu'elles soient à point, la peau bien rouge…

— Ça suffit ! répéta Jag en voulant s'écarter.

Une main de fer le rattrapa, le maintenant en place.

— Non ! Il faut que tu saches tout, par le menu ! Ça t'aidera peut-être dans les moments difficiles ! Si tu dois te charger d'elle, tu devras te dépasser, peut-être même prendre des décisions extrêmes, alors écoute : ce qui intéresse Cérasalmo dans cette opération, ce n'est pas la femme mais l'enfant qu'elle renferme. La chair de sa chair. Il abandonne la dépouille éventrée de la mère à ses hommes et se fait servir le fœtus qu'il mange complètement, des pieds à la tête, sans rien en laisser. En agissant de la sorte, il prétend rester éternellement jeune.

— Mon Dieu, chevrota Jag anéanti, ce n'est pas possible, ce ne peut pas être vrai.

— C'est la stricte réalité, martela Cavendish en le secouant comme un arbre à prunes.

— Et vous laissez faire ça ?

— Il faut savoir regarder ailleurs de temps en temps, sinon tout est prétexte à conflit.

— Je la tuerais, affirma Jag, je préférerais la tuer plutôt que de laisser une pareille chose s'accomplir !

— C'est encore ce qui pourrait lui arriver de mieux, estima l'éclaireur. Maintenant, je vais te donner un conseil : ne te découvre

pas. Ne parle d’eux à personne. Arrange-toi pour laisser ton entourage hors de tes affaires. C’est la seule manière d’éviter les pressions.

CHAPITRE V

L’endroit avait recouvré toute sa splendeur.

Il ne restait plus aucune trace du combat dévastateur qui avait opposé Jag à la cour du Sous-Proctor, corps à corps qui lui avait valu de se retrouver au côté de Potrero dans la locomotive, après qu’il eût quelque peu malmené Galaxius et ses gitons, tué Bear le lutteur et esquinté Emory, l’entraîneur de ce dernier.

Tout avait été soigneusement remis en place, le mobilier remplacé et le wagon ressemblait de nouveau à une bonbonnière.

Cependant il y régnait une atmosphère fébrile qui cassait l’environnement raffiné.

Tout le monde s’était rassemblé au fond du wagon près d’une longue table où étaient disposés des plats chargés de victuailles diverses et autant de bouteilles de différents alcools.

Pour l’heure, l’assistance, clairsemée, était tournée vers le maître des céans qui marchait de long en large entre un canapé et un piano à queue dont l’enveloppe, transparente, laissait entrevoir tout un mécanisme compliqué fait de fines cordelettes d’acier et de marteaux articulés.

L’arrivée de Jag et de l’éclaireur mit fin à ses allées et venues.

— Il ne manquait plus que vous, déclara-t-il en les accueillant.

En rejoignant le fond de la salle derrière Cavendish, Jag passa en revue la maigre assemblée. Il y avait là l’inévitable Donk, le factotum de Galaxius ; Otis, le responsable du cheptel humain ; Emory, l’entraîneur officiel des champions de Galaxius en matière de lutte ; deux autres personnages complètement inconnus de Jag, un jeune à la peau quasi bronze, aux cheveux noirs comme la tourbe, coupés au ras des yeux sur le devant, longs jusque sur la nuque à l’arrière

et tranchés droits sur tout le reste du pourtour et un beaucoup plus vieux, le crâne chenu, le teint hâve, tout maigre, tout ridé, qui se tenait voûté du haut, presque cassé à l'équerre à partir des épaules ; et il y avait aussi une vieille connaissance, Potrero, l'homme-machine comme il se désignait.

Sa présence étonna Jag. La surprise dut se lire sur son visage, car le mécanicien le toisa avec superbe.

— Vous savez tous pourquoi je vous ai réunis, dit Galaxius en se rapprochant d'eux. Des événements imprévus se sont produits qui nécessitent un conseil de guerre…

À ce stade de la conversation, le Sous-Proctor s'interrompit et laissa son regard errer sur son public avant de reprendre :

— Car nous sommes en guerre, il faut bien nous en pénétrer ! La Compagnie des Os a rompu la trêve et nous allons devoir faire face !

Là, il marqua une nouvelle pause afin de laisser chacun s'imprégner de sa déclaration liminaire, puis il revint à la charge :

— Avant tout il faut que vous sachiez qu'il n'est pas question pour nous de reculer ! Personne ne m'a jamais dicté ma conduite et ce n'est pas maintenant que ça va commencer ! Bien sûr, il serait plus simple de faire marche arrière, de retourner jusqu'à Tomball Point et de s'engager sur une autre voie, à l'Est ou à l'Ouest, par laquelle nous pourrions rejoindre notre destination en contournant les Sierras. Ce serait une solution de facilité qui ne résoudrait rien. La nouvelle se propagerait que l'Empire Mouvant a été mis en échec et cela ne manquerait pas de donner des idées à d'autres clans, à d'autres hordes et nous ne serions plus en sécurité nulle part. De plus, cette dérobade nous coûterait beaucoup trop de temps et nous n'atteindrions pas le Royaume de Dragna pour les Grands Jeux.

« Voilà, vous connaissez la situation et toutes vos suggestions seront les bienvenues. Mais avant que vous n'interveniez, il serait bon de bien cerner le problème. À cet effet, j'ai fait appel à notre homme de science, Thornton, qui va vous retracer l'historique de Palizada, la Citadelle, le repaire de la Compagnie des Os.

Thornton était le vieillard tout ratatiné.

— Il ne met jamais le nez dehors, souffla Cavendish à Jag qui s'étonnait de ne l'avoir jamais seulement entr'aperçu. C'est un rat de

bibliothèque. Ce qui se passe à l'extérieur ne l'intéresse pas. Il pense qu'il n'y a rien de bon à tirer du présent. Pour lui, l'avenir est derrière nous. C'est lui qui écrit les poèmes de Galaxius.

Rejoignant le Sous-Proctor, Thornton chaussa des lorgnons cerclés de métal blanc avant de se lancer dans un long exposé plutôt lénifiant qui remontait à la nuit des temps, expliquant les anciennes civilisations, les déplacements de populations, les invasions nombreuses qui amenèrent les autochtones à élever des villes-forteresses, Palizada étant un modèle du genre.

Puis le scienceux s'attarda sur les qualités de bâtisseurs de ces hommes d'alors, s'émerveillant sur leur savoir, leurs techniques dont on ne savait toujours rien mais qui leur avaient cependant permis d'assembler des blocs de pierres d'un tonnage considérable, sans liant, sans ciment, uniquement sur leurs assises naturelles.

C'était d'autant plus méritoire, selon lui, qu'à l'époque ces peuples ignoraient la roue et que dans ces conditions faire voyager depuis les carrières, d'où ils étaient extraits, des blocs de plus d'une centaine de tonnes et atteignant plus de six mètres de hauteur relevait de l'exploit.

Ensuite il en vint aux ressources de la cité, expliqua qu'elle avait été construite de manière à encercler plusieurs gisements miniers tels que le nitrate de sodium, l'or, l'argent, le cuivre et même le plomb.

Estimant que le préambule était suffisant, que le moment ne se prêtait pas aux considérations économiques, Galaxius mit fin à la tirade du savantissime.

— Bon, nous en savons assez pour nous faire une idée, intervint-il en reprenant le devant de la scène. Ce qui nous intéresse à présent au premier chef, c'est comment passer le territoire de Cérasalmo.

Adossé à une cloison, se demandant ce qu'il faisait là, encore à demi assommé par les propos de Cavendish, Jag s'immisça dans la conversation.

— Pourquoi cette ville, Palizada, a-t-elle tant d'importance ? demanda-t-il. C'est là que la Compagnie des Os a élu domicile, et

alors ? Nous n’allons tout de même pas attaquer leur forteresse, nous pouvons certainement passer sans cela.

— Non, fit Galaxius. Pourquoi ? Parce que le tracé du chemin de fer nous oblige à traverser Palizada !

CHAPITRE VI

Cette révélation laissa Jag pantois.

À en croire tous les regards goguenards, il devait être le seul à ignorer ce point de détail.

— C'est là toute la difficulté de l'entreprise, précisa Galaxius amusé du trouble du jeune homme. En fait, c'est encore bien plus compliqué que cela, car en dehors de ses murailles hautes de plus de dix mètres, la ville est défendue par deux immenses portes en acier. Une à l'entrée, l'autre à la sortie ; des portes à deux vantaux aussi hautes que la muraille et épaisses d'un bon mètre.

« Étant donné que la cité s'étend sur près de trois kilomètres, notre tâche n'apparaît pas comme des plus simples… Voilà, à présent vous avez de quoi vous faire une idée de ce que nous aurons à affronter. Mais avant de nous creuser la tête, remplissons nos corps, le buffet est là qui nous attend, faisons-lui honneur !

Jag, qui croyait avoir tout entendu, tombait de Charybde en Scylla.

— C'est de la folie, souffla-t-il à Cavendish. Je ne vois pas comment nous pourrions réussir.

— Moi non plus, mais il va tout de même falloir essayer.

Jag le fixa, interdit.

— Vous parlez sérieusement ?

De la tête l'éclaireur désigna Galaxius.

— Il ne te laissera pas le choix.

— Mais vous, il vous écoutera !

— Non. Galaxius n'a jamais fait que ce qui lui plaisait.

— Et pourquoi il demande des avis, alors ?

Cavendish eut un pâle sourire.

— Pour faire passer les choses. C’est une façon de faire accepter les projets les plus fous. En donnant son avis, c’est comme si on donnait son aval.

— C’est un pari impossible ! Si la ville est telle qu’il l’a décrite, nous ne passerons jamais !

— Elle est pire encore.

— Alors pourquoi ne pas le lui dire ? Il faut le convaincre de faire demi-tour !

— Il vaut mieux ne pas le prendre de front, il se braquerait. Attendons que chacun amène sa pierre, on verra bien à ce moment-là. Et puis n’oublie pas que c’est à cause de toi si nous en sommes là ! Allez, viens te caler les joues !

Toujours réfractaire à l’idée d’avaler quoi que ce soit, Jag choisit de rester à l’écart à tenter de digérer ce qu’il venait d’apprendre.

En fait, même si la situation apparaissait comme préoccupante, elle lui restait favorable. Galaxius ne parlait plus de composer et ça c’était un grand pas d’accompli. Il brandissait au contraire l’étendard de la guerre et dans les circonstances actuelles cela pouvait s’assimiler à une garantie pour Monida et Angel. Bien sûr, il eût été préférable que le Sous-Proctor renonce purement et simplement à poursuivre son périple, du moins qu’il le fasse en suivant un autre tracé mais ç’aurait été finalement reculer pour mieux sauter.

Quelle que soit la voie que l’on emprunte, on finit toujours par arriver à destination. Et alors la triste cargaison serait bradée sur un marché d’esclaves ou bien offerte en présent à Dragna, le Monarque Fou, sonnant ainsi l’heure de la séparation.

À tout prendre, cela valait mieux que de servir d’en-cas à ceux de la Compagnie des Os, mais cela ne résolvait rien. C’était juste un moindre mal. Le fond du problème demeurait.

Jag se secoua. Il n’était pas près de voir le bout du tunnel. Mais chaque chose en son temps. Pourquoi vouloir avaler toutes les difficultés d’une seule traite ? Autant respecter l’ordre des priorités et avancer au coup par coup.

Dans le wagon, on s'affairait autour de la table. Apparemment, la perspective d'avoir à se frotter aux cannibales de Cérasalmo ne coupait l'appétit à personne.

— Eh mais dis-moi, Jag, serais-tu atteint de sitiophobie ? s'inquiéta soudain Galaxius en se rapprochant de lui un plat débordant de morceaux de chair à la main, carrés de volaille sautée qu'il avalait tout rond dans un sinistre bruit de succion.

Abruptement sorti de ses pensées, Jag n'eut qu'une parodie de sourire pour toute forme de réponse.

— Il faut t'alimenter, garçon, poursuivit son interlocuteur volubile. Tu dois nourrir tout cet assemblage de muscles et de nerfs, toute cette mécanique qui te sert à fonctionner. Il faut t'entretenir, crois-moi. Regarde-les tous comme ils s'appliquent à faire le plein ! Tu ferais bien de les imiter si tu veux mon avis, car nous avons du travail sur la planche. Vas-y, commence par grignoter, pignoche et tu verras l'appétit poindre. Mais peut-être n'y a-t-il là rien qui te tente ? Aimerais-tu un salpicon ?

Devant l'air effaré de Jag, il expliqua :

— Il s'agit d'un plat composé de toutes sortes de viandes et d'une variété de légumes comme des truffes, des champignons et des culs d'artichauts. Mon maître queux en tient toujours une marmite au chaud.

Comme Jag refusait poliment, Galaxius lui tendit son propre plat.

— Essaie-ça, c'est délicieux, insista-t-il. Ce sont des sot-l'y-laisse. C'est la chair la plus délicate qui soit. Foin des pilons et des filets, rien n'est plus succulent chez le volatile que cette bande de chair située juste au-dessus du croupion. Sa saveur n'a rien de comparable. Cela t'éclate dans le palais, c'est un plaisir pour les muqueuses. Goûte, pour voir !

Campant ferme sur ses positions, Jag refusa derechef en prétextant une indisposition passagère. Ce qui ne démonta pas autrement le Sous-Proctor, lequel lui proposa alors de boire une coupe de saute-bouchon, une chope de sapinette, de la bière de spruce, un sapin qui croissait dans des climats très rigoureux, ou bien encore un verre de genièvre souverain pour les maux de digestion.

— Tu n’aurais pas peur, des fois ? s’inquiéta tout à coup Galaxius. Ce ne serait tout de même pas l’éventualité d’un proche combat qui te resserrerait le ventre ?

— Il n’y a que les fous pour ignorer la peur, renvoya Jag sans se démonter. Les fous ou bien ceux qui président aux engagements.

Galaxius eut un petit rire.

— Je me demande comment je dois prendre ta réponse, murmura-t-il. C’est de la philosophie ou bien de l’impertinence ?

— Rien que de la sagesse, intervint Cavendish en venant se mêler à la conversation. Notre jeune ami possède une expérience aiguë qui lui permet de porter un jugement sain sur les assauts de tout poil. Pour le reste, il n’ignore pas que les capitaines ne quittent jamais leurs navires et que s’il y a offensive vous serez à bord de l’Empire Mouvant.

— Tu n’es pas seulement un homme de terrain, Cav, tu sais aussi te montrer éloquent, à l’occasion. Notre bon ami Jag ne pouvait trouver meilleur avocat.

— Il m’a souvent fallu palabrer pour m’en sortir.

— Je croyais que tu avais pour règle de ne t’occuper que de ton propre sort…

— C’est ce que je fais. Jag m’a déjà sauvé la vie à deux reprises et comme les heures à venir s’annoncent chaudes j’ai tout intérêt à me concilier ses bonnes grâces. On dit couramment : « Jamais deux sans trois », alors je compte sur lui !

Cette boutade arracha un rire à Galaxius. Puis après avoir avalé à la file une demi-douzaine de sot-l’y-laisse, il s’inquiéta soudain :

— Et ta blessure, tu as l’air d’avoir parfaitement récupéré ?

— Votre mège est un véritable magicien. Il m’a fait absorber une potion de sa composition qu’il appelle « or potable » et depuis je n’ai plus rien senti. Il m’a extrait cette javeline de l’épaule comme s’il s’agissait d’une simple écharde. Ensuite il m’a couvert de baume, d’onguent, de poudre de cuivre en m’assurant que je n’aurais jamais de séquelles, que mon épaule serait même plus solide qu’avant !

Rassuré, Galaxius s’en fut un peu plus loin, discuter avec d’autres commensaux.

— C’est drôle, mais je n’arrive pas à le haïr tout à fait, fit Jag lorsqu’ils furent seuls.

— C’est un curieux personnage, il faut bien l’avouer, concéda l’éclaireur. Il est finalement imprévisible, insaisissable. Il a l’art de souffler le chaud et le froid, c’est ce qui fait sa force. Mais évite tout de même de le braquer. Pour l’heure, il a besoin de toi mais il n’en sera pas toujours ainsi.

— Vous le craignez ?

— Je me méfie, c’est tout.

— Vous ne portez pas de Peau de Chagrin, qu’est-ce qui vous pousse à rester ? Vous pourriez filer dès à présent, non ?

— Je pourrais mais j’ai un contrat moral. J’ai donné ma parole et je ne reviens jamais sur ce que j’ai dit. De toute façon, mon engagement tire à sa fin. Je pars dès que nous aurons atteint le territoire de Dragna.

Curieusement, cette nouvelle consterna Jag. Jamais il n’avait envisagé que Cavendish puisse un jour quitter l’Empire Mouvant dont il était une des figures premières.

Décontenancé, il tenta d’imaginer ce que serait sa vie sans lui mais il dut rapidement mettre fin à ses supputations car Galaxius sonna le rappel.

CHAPITRE VII

— Avant de commencer, je tiens à rappeler à chacun de vous qu'il n'est pas question de renoncer, déclara Galaxius avec emphase. Maintenant j'attends vos suggestions. Messieurs, c'est à vous !

Le silence s'installa. Apparemment, on ne se bousculait pas pour prendre la parole. Il fallait le temps de s'organiser, d'aligner ses idées.

L'esprit tout chamboulé par ce qu'il venait d'apprendre, Jag ne semblait pas mieux loti que ses compagnons. Comme il était, et de loin, le plus motivé, il fut cependant le premier à intervenir.

— La majorité d'entre vous connaît cette ville pour l'avoir déjà traversée, dit-il, mais ce n'est pas mon cas. Sur ce que j'ai entendu, la manœuvre me paraît impossible.

Du coup, le silence se renforça encore. Personne ne se manifesta dans l'assistance bien que Jag ne fît que traduire la pensée de chacun.

— Explique-toi, fit Galaxius sans marquer la moindre colère.

— D'après ce que j'ai compris, nous n'avons qu'une seule possibilité : prendre cette ville !

— Mais nous ne voulons que passer, fit Donk, rien d'autre !

Jag eut un haussement d'épaules.

— Si la cité est telle qu'on nous l'a décrite, avec ses murailles infranchissables et ses portes inviolables, nous n'avons pas le choix !

— Quel est ton avis ? demanda Galaxius en s'adressant à Cavendish.

— Il faudra pénétrer dans Palizada, ce qui peut se faire, mais il faudra aussi en ressortir et ça c'est une autre paire de manches.

Entrer dans la ville, ça peut se faire sans trop de problèmes car la Compagnie a tout intérêt à nous attirer à l'intérieur. C'est après que ça risque de se gâter. Trois kilomètres de traversée, c'est long, d'autant que ces maudits cannibales connaissent bien le terrain et qu'ils sauront tout mettre à profit. Ensuite il restera à sortir et cette dernière porte risque bien de nous être fatale !

— Comment elles fonctionnent, ces portes ? demanda Jag.

Dans un premier temps, tout le monde resta muet.

— Le problème, c'est que nous ne savons pratiquement rien de ce qui se passe dans cette foutue cité, expliqua Cavendish devant le mutisme général. Chaque fois, nous n'avons fait qu'y séjourner une demi-heure tout au plus, juste le temps de traiter. Dans ces conditions il était bien difficile de remarquer quoi que ce soit.

— Ces deux portes, elles marchent à l'électricité, tonna alors la voix de Potrero.

Puis devant la surprise unanime, il poursuivit :

— Je connais bien Palizada, c'était sur ma ligne avant, lorsque j'étais chauffeur et que la ville n'avait pas été envahie par Cérasalmo et ses hommes. Comme je viens de vous le dire, ces deux portails sont actionnés par des moteurs électriques et tout un système de crémaillères. C'est indispensable, car ils pèsent leur poids ! Une fois il y a eu une panne ou je ne sais quoi et il n'a pas fallu moins de cent hommes pour ouvrir, et ça a pris du temps !

— Et si on parvenait à entrer, comment ça se passerait à l'intérieur ? questionna Jag.

Potrero fit la grimace.

— Tout ça dépend s'ils nous attendent ou pas. Normalement, la voie est dégagée et dans ce cas il y aurait seulement à craindre les différents aiguillages qui nous feraient dériver vers les anciennes zones de raffinage ou vers les fonderies.

— Ils sont nombreux, ces aiguillages ?

Potrero gonfla les joues.

— Je n'ai jamais compté mais il y en a pas mal. Au départ ils étaient commandés à partir de différents postes mais je ne sais pas

si tout ça est encore en état. Le trafic intérieur doit être réduit à rien. Il se peut même que tout soit bloqué.

Jag s'adressa alors à Galaxius :

— Pensez-vous que le convoi soit suffisamment armé face à la Compagnie ?

Le Sous-Proctor eut une moue dubitative. Cavendish vint à son secours.

— Je ne pense pas que ce soit une question de matériel, dit-il. Si nous pouvons passer sans nous arrêter, ça ira ; dans le cas contraire nous finirons par succomber au nombre. En fait, nous n'avons pas trente-six possibilités : il faut nous arranger pour traverser d'une seule traite !

Devant cette évidence, le silence se fit à nouveau. Plus on avançait, plus le sol devenait mouvant. Dans le wagon, on aurait entendu une mouche voler. Tout le monde cogitait ferme et à ce jeu, Jag n'était pas le moins actif. Lui jouait plus que sa vie.

— Si j'ai bien compris, reprit-il après réflexion, notre seul atout serait la surprise…

Devant l'assentiment général, il poursuivit :

— Seulement cela nous enferme à l'extérieur et tout reste à faire. Ce premier portail, il faudrait le faire sauter juste avant de pénétrer dans la cité, ce serait une solution…

— En admettant qu'on réussisse, nous buterons sur la seconde porte, et cela dans le meilleur des cas, si nous ne sommes pas arrêtés en route, le contra l'éclaireur.

Jag balaya l'argument de la main.

— Si nous pouvons faire sauter ce premier portail, nous pouvons également nous occuper du second ; c'est une simple question de coordination !

— Je ne voudrais pas tempérer votre bel optimisme, intervint Potrero, mais Palizada est construite sur une vaste pénéplaine et le terrain alentour est pratiquement plat comme la main ; ce qui fait qu'on vous verra venir de loin et alors adieu l'effet de surprise !

Insensiblement, le ton montait. Les esprits s'échauffaient, chacun tenant à défendre ses propositions, à la grande joie de Galaxius qui

avait craint le pire au tout début de la réunion.

— Nous pourrions agir de nuit, proposa Jag qui sentait poindre un embryon de solution. On formerait deux commandos d'avant-garde avec mission pour chacun de faire sauter les deux portes à une heure donnée !

L'éclaireur secoua la tête.

— C'est une bonne idée, mais je doute qu'elle soit réalisable.

Cette fois, ce fut Galaxius lui-même qui s'inquiéta.

— Et pourquoi cela ? gronda-t-il.

— Je ne suis pas spécialiste en explosif, répondit Cavendish, mais vu la dimension des portails il me semble impossible que l'on puisse les faire sauter sans endommager la voie ferrée en même temps ou même l'obstruer !

C'était une remarque frappée au coin du bon sens. Comme telle, elle jeta un froid sur l'assistance, fit retomber l'effervescence naissante.

C'est dans ce silence quasi sépulcral que Jag lâcha soudain :

— Alors, puisque c'est comme ça, nous allons prendre le problème à l'envers : ces portes, au lieu de chercher à les ouvrir à tout prix, on va les empêcher de se refermer !

CHAPITRE VIII

Comme l'incrédulité se lisait sur tous les visages, il expliqua :

— Je ne sais pas comment on va s'y prendre, mais on va entrer dans Palizada, se rendre maître des commandes des portails, les ouvrir, et ensuite faire sauter les moteurs !

— Génial ! C'est génial ! glapit Galaxius en battant des mains.

Apparemment, tout le monde ne partageait pas l'enthousiasme du Sous-Proctor. La proposition de Jag, pour séduisante qu'elle fût, comportait encore pas mal de lacunes.

— Les murailles sont hautes, rappela Cavendish, nous ne les franchirons pas comme ça ; d'autant moins aisément que nous devrons trimbaler des armes et des explosifs.

— Il n'existe pas d'autres sorties que ces deux portails ? demanda Jag sur sa lancée. On n'ouvre tout de même pas tout en grand à chaque fois ?

La réponse vint de Potrero :

— Il n'y a pas d'autres issues à ma connaissance. Des portes, plus petites, sont découpées dans les grandes qui permettent les allées et venues des cavaliers, c'est tout. Mais je crois que ton idée est bonne, Chico, et à mon avis, s'il y a un endroit où on peut pénétrer dans Palizada c'est par le barrage.

Jag en resta confondu.

— Quel barrage ? gargouilla-t-il.

Autour de lui, c'était la même stupeur : on s'entre-regardait, interdits.

— Quel barrage ? reprit Galaxius furieux en se tournant vers Thornton.

Assis à l'écart, le vieillard fit un bond qui l'amena au côté du Sous-Proctor.

— C'est un ouvrage vieux d'un peu plus d'un siècle, chevrota-t-il instantanément. Il a été construit pour que la ville soit autonome. Il est alimenté par un glacier voisin et assure toute l'énergie électrique dont la cité a besoin.

Toutes ces précisions n'aidaient guère à progresser. Pour l'heure, il fallait du concret. C'est pourquoi Jag se retourna vers Potrero.

— Ce barrage, vous l'avez vu ? interrogea-t-il.

— Comme je vous vois tous. C'est un plan d'eau important ; je m'y suis d'ailleurs souvent baigné. L'eau était plutôt froide mais c'est un des seuls endroits où on peut nager sans attraper une saloperie !

— Et comment pourrions-nous y accéder ?

Jugeant qu'un plan valait toutes les explications de la terre, Potrero s'approcha de la table et entreprit d'y construire une maquette de fortune.

— Ça, c'est la montagne, dit-il en désignant une dame-jeanne de schnick ; et ça, c'est Palizada, poursuivit-il en y accolant un grand plat carré où traînaient encore quelques filets de volaille. Au départ, la ville a été construite contre le versant. Plus tard on a repris sur la superficie de la cité pour creuser le réservoir destiné à recevoir l'eau des nombreux torrents qui dévalent la pente. Donc, en arrivant par l'est, en longeant le mur d'enceinte, vous pouvez rejoindre la montagne et l'escalader jusqu'à ce que vous puissiez franchir le faîte du rempart et redescendre jusqu'à l'eau.

— Il y a un pont, une passerelle ?

— Non. Le lac artificiel fait au moins trois cents mètres de large, c'est trop. Il y a bien un chemin de ronde sur l'ouvrage lui-même, mais il est surveillé. Il vous faudra venir par l'eau, c'est par là qu'ils vous attendront le moins.

— Ce barrage, on pourrait le faire sauter ? émit Donk.

Jag lui jeta un regard au vitriol.

— Ça nous avancerait à quoi ? À nous faire repérer à coup sûr ! Cette retenue d'eau, c'est une bénédiction. On va s'en servir, oui ! Il y a des gardes sur la rive de la cité ?

Le mécanicien eut une moue dubitative.

— Il devrait y en avoir mais c'est comme partout : la routine finit par l'emporter et le relâchement s'installe. D'autant plus que ces cannibales sont à cent lieues de s'imaginer qu'il existe quelqu'un d'assez fou pour aller les attaquer !

Un éclat de rire général accompagna cette déclaration. L'atmosphère se réchauffait et cela d'autant mieux que la plupart des personnes présentes n'auraient pas à participer à ce raid en territoire ennemi.

Cavendish jeta alors un pavé dans la mare.

— Armés, bardés d'explosifs, je nous vois mal traverser à la nage, observa-t-il soudain.

— C'est un point qui reste à régler, reconnut Jag. Mais nous sommes justement là pour en parler. Il faudrait construire un radeau de fortune ou quelque chose du même genre. Un modèle individuel sur lequel on pourrait tenir allongé tout en manœuvrant avec les mains.

À cet instant, le second inconnu, l'homme à la peau couleur de bronze et à la coupe de cheveux au bol se manifesta.

— Je crois que je peux vous aider, proposa-t-il.

Avant qu'il commence à parler, Galaxius tint à faire les présentations.

— Cet homme s'appelle Saltillo, dit-il. Il n'est pas spécifiquement de ce coin mais il vit dans d'autres sierras semblables à celles que nous allons franchir ; de ce fait il connaît bien la faune et la flore de la région et peut se révéler très utile le moment venu. D'ailleurs, il semble qu'il ait déjà une pierre à apporter à notre édifice.

Gêné, l'homme inclina la tête à plusieurs reprises avant de prendre la parole :

— Nous pourrons fabriquer des canots avec des roseaux. Normalement il faut deux ou trois jours pour faire un bon canot ; mais on peut aussi en construire très vite, en deux heures de temps. Ils ne seront pas très beaux mais assez solides pour nous supporter sur une si courte distance. De plus, ils ont l'avantage d'être très

légers ; on peut facilement les porter à deux. Voilà ce que j'avais à vous dire.

— Merveilleux ! déclama Galaxius. Merveilleux ! La Compagnie des Os n'a qu'à bien se tenir. Je propose que nous portions un toast à notre réussite !

Soulagé de voir son plan sur de bons rails, Jag accepta cette fois de boire.

Au moment où il allait porter le verre à ses lèvres, Potrero se matérialisa près de lui, rigolard.

— À l'alliance de l'aigle et du vermisseau, sourit-il.

— Sans vous, rien n'aurait été possible ; vous m'avez bien aidé.

— Il faut toujours venir en aide à l'intelligence et à la témérité, Chico. Je t'ai vu à l'œuvre et je sais ce que tu vaux. Si cette affaire ne réussit pas avec toi elle ne réussira avec personne.

Ensuite, ce fut au tour de Cavendish de se manifester.

— Bien joué, petit, dit-il. Sincèrement. Ton plan est très astucieux. Délicat mais astucieux. Je ne crois pas que j'y aurais pensé.

— J'étais motivé, renvoya Jag. Je crois que j'aurais pu inventer n'importe quoi.

— C'est ce que tu as fait, non ?

— C'est vous qui me tenez ce discours-là ? Vous avez pourtant dû participer à des opérations aussi folles !

— Je plaisantais. C'est justement parce que c'est dément que ça risque de marcher. Seulement rien n'est fait, il y a encore un tas de détails à régler. Il va falloir trouver des hommes à présent, des éléments sur lesquels on peut compter. Et puis il va falloir aussi coordonner notre action avec la marche du train. Je vais tout de suite en parler à Galaxius. Il serait bon qu'on reste à en discuter en petit comité. Si tu veux mon avis, nous ne sommes pas encore couchés !

Resté seul, Jag ressentit soudain une insupportable sensation de malaise. La cause lui en apparut en parcourant son entourage.

Le bras droit plâtré et pris dans une gouttière, Emory, l'entraîneur des lutteurs de Galaxius avait les yeux braqués sur lui et son regard n'était qu'un distillât de haine.

CHAPITRE IX

À la lueur dansante de quatre braseros disposés en carré, deux hommes s'affrontaient sous les encouragements mitigés d'un public encore nombreux malgré l'heure avancée de la nuit.

Le corps luisant de sueur et d'huile, haletant comme des soufflets de forge, les deux adversaires s'observaient longuement, chacun prenant la mesure de l'autre, tout en se déplaçant sans cesse avec des grâces de plantigrades.

La mini-conférence évoquée par Cavendish avait rapidement été expédiée. Rassemblant Galaxius, Donk, Potrero, Jag et l'éclaireur, elle s'était déroulée sans anicroches et, tenant compte des impératifs de chacun, on avait pu établir un calendrier de marche satisfaisant.

Palizada se trouvant à quatre bonnes journées de route, il avait été décidé de repartir dès le lendemain matin et de s'en rapprocher dans les plus brefs délais afin de laisser le moins de temps possible à Cérasalmo et à ses hommes pour s'organiser.

La perspective d'avoir à se frotter à ceux de l'Empire Mouvant ne devait pas empêcher les cannibales de dormir mais en agissant avec un maximum de célérité on pouvait penser se mettre à l'abri de trop grosses surprises.

Sur le ring improvisé, les deux lutteurs continuaient leur round d'observation sous les huées de l'assistance qui commençait à trouver le temps long.

L'un d'eux, véritable mastodonte au crâne rasé, avait une oreille en moins et le torse barré d'un impressionnant entrelacs de cicatrices.

— Celui-là pourrait peut-être faire l'affaire, soumit Otis, le responsable du cheptel humain sur l'Empire Mouvant, auquel Jag et Cavendish s'étaient adressés pour recruter les membres de leur commando.

À cet instant précis, son adversaire se jeta sur lui et le fit rouler au sol d'une manchette bien appliquée.

— Il faudrait d'abord qu'il gagne pour nous intéresser, fit Jag.

— Tant qu'à faire, je préférerais enrôler celui qui lui a fait toutes ces cicatrices, surenchérit Cavendish. À première vue, il n'y a rien à tirer de ces deux-là. D'ailleurs, à bien y réfléchir, je ne suis pas sûr qu'il nous faille des types de ce genre.

— Qu'est-ce qu'il vous faudrait, alors ? s'enquit Otis en se passant la main dans les cheveux.

— Des spécialistes, dit Jag.

L'autre tomba des nues.

— Des spécialistes de quelle spécialité ? couina-t-il.

— De la mort silencieuse, entre autres, répondit Cavendish avant d'allumer un médianitos avec un briquet à amadou.

— Plus un expert en explosif, reprit Jag.

— J'aimerais qu'on ait aussi une bonne force de frappe, quelque chose de bien dissuasif, renchérit l'éclaireur.

— Un truc qui nous permette de nous ressaisir en cas de pépin, insista Jag.

La tête montée sur roulement à billes, Otis avait toutes les peines du monde à suivre.

— Stop ! Stop ! hoqueta-t-il en levant la main. Je vous ai compris, ça suffit ! Une seule chose à la fois si vous voulez bien ! Les explosifs, d'abord ! Là je crois que j'ai l'homme qu'il vous faut ; il s'appelle Boomer. Suivez-moi !

Il leur fallut visiter trois wagons avant de dénicher celui qu'il cherchait. Enfoui sous un monceau de couverture, il dormait recroquevillé dans un hamac de fortune duquel Otis l'éjecta sans ménagements.

— Faites chier, merde ! C'est ma semaine, j'ai payé ! vociféra le malheureux dormeur réveillé en sursaut en tirant une lame de sa

botte. Le premier qui s’approche, je lui fais une boutonnière !

Cavendish se tourna vers Otis.

— C’est ça ton expert ? Tu es sûr de ne pas avoir mélangé les genres ?

L’autre haussa les épaules :

— Avec quoi voudrais-tu qu’il te menace : un bâton de dynamite ?

Puis, s’adressant à celui qui les tenait en respect, il rauqua :

— Eh, Boomer ! Décompresse un peu, tu veux ? Ton lit, on en a rien à foutre ! Ce n’est pas le dormeur qu’on est venu voir mais le virtuose de la déflagration ! Il se pourrait bien que ces deux garçons-là aient besoin de tes services !

Déboussolé, le dénommé Boomer resta un moment indécis, à contempler le chemin qui allait du bout de sa lame à son interlocuteur.

— Eh, mais c’est toi, Otis ?

— Et qui veux-tu que ce soit ?

— Faut pas m’en vouloir, renifla-t-il, je prends une décoction destinée à me faire passer ce rhume que je traîne depuis des années sans arriver à m’en débarrasser et cette saloperie me rend tout languissant. C’est à quel sujet ?

Dans le wagon, des protestations commencèrent à fuser, enjoignant les nouveaux venus à aller voir dehors si l’herbe croissait bien droite !

N’ayant cure des récriminations des roupanneurs, Cavendish prit la parole :

— Il paraît que tu t’y connais en explosifs, je t’écoute !

Essuyant négligemment la roupie qui lui découlait des fosses nasales d’un revers de manche, Boomer resta un moment interdit avant de rengainer son couteau.

Éclairé par les lumières mouvantes des feux extérieurs, il avait piètre allure. C’était un petit homme à l’aspect fragile, au teint blême ; ses pommettes saillantes donnaient l’impression de vouloir crever la peau hâve de son visage. Il avait le corps engoncé dans une espèce de canadienne luisante de crasse et ses mains

disparaissaient sous des gants de laine troués. Un souffle sibilant accompagnait chacune de ses respirations.

— Je… je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, finit-il par lâcher au bout d'un moment. Avant, j'étais artificier. Je travaillais dans les mines. Un jour, tout a pété trop tôt et j'ai été pris dans le remous de l'explosion. Depuis, j'entends mal et je ne vois plus très bien. J'ai eu de la chance de m'en tirer, d'autres y ont laissé leur peau. Je suis resté près d'une semaine coincé sous terre dans une galerie inondée avec de l'eau jusqu'au cou. C'est là que j'ai attrapé la crève. Depuis, je ne suis jamais arrivé à me réchauffer. J'ai toujours froid. Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ?

Consterné, Cavendish jeta un regard polaire à Otis.

— C'est tout de même un expert, se défendit ce dernier. Sinon Galaxius ne s'en serait jamais encombré !

— Tu penses ! Il est sourd et aveugle, tu parles d'un spécialiste !

Ignorant ses deux compagnons, Jag s'approcha du petit homme, le tira à l'écart.

— Eh ! C'est ma semaine de hamac ! s'affola Boomer. On va me le prendre ! J'ai payé, moi !

— Ça te dirait de dormir au chaud, dans un vrai lit ? lui proposa Jag.

Comme l'autre tardait à répondre, le fixant d'un regard d'halluciné, il poursuivit :

— Qu'est-ce que tu sais des explosifs ?

Il s'écoula alors une longue minute, le temps que la question se fraye un chemin à travers le cerveau embrumé du petit homme. Et, soudain, alors que rien ne le laissait présager, ses yeux s'illuminèrent et il lâcha :

— Il existe deux grandes sortes d'explosifs, les détonants et les déflagrants ; ils se décomposent différemment, les détonants sont beaucoup plus rapides et bien plus puissants. Personnellement, ceux que je connais le mieux, ce sont les explosifs nitratés. Mais il y a aussi le TNT, la mélinite, la blasting gélatine, la dynamite, la nitroglycérine, le…

— C’est bon, ça suffit, le coupa Jag. Tu as gagné le droit de passer la nuit ailleurs que dans ce palais des courants d’air. Otis, vous vous chargez de lui trouver un vrai lit dans une vraie chambre !

— Mais… je ne sais pas si…

— Tu lui donnes la tienne s’il le faut ! intervint Cavendish. À partir de maintenant tu réponds de ce type sur ta vie. Tu n’en as peut-être pas conscience mais sans lui nous ne pourrons pas réussir. Je ne sais pas ce que nous trouverons à Palizada, comment les choses vont se goupiller, mais c’est lui qui décidera de ce qui est possible ou non. Sur place, il nous faudra un homme qui soit capable de se débrouiller seul, de prendre des initiatives, de calculer le poids de ses charges, de déterminer l’endroit où elles seront le plus efficaces, de régler le problème délicat des mises à feu, pas un amateur, un bricolo ou un coutumier de l’à-peu-près. Ce raid, ça va être tout, sauf une promenade de santé. Le comité d’accueil ne va pas nous faire de cadeaux et dans ces conditions chacun ne devra compter que sur lui. Donc il nous faut des professionnels dans chaque branche. Et comme Boomer a finalement l’air de bien connaître son affaire, eh bien, il faut le traiter avec des égards, le remettre en confiance, le retaper vite fait. D’ailleurs, à ce sujet, une visite au mège de Galaxius s’impose. Tu l’y emmènes sur-le-champ. Ensuite tu le fais manger et tu le couches ! Il faut qu’il soit opérationnel le plus vite possible. Je compte sur toi !

Pas spécialement enthousiasmé par la tâche qui venait de lui échoir, Otis chercha à gagner du temps.

— Eh ! Mais on n’en a pas encore terminé, chuinta-t-il. Et les autres, les spécialistes de la mort silencieuse ?

L’éclaireur, qui venait de sauter du wagon à la suite de Jag, se retourna.

— À chaque jour suffit sa peine, dit-il. On verra ça plus tard, à tête reposée. Un peu de sommeil nous éclaircira les idées. En tout cas n’oublie pas de t’occuper de Boomer !

Et, sans plus attendre, ils remontèrent vers l’avant du convoi. Le wagon qui recelait le tribut normalement prévu pour la Compagnie des Os était fermé. Jag ne put s’empêcher d’y jeter un long regard en passant.

— Tu auras fait tout ce qui était en ton pouvoir, le consola Cavendish en remarquant son trouble.

— C’est loin d’être gagné !

L’éclaireur eut un haussement d’épaules qui lui tira une grimace.

— Il faut que je pense à reprendre une fiole de cet or potable, fit-il, la douleur est en train de remonter.

— Ça ne va pas être trop dur pour vous, avec cette blessure ?

— J’en ai vu d’autres ! Je te raconterais que tu ne me croirais pas.

— Et ce Boomer, qu’est-ce que vous en pensez ?

Cavendish gonfla les joues.

— Évidemment, il n’est pas très frais mais il a l’air d’un authentique artificier. Je verrai demain si on ne peut pas trouver mieux.

Arrivés à destination, ils se séparèrent. L’éclaireur rejoignant son compartiment tandis que Jag, énervé, préférait continuer à flâner quelque peu.

— À ta place, j’irais voir les femelles Serviclones, lui conseilla Cavendish avant d’escalader les trois niveaux de son marchepied.

— J’y suis allé avant la conférence.

— J’y retournerais !

— Ça ne résoudrait rien.

— Peut-être, mais ça t’amollirait ; tu es tendu comme un arc. Crois-moi, il faut à tout prix que tu te libères l’esprit, tu auras besoin de toute ta tête ces jours prochains. De toute manière, tu ne peux plus rien pour eux. Sinon, rester vivant !

Sur ce, Jag se retrouva seul, un peu perdu. Cavendish avait raison, il avait fait du mieux qu’il pouvait mais cela ne le satisfaisait pas. Il se sentait comme impuissant, contraint à naviguer à l’aveuglette, à ne pratiquer que du coup par coup, du pis-aller.

Rempli d’amertume, il déambula jusqu’à se retrouver près d’un rassemblement d’esclaves et de gardes mêlés que la chaleur du moment avaient fondu en une espèce d’orchestre de circonstance et qui bourdonnaient sur le lamento d’un harmonica et le vibrato sporadique des guimbardes.

Cédant à des invites muettes, à des sourires, à des regards, il se glissa dans la ronde un instant rompue à son endroit. Puis, assis, intégré, il commença à murmurer à son tour, presque malgré lui, porté par un sentiment de fraternité, de communion, qu'il n'avait jamais connu jusqu'alors et qui lui fit envisager la vie sous un autre jour.

Maillon de cette chaîne vivante, il se fit la réflexion que si tous les esclaves réunis là ce soir mettaient leurs forces en commun, Galaxius ne pèserait pas bien lourd. Bien sûr, il y avait les gardes mais ces derniers ne semblaient guère motivés et puis ils étaient, eux aussi, affublés d'une Peau de Chagrin. Le Sous-Proctor avait une grande connaissance de l'âme humaine, de ses faiblesses, et en nantissant ses troupes de ces maudits colliers, il avait trouvé l'infaillible parade, s'était garanti contre les velléités de désertion.

Un instant, Jag fut tenté de se lever et de se lancer dans une harangue qui prendrait à partie les deux courants afin de leur insuffler le goût de la révolte, de la liberté.

Une bouffée de sagesse l'envahit au tout dernier moment, lui faisant un cul de plomb. C'était peine perdue. Jamais il ne les convaincrait, ni les uns ni les autres. La passivité se lisait dans leurs yeux. Ils avaient renoncé à jamais, faisaient partie de la race des dos courbés, écrasés par la fatalité ou bien attachés par le profit.

Et puis, de toute façon, rien n'était vraiment possible tant que le mécanisme qui régissait les Peaux de Chagrin ne serait connu, ou du moins appréhendé.

Désenchanté, Jag se laissa alors aller à la nostalgie du moment présent. Ses pensées prirent un autre tour, l'entraînèrent vers d'autres images. Il vogua alors au fil de ses souvenirs, replongea dans le passé, se retrouva au côté du vieux Patch, son père spirituel.

Le cœur douloureux, il se revit chevauchant à sa suite, écoutant son enseignement, essuyant ses innombrables coups de gueule.

C'était l'époque du bonheur et il n'en savait rien.

Était-ce cela la vie, les jours filés d'or et de soie appartenaient-ils toujours au passé, le bonheur n'était-il que dans les mémoires ?

Fatigué, il se leva et marcha vers le convoi. Il allait atteindre son wagon lorsqu'une voix l'interpella, le faisant sursauter.

Surpris, il reconnut Monida.

CHAPITRE X

Elle se tenait droite, immobile, vêtue d'une tunique blanche en solamire qui ne laissait rien ignorer de ses formes. Elle avait noué ses cheveux en une longue natte ramenée en avant, sur son épaule gauche, ce qui la rajeunissait énormément, lui donnant presque des allures de gamine.

Abasourdi dans un premier temps, Jag jeta un bref regard alentour avant de l'attraper par le bras et de la tirer avec lui entre deux wagons.

Comme elle le considérait avec effarement, il expliqua :

— Je ne tiens pas à ce qu'on nous voie ensemble, ça pourrait donner des idées à certains. Mais qu'est-ce que vous faites ici, à cette heure ? Je croyais que votre wagon était bouclé.

— La porte est juste tirée. Si je suis venue, c'est parce que vous ne vous décidiez pas et qu'il fallait bien que je fasse les premiers pas.

— J'avais mes raisons, bougonna Jag. Tout n'est pas aussi simple qu'il y paraît !

Puis il remarqua qu'il tenait toujours son bras et qu'elle ne faisait rien pour se dégager. Elle se rapprocha, se colla contre lui. Il sentit ses seins durs s'écraser contre son torse.

— Nous n'aurons peut-être jamais d'autres occasions, tu sais, lui souffla-t-elle.

Frappé par la justesse de son argumentation et aussi par le fait qu'elle l'ait tutoyé, Jag la serra contre lui à l'étouffer, la gorge serrée, la respiration singultueuse.

Ils restèrent un long moment là, à s'étreindre, sans rien se dire, chacun prenant la mesure de l'autre, répondant à une pression par

une autre pression bien plus puissante, à un attouchement par une caresse.

Puis une frénésie s'empara d'eux et leurs bouches se rencontrèrent, se joignirent avec violence, maladroitement, fiévreusement. Leurs dents cognèrent et leur baiser eut un goût de sang.

— On ne peut pas rester là, décida Jag après coup toujours sur le qui-vive.

Et, l'enlevant dans ses bras, il passa par-dessus le système d'attache des wagons et se perdit dans l'obscurité plus dense de ce côté-ci du convoi.

Tout en progressant à la recherche d'un endroit qui pourrait les abriter, Jag sentait monter en lui des sentiments contradictoires. Son amour pour la jeune femme qui passait jusque-là par un simple désir de protection, de respect, se transformait rapidement, à son insu, en une envie moins innocente.

Ne s'appartenant plus, il la déposa sur une couche de sable grisâtre et il s'abattit près d'elle, à la fois avide et angoissé de n'avoir jusqu'ici connu que des amours tarifées ou des étreintes qui l'avaient reléguées au rang de simple objet sexuel.

Se dépouillant de sa tunique, Monida l'attira sur elle, mettant fin à ses ultimes hésitations. Comme elle le dirigeait en elle, ouverte, complètement offerte, elle lui recommanda d'être doux.

Répondant à son désir, il la pénétra délicatement, ses yeux rivés dans les siens, suivant sa progression dans le regard de la jeune femme. Comme elle se mordait les lèvres, il voulut atermoyer mais elle l'invita à poursuivre en donnant de violents coups de tête horizontaux. S'accrochant à son cou, elle se jeta en avant, s'empalant littéralement sur sa force vive.

Soudés l'un à l'autre, ils restèrent un moment comme ça avant de se lancer dans un impétueux corps à corps.

S'étant rejeté en arrière, sur les genoux, Jag avait saisi Monida par les hanches et il lui imprimait un long mouvement de va-et-vient qui la jetait contre lui après l'avoir éloignée au maximum.

La tête entre ses seins en poire, il accentuait insensiblement la cadence, l'écrasant contre lui à s'en faire mal, comme s'il voulait

pénétrer plus loin encore, se perdre en elle, disparaître de ce monde infernal.

Puis il la sentit se crisper. Son souffle s'accéléra et elle commença à gémir. Ce fut comme un signal. Un picotement familier lui monta dans les reins, qui se transforma en une chaleur bienfaisante avant de dégénérer en une flambée dévastatrice. Il redoubla de vigueur. Les jambes de la jeune femme s'enroulèrent autour de ses flancs et elle se mit à girer du bassin en feulant comme une panthère. Il sentit son vagin se contracter, se refermer sur son membre et, incapable de se contrôler plus longtemps, il explosa en elle tandis qu'elle se rejetait en arrière comme foudroyée.

Il l'attrapa alors brutalement par sa natte et la ramena à lui, n'entendant pas qu'elle lui échappe au moment crucial. Leurs bouches se joignirent à nouveau et ils basculèrent, anéantis.

Nullement rassasiés, ils recommencèrent bientôt plus sérieusement, avec plus de gravité cette fois. Jag se déshabilla complètement et ils partirent chacun à la découverte du corps de l'autre. Ce furent de longues prémices qui préludèrent à une étreinte plus complète, où l'esprit prenait le pas sur la fougue pure. Ce ne fut pas triste mais solennel.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiéta Jag lorsqu'ils émergèrent de leur nirvana.

— Pourquoi penser à demain ?

— Parce que si nous ne pensons pas à l'avenir, d'autres y pensent pour nous, dit Jag. Et j'en ai assez que l'on décide pour moi. Pas toi ?

La jeune femme eut une moue évasive.

— Personnellement, j'ai la conviction qu'il ne sert à rien de s'agiter. Notre destin est tracé d'avance comme le sont les lignes de nos mains.

Jag sentit sa peau se granuler.

— Ce n'est pas vrai, s'indigna-t-il, tu ne peux pas croire ça ?

— Bien sûr que si. Lorsque j'étais enfant, les anciens racontaient des histoires le soir à la veillée. L'une d'elles retraçait le périple d'un homme qui voulait échapper à la Mort. Un jour, il a cru la voir dans

une ville et il s’est enfui loin de là, dans une autre cité. C’était peine perdue, la Mort était là, dans cette autre ville, et en croyant la fuir il n’a fait que se précipiter au-devant d’elle.

— Ce ne sont là que des fariboles, des billevesées ! Tu es le forgeron de ta vie ! Rien n’est inscrit nulle part ! Le destin n’est qu’une invention des dos courbés ! La fatalité n’existe pas !

— Je ne cherche pas à t’en persuader, Jag, c’est ma façon de concevoir les choses, c’est tout.

Désarçonné, Jag pensa un moment à lui démontrer le contraire en lui exposant les faits ; c’est-à-dire ce à quoi elle était destinée et comment il avait fait bifurqué son avenir en laissant filer un cannibale. Mais il lui apparut que c’était là un remède bien pis que le mal et il renonça. Après tout, elle avait bien le droit de penser par elle-même et il se faisait fort de lui faire changer d’état d’esprit avec le temps. Et puis il ne tenait pas à poursuivre une conversation qui les monterait l’un contre l’autre. Il l’aimait et le reste importait peu. Il ne le lui avait pas encore avoué, bien qu’elle-même le lui ait répété à plusieurs reprises au cours de leurs joutes, car il avait une peur instinctive de certains mots que l’on ne pouvait plus reprendre après les avoir prononcés. Il brûlait d’envie de le lui dire mais attendait l’instant propice.

— Et Angel ? demanda-t-il soudain. Où est-il ? Il ne va pas s’inquiéter ?

— Il est dans le wagon, il dort, le rassura-t-elle.

— Il sait que tu es là, avec moi ?

— Angel sait toujours tout.

Jag savait par le sang qui avait marqué leur première étreinte que l’enfant ne pouvait pas être le fils de Monida. Il restait cependant une autre possibilité.

— C’est ton frère ? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Angel est le fils d’une voisine victime des Chutes. Elle est morte avant sa naissance et il a fallu avoir recours à une césarienne pour le tirer du corps de sa mère. Il est né avant terme mais cela n’a eu aucun effet sur son aspect actuel. Il était déjà malformé avant,

durant sa gestation. Son père s’est détourné de lui et je l’ai recueilli. En fait, il m’a choisie. D’autres femmes ont voulu s’occuper de lui mais il les a toutes dégoûtées en se rendant abject. Avec moi, il s’est toujours montré adorable.

Jag se garda bien d’intervenir mais il ne put s’empêcher de penser qu’on pouvait qualifier Angel de n’importe quoi mais de là à le trouver adorable !

Ne tenant pas à choquer la jeune femme, il laissa Angel de côté et s’intéressa au velouté de sa peau. Il n’en fallut pas plus pour les replonger dans le creuset de la passion.

Plus tard, en fait tôt le matin, Jag la raccompagna à son wagon en prenant mille précautions.

Lorsqu’ils se séparèrent, Jag eut l’impression qu’une main de glace se refermait sur son cœur.

CHAPITRE XI

D’un geste de la main, Jag refusa la gourde que lui tendait Cavendish.

— C’est de l’eau, insista ce dernier, ça ne peut pas te faire de mal ! Et si tu n’as pas soif, tu peux toujours te la verser sur la tête ; tu n’arrêtes pas de bâiller depuis ce matin, ça te réveillera !

— J’ai mal dormi, éluda Jag. Et puis il fait un froid de canard, je me demande comment vous pouvez avoir soif.

De fait, ce n’était pas la canicule. Le ciel était bleu jusqu’à perte de vue mais le soleil n’arrivait pas à compenser le souffle glacial de la bise qui balayait les contreforts.

— Heureusement que Boomer n’est pas avec nous, lui qui aurait froid dans une étuve ! poursuivit-il.

— J’ai été prendre de ses nouvelles en me levant, fit l’éclaireur en raccrochant sa gourde. D’après Orwell, le mège de Galaxius, il souffrirait d’aspergillose.

Devant le front ridé de Jag, il expliqua :

— Il aurait comme une sorte de champignon dans les poumons, une saloperie pas bien ragoûtante dont il aura du mal à se débarrasser. Paraît même que c’est contagieux ; faudra se méfier de ses crachats.

— Il va le remettre sur pied ?

— Pour le temps qui nous intéresse, oui : après, c’est plus aléatoire. En attendant, il le soigne avec du pulvérulat de propolis, il paraît que c’est souverain.

— Jamais entendu parler, fit Jag curieux.

— Ce serait une espèce de résine dont les abeilles se servent pour étancher leurs ruches. Ça soignerait pas mal de trucs à ce que

dit ce médicastre. Il appelle ça une panacée !

— Et vous, votre épaule ?

— Faut laisser filer le temps, il n'y a que ça à faire. Tiens, les voilà qui arrivent, tu t'occupes de l'aiguillage ?

Acquiesçant silencieusement, Jag descendit de cheval, se rapprocha du bras de manœuvre de l'appareil, le débloqua puis le fit fonctionner à vide avant de le remettre au point zéro assurant ainsi le passage du convoi en ligne droite.

Depuis le matin, les deux hommes allaient en avant-garde, d'aiguillage en aiguillage, vérifiant la voie, garantissant la sécurité de l'Empire Mouvant contre les pièges ou embuscades.

On était effectivement entré en grande montagne et la pente se révélait si raide qu'il avait été impossible de l'attaquer de front.

Afin de pallier cet inconvénient majeur, les ingénieurs d'alors avait contourné l'obstacle en mettant au point une technique particulière dite du rebroussement.

Il s'agissait d'un tracé en zigzag avec, à chaque pointe, un long couloir de dégagement qui permettait d'avaler tout le convoi avant qu'il puisse repartir dans l'autre sens, attaquant alors une prochaine courbe, dérivé par le même aiguillage qui venait de le laisser passer, et tour à tour tiré ou poussé par la locomotive.

C'était quasiment génial mais cela demandait pas mal de temps et Jag comprenait à présent pourquoi Cavendish avait déclaré à Galaxius qu'il était bien improbable qu'on pût jamais rattraper le cavalier qu'il avait laissé filer.

Sur ce tronçon, le convoi se présentait cul en avant. Jag vit arriver le wagon de queue, surmonté d'un habitacle à vigie serre-frein transformé en tourelle de guet dans laquelle veillait en permanence un garde armé d'une mitrailleuse.

Près de lui, debout sur le faîte du wagon, un Serviclone mâle était là, les mains accrochées au volant de commande du système individuel de freinage, prêt à immédiatement intervenir en cas de défaillance de la locomotive.

La même scène se répétait sur tous les wagons de ce genre. Jag n'était pas sûr que cela soit suffisant pour stopper le convoi s'il

survenait une avarie quelconque sur la 141 R mais il n'existait rien de plus fiable.

Insensiblement, le train entier défila devant Jag avant de s'engager dans le « tiroir » d'où il ressortirait bientôt pour se lancer à l'assaut d'une nouvelle rampe, lorsque Jag aurait manœuvré l'aiguillage.

Au passage, il échangea quelques mots avec Potrero. Le mécanicien était catastrophé.

— C'est un rythme de fou, répétait-il à chaque fois qu'il arrivait à hauteur de son ancien chauffeur. Ils vont me la tuer, ma machine ! Écoute-la geindre ! Avant, elle tournait comme une horloge ; à présent, elle cogne de partout ! À force de surchauffer, la marmite va exploser ! C'est ça qu'ils veulent, qu'elle explose ? Et vous, tas de singes, vous allez vous presser un peu ? hurlait-il aux Serviclones attachés à l'entretien de la loco. Allez-y ! Ne pleurez pas sur la graisse sinon tout va gripper et on va rester collé là ! C'est ça que vous voulez, qu'on reste en équilibre sur ce versant du diable ?

Toujours de bonne humeur, les petits hommes continuaient à s'affairer en poussant des petits rires pointus qui achevaient le mécanicien.

— Non mais écoute-les ! râlait-il. Écoute-les jacasser comme des pies ! Vous allez arrêter de couiner, espèces de manufacturés, que j'entends ronfler mon chaudron !

Cette fois encore, il stigmatisa tous les responsables de cette folle randonnée, ce qui impliquait pas mal de monde, tellement qu'il continua à vitupérer lorsque le sommet du tronçon fut avalé, rognonnant pour lui seul, n'ayant plus que le vent pour interlocuteur.

Jag repoussa alors le bras de manœuvre de l'aiguillage, ouvrant ainsi la voie montante, puis, prestement, il se remit en selle sur Zac, son apaloosa, lequel se révélait à l'usage d'une rare docilité.

D'une pression des genoux, il le lança à l'assaut de cette nouvelle rampe.

La largeur du tracé ne permettait pas que l'on puisse aller côte à côte et il était plus indiqué d'emprunter la voie que le mince chemin qui courait le long du ballast car, en maints endroits, le mauvais

temps avait raviné le terrain et c'était miracle qu'il n'eût pas déstabilisé le lit de pierres concassées qui soutenaient les rails.

Penché sur l'encolure de sa monture pour compenser la raideur de la pente, Jag l'encourageait en claquant de la langue contre le palais. Les sabots du cheval martelaient les traverses, détachaient de temps à autre des silex qui giclaient d'entre les rails pour dévaler les flancs abrupts dans d'interminables ricochets.

Irrégulièrement, au gré du parcours, fleurissaient çà et là une ou plusieurs croix plantées de guingois, montées en bois ou en ferraille grossièrement assemblés.

Avisant la perplexité de Jag lors de leur première confrontation avec ces inattendus cippes, l'éclaireur avait expliqué :

— C'est pour marquer la mémoire de ceux qui sont morts en travaillant à la construction de cette voie. Ça n'a pas dû être un travail de tout repos !

— Ils ne sont tout de même pas enterrés là ?

— Pas sous les croix mais certainement sous le ballast ; c'était encore la meilleure façon de leur rendre hommage !

Sollicité, Zac eut bientôt fait son retard et Jag fut dans les traces de l'éclaireur qui se tenait bien droit sur sa selle, la crosse de sa carabine Anschutz-Savage calée dans son aine droite, scrutant les contreforts.

Jag avait lui récupéré la Winchester 30/30 dont il s'était si bien servie lors de l'attaque des Ventouses mais il la conservait pour l'heure dans un étui assujetti à ses fontes.

Ils parvinrent à une nouvelle plate-forme, le « tiroir » où le convoi s'enfoncerait en entier avant de faire demi-tour.

Selon l'éclaireur, c'était l'endroit idéal pour monter un traquenard.

— On ne peut rêver meilleur terrain, avait-il révélé à Jag lors de leur reconnaissance. Une fois le train engagé dans ces défilés, il peut arriver n'importe quoi. Il n'y a qu'à faire sauter les rails à l'orée du tiroir et le convoi se retrouve bloqué comme un oiseau pris par la glu. Si j'avais une souricière à élaborer, c'est un de ces coins que je choisirais, avait-il conclu. Le relief s'y prête bien et il y a la répétition, c'est ça le plus dangereux. On se méfie une fois, deux, trois, et puis

la crainte s'émousse, on oublie petit à petit d'agir par compas et par mesure et on se fait piéger de première. Faut jamais se relâcher, petit, jamais si tu veux garder tes os au milieu de la viande !

Une fois encore ils pénétrèrent dans ce défilé artificiel, creusé à coups d'explosifs, de sueur et de sang.

C'était là le moment le plus délicat.

Cavendish allait en tête. Il avait troqué sa carabine contre un fusil de chasse automatique Cosmi calibre 20, avec bande ventilée, un engin redoutable dont le canon avait été scié au tiers de sa longueur initiale, et dont les cartouches, fabrication maison, crachaient du riblon, c'est-à-dire des petits morceaux de fer à refondre qui provenaient en général des rognures de tôle et de bribes de gros fil de fer soigneusement découpés.

Une arme faite pour les combats rapprochés qui avait rappelé à Jag son fameux Drilling, le fusil à trois coups que lui avait acheté Patch et dont il avait perdu la trace après l'épisode du Dernier Jardin Érotique avant le Désert, ce bordel où Patch avait trouvé la mort après que Jag eut été initié aux plaisirs de la chair.

Une fois encore, ils parcoururent la gorge en cul-de-sac sans ennui.

— Ce n'est pas non plus pour ce coup-là, gouailla Cavendish en faisant volter sa monture.

Puis ils regagnèrent l'entrée de la plate-forme et commencèrent d'attendre le train. Là, côte à côte, ils pouvaient discuter.

— Il y en a encore long comme ça ? interrogea Jag en jetant un coup d'œil vers les sommets.

Cavendish prit le temps d'allumer un médianitos avant de lui répondre.

— On doit être à mi-chemin. Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas ce que j'ai, mais je commence à me sentir tout drôle.

— Les oreilles qui sifflent, les tempes qui battent, c'est ça, hein ? C'est le Mal des Crêtes. Enfin c'est le début parce que ça va s'accentuer au fur et à mesure que l'on va grimper.

Inquiet, Jag mesura la distance qui restait à parcourir d'un regard fiévreux.

L'éclaireur eut un petit rire.

— Cette escalade-là n'est pas bien méchante, le prévint-il. Essaie de t'acclimater parce que tu vas connaître des moments plus difficiles lorsqu'on abordera la haute montagne ! Pour l'instant, pince-toi le nez et souffle fort, ça va équilibrer les pressions. Allez, vas-y ! Alors, ça va pas mieux ?

— C'est pas pire, en tout cas. Ce… Mal des Crêtes, c'est grave ?

— Il arrive qu'on en meurt mais c'est plutôt rare. Ça se produit surtout chez les vieux et les mal en point. Faudra veiller sur ce Boomer, qu'il ne nous claque pas entre les doigts !

— Mais vous, ça ne vous fait rien ?

— Personne n'y échappe, même les gens du cru.

— Mais ça doit être insupportable !

— On se fait à tout. Et puis il y a des plantes et des drogues qui aident à tenir le coup. Ceux de l'Empire Mouvant prennent en général du dacara.

Jag fit la grimace.

— Vous en prenez, vous ?

L'éclaireur eut un geste de dénégation.

— Non. J'essaie de penser à autre chose. Tout n'est qu'une question de concentration.

— Je ne suis pas bien sûr d'y parvenir.

— Dans les cas extrêmes, on a recours à de l'oxygène. C'est comme qui dirait de l'air de la plaine qu'on a mis en conserve dans des bouteilles de fer. À ce qui se dit, Galaxius en aurait en réserve pour son usage personnel. Tu peux toujours lui en demander, on ne sait jamais !

Ignorant le sarcasme, Jag mesura encore une fois l'étendue de ses méconnaissances. Jamais il n'aurait cru que l'on puisse mettre de l'air en conserve. Puis ses pensées dérivèrent sur Monida et son cœur se serra. Comment supporterait-elle cette épreuve ? Il y avait Angel, aussi. Dans la foulée, Jag se demanda si ce qui s'était passé

la veille influait sur son comportement. Était-il plus inquiet à présent ? Oui et non.

L'image de la jeune femme le ramena à des préoccupations plus terre à terre.

— Vous avez déjà eu du goût pour une femme ? demanda-t-il soudain à l'éclaireur.

L'autre le regarda surpris.

— Ça m'est arrivé, reconnut-il. Le temps de retirer mes bottes et de les remettre. Et encore, ça dépendait des circonstances !

Devant la mine désappointée de Jag, il reprit :

— Tu sais, petit, les femmes, il ne faut surtout pas les prendre au sérieux ! Je sais bien que tu es jeune et à ton âge on a le cuir tendre mais n'oublie jamais ce que je vais te dire : les femmes, tu dois apprendre à seulement t'en servir lorsque la sève te bouillonne trop, sinon c'est elles qui se serviront de toi !

— Vous parlez comme Patch, celui qui m'a élevé !

— C'était un homme de bon sens.

Jag haussa les épaules.

— La belle affaire ! Il est mort dans un bordel, en se servant d'une femme comme vous le préconisez !

— Une bien belle fin !

— Une fin tout de même !

— Sans cette ligne de conduite, il serait certainement mort bien plus tôt. Mais c'est à toi de savoir ce que tu veux faire de ton existence, si tu veux la vivre au mieux, en te préoccupant seulement de ta petite personne, ce qui n'est déjà pas une mince affaire en ces temps de sauvagerie ; ou bien alors si tu veux sans cesse te tourner les sangs et t'échauffer la bile pour une femelle et de la marmaille. Prendre de la compagnie, c'est donner autant d'otages au malheur !

Ils en étaient là d'une discussion qui menaçait de s'éterniser lorsque crépita une rafale de mitrailleuse.

CHAPITRE XII

Instantanément, Cavendish se saisit de sa carabine Anschutz-Savage. Munie d'un viseur télescopique à vis micrométrique, elle était réservée au tir lointain, lorsque les circonstances exigeaient de la précision.

Jag l'imita aussitôt en épaulant la Winchester mais les deux hommes suspendirent net leur action car la fusillade tourna court, aucune détonation ennemie ne venant l'alimenter.

Imperturbable, l'Empire Mouvant continuait d'avaler la pente, indifférent aux manigances, aux gesticulations humaines, tiré par la loco ahanante qui faisait vapeur de toute part.

Couvrant le chuintement de la mécanique torturée, une rumeur courait tout au long du train, *rinforzando,* relayée par toutes les bouches.

Des têtes avaient fleuri à la plupart des fenêtres, des hauts de silhouettes s'étaient encadrées dans le chambranle des portes des wagons restés ouverts, mesure de précaution exceptionnelle qui devait permettre à tous de quitter le convoi en cas de catastrophe.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Jag devant cet inhabituel remue-ménage.

— Une évasion, le renseigna Cavendish en rengainant la carabine. Occupe-toi de l'aiguillage, je reviens !

Puis, plantant Jag là, il lança son cheval dans la pente, descendit à la rencontre du train. Il se laissa d'abord couler jusqu'à la queue du convoi, conversa un moment avec la vigie et le Serviclone serre-frein qui lui désignèrent du doigt le chemin emprunté par le fuyard ; ensuite, piquant des deux, il remonta vers les wagons de tête, s'entretint un moment avec Galaxius alerté lui aussi, puis il revint

vers Jag, le rejoignit au moment précis où Potrero se lançait dans une de ses habituelles tirades récriminatoires.

Heureusement, le mouvement l'emporta et les deux hommes purent bientôt s'entretenir sans subir ses doléances.

— Ce n'est rien de bien important, fit Cavendish en allant au devant de la curiosité de Jag. Un esclave qui a choisi de filer. Il a disparu dans une faille. On le laisse courir !

— C'est de la folie, avec sa Peau de Chagrin il ne peut pas espérer aller bien loin !

L'éclaireur gonfla les joues.

— Il avait sûrement ses raisons. Le garde a tiré par réflexe et il est impossible de dire s'il l'a touché ou non. De toute façon, on continue ! Une fois cette série de rebroussements passés, il y en a encore une autre sur un tronçon bien plus rapide que celui-là et il faut à tout prix le passer avant la nuit !

— Potrero n'a pas fini de râler !

— Sa machine nous enterrera tous.

Comme un wagon plate-forme passait devant eux, véritable fortin défendu par des sacs de sable derrière lesquels étaient embusqués des gardes armés jusqu'aux dents, Jag eut une illumination.

— Vous avez réfléchi à quelque chose en ce qui concerne ceux qui vont nous accompagner ? demanda-t-il.

— Comme ça. J'ai regardé à droite à gauche, j'ai posé quelques questions. Je crois qu'il nous faut des spécialistes de l'arme blanche car nous devrons nous déplacer sans nous faire repérer. En fait, j'ai déjà contacté un archer. C'est tout. Pourquoi, tu as une idée ?

— Je pensais à un autre aspect du problème, à cette force de frappe dont nous pourrions avoir besoin si notre affaire tournait mal…

— Et alors ?

— Je ne sais pas si c'est possible mais on pourrait prévoir un lance-flammes. Qu'est-ce que vous en dites ?

L'éclaireur lui jeta un regard surpris.

— Je dis que c'est une excellente idée. Il va falloir voir ça de près dès qu'on aura un moment pour respirer. Un lance-flammes ! Je me

demande où tu vas chercher tout ça ? Un lance-flammes ! C’est vrai que ça pourrait nous tirer d’affaire en cas de pépin. J’avais pensé à un fusil mitrailleur mais tu as dix fois plus d’imagination que moi !

— On pourrait prévoir les deux, non ?

— Il n’y aurait rien de trop. On va s’arrêter ce soir pour faire de l’eau, là, on aura tout le temps de décider.

Puis, comme le wagon de queue passait devant eux, Jag, qui était descendu de cheval pour manœuvrer l’aiguillage, repoussa alors le bras de l’appareil pour ouvrir un nouveau tronçon montant.

Après quoi, il se remit en selle et se lança à la poursuite de Cavendish qui caracolait déjà une dizaine de mètres plus haut.

CHAPITRE XIII

— Et comment ça marche ? demanda Cavendish au garde préposé au lance-flammes.

L'engin tenait en une espèce de bonbonne réservoir en ferraille galvanisée, nanti de courroies de harnachement, auquel était relié un court flexible terminé par un canon rigide avec poignée et détente.

— C'est tout simple : le liquide qui se trouve à l'intérieur s'enflamme instantanément au contact de l'air ; il n'y a qu'à appuyer sur la détente et choisir sa cible, c'est tout.

— Et ça porte loin ? s'enquit Jag.

— Entre cinq et quinze mètres. À coup sûr. Après, c'est plutôt diffus.

— Et c'est lourd à porter ? interrogea Cavendish.

— C'est une question d'habitude, fit le garde, et ça dépend aussi de la distance à parcourir.

— Toi, tu pourrais le garder sur ton dos soixante-douze heures durant ?

La suffisance du garde fut gommée instantanément. Il resta un moment interdit puis son expression se modifia au fil de ses pensées intérieures.

— Ça me rapporterait quoi ? demanda-t-il lorsqu'il eut fait le tour de la question. C'est que je n'ai été engagé que pour défendre le train…

L'éclaireur balaya l'objection d'un revers de la main.

— C'est un détail sans importance, dit-il, tu auras ce que tu demandes… si tu fais l'affaire.

Un sourire vint fleurir la face chevaline du garde. C'était un grand gaillard au visage tout en longueur, au nez busqué, à la mâchoire supérieure tout en proéminence, avec des dents presque aussi longues que des touches de piano. Son crâne était surmonté d'une incroyable tignasse rousse qui faisait immanquablement penser à un feu de brousse.

— Personne n'est plus qualifié que moi, assura-t-il.

Cavendish eut un ricanement.

— Ça, c'est à moi de le décider. Tu sais monter à cheval ?

— Honnêtement.

— Alors ça peut peut-être coller. Tu sais où on va ?

— J'en ai entendu parler. Palizada, hein ? De toute manière, on devait y passer, non ?

— Les cannibales ne te font pas peur ?

— Je mentirais en disant le contraire mais tout bien pesé j'aime mieux aller les affronter sur leur terrain plutôt que d'attendre derrière ces sacs de sable !

— Bien. Comment tu t'appelles ?

— Curtice.

— Eh bien, Curtice, tu es engagé !

L'homme eut un toussotement.

— On ne s'est pas encore mis d'accord sur le supplément…

— Ta solde est doublée, ça va ?

— C'est d'accord mais je veux la toucher avant de partir.

Surpris par la singularité de la requête, Cavendish marqua un temps d'arrêt dans la conversation.

— Ce n'est pas que je n'ai pas confiance, expliqua Curtice, mais j'ai quelques dettes çà et là et je préférerais que tout soit réglé avant mon départ. On ne sait pas ce que le sort nous réserve et j'aimerais qu'on garde pas un trop mauvais souvenir de moi.

— C'est un point de vue tout à fait respectable, estima l'éclaireur, passe voir Otis de ma part et il te paiera rubis sur l'ongle. Maintenant, si tu as des adieux à faire, ne traîne pas : nous partons demain matin à l'aube.

Comme le spécialiste du lance-flammes retournait à ses occupations, Jag s'en prit à l'éclaireur.

— On part demain matin et je n'en savais rien ! fulmina-t-il.

— Ce qu'on ignore ne peut pas nous faire de mal.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu as la tête suffisamment encombrée ces temps-ci sans y ajouter encore avec des détails.

— Mais c'est mon plan, non ?

— D'accord mais c'est moi qui suis chargé de l'appliquer !

Ce rappel à l'ordre doucha Jag, le calmant instantanément. Porté par les circonstances, il avait un peu perdu de vue la réalité, sa condition d'esclave privilégié. Mais voilà qui remettait l'église au milieu du village.

— Tu viens ? fit Cavendish en remarquant que son interlocuteur ne le suivait pas.

— À moins que ce ne soit une obligation impérative, je préfère rentrer. D'ailleurs le convoi ne va pas tarder à démarrer.

En fait, Jag voulait profiter du temps qui lui restait pour tenter d'apercevoir Monida. Il n'avait pas pu s'approcher de son wagon tout à l'heure et se sentait assez oppressé.

L'Empire Mouvant avait stoppé comme prévu pour refaire le plein d'eau près d'un lac entretenu par des rus dévalant des hauteurs.

Faisant d'une pierre deux coups, on avait profité de cette halte pour descendre la roulante, comme à l'ordinaire, mais aussi pour procéder à l'abattage intensif de comestibles afin de disposer de viandes fraîches pour les jours à venir, le Mal des Crêtes frappant également le bétail, le rendant momentanément impropre à la consommation.

Les repas, deux louchées de sagamite, une méchante bouillie de farine de maïs, avaient été servis dans les wagons pour éviter une trop grande perte de temps.

Simultanément, une équipe de tueurs accomplissaient leur triste besogne en sacrifiant longues cornes et laineux selon la demande, avant de les dépecer et les découper pendant qu'ils étaient encore fumants.

Voyant Jag écœuré par ce spectacle qu'il ne pouvait s'empêcher d'assimiler à d'autres boucheries passées et à venir, Cavendish l'avait entraîné un peu plus loin, en quête d'éléments possibles à la formation de leur unité suicide.

Le premier sur la liste avait été le bon en la personne de Curtice l'homme au lance-flammes.

On en était là lorsque Jag avait pris la mouche.

— Ne t'inquiète pas pour le train, il ne partira pas sans nous, dit-il. Pour le reste, tu peux considérer qu'il s'agit d'un ordre : allez, arrive !

Coincé dans tous les sens du terme, Jag finit par s'ébranler non sans grommeler :

— Vous n'avez pas besoin de moi puisque vous me considérez comme quantité négligeable. Vous pouvez bien enrôler qui vous voulez ! Eh, mais où vous allez comme ça ?

L'index en travers de la bouche, Cavendish lui intima le silence puis, de la main, il l'invita à le suivre.

Décontenancé, car ils s'éloignaient du convoi pour gagner l'orée d'une forêt spinifère bordée d'une ramière de mauvisques, Jag se mit dans les traces de l'éclaireur.

Parvenus à la demi-futaie, ils stoppèrent et commencèrent d'attendre, accroupis, un genou à terre.

— À quoi on joue ? chuchota Jag plutôt dérouté.

— On patiente ; ça ne devrait pas être bien long.

Alentour, c'était la nuit la plus noire. À trois cents mètres de là, on devinait tout juste la longue chenille mécanique auprès de laquelle s'affairaient, à la lueur fantomatique de quelques braseros, une poignée d'éventreurs.

Embusqué là, à l'affût d'il ne savait quoi, Jag se retrouva soudain face à ses problèmes. Tout allait mal. Il se sentait lourd, oppressé, les tempes battantes ; le fil de ses pensées lui échappait sans cesse et il devait se concentrer pour avoir une ligne de conduite un tant soi peu cohérente. C'était le Mal des Crêtes qui resurgissait, insidieux. D'autant moins supportable pour Jag qu'il ne pouvait espérer s'en débarrasser par une prise de dacara. Et puis il y avait tout le reste, rien ne se décantait. Il n'en savait pas plus sur les colliers et ne

prenait pas le chemin d'en apprendre davantage ces prochains jours. Finalement, même s'ils évitaient la Compagnie des Os, rien ne serait résolu tant qu'il serait affublé de sa Peau de Chagrin. Et s'il demandait tout simplement à Galaxius de lui ôter ce foutu collier ?

— À ta place, je me sortirais cette idée de la tête, souffla alors Cavendish à la grande surprise de Jag lequel, tout à ses problèmes, ne s'était pas rendu compte qu'il avait formulé sa question tout haut.

— Et si je le menaçais de ne pas participer au commando ?

— On ne menace pas Galaxius. Et puis que tu sois de la fête ou non, c'est le cadet de ses soucis ! Il te fera remplacer.

— Et vous, vous partiriez sans moi ?

— Moi je ferai ce pourquoi on me paye, que tu sois là ou non. J'existais avant toi, j'existerai après.

— Vous oubliez que je vous ai sauvé la vie !

— Je t'ai rendu ta liberté, tu ne l'as pas voulue…

— Vous savez bien pourquoi.

— Lorsque tu m'as sauvé la vie, tu ne t'es pas inquiété de savoir ce que j'allais en faire. Je t'ai offert ta liberté, le reste ne me regarde pas.

Ne trouvant rien à opposer à ce raisonnement imparable, Jag conserva le silence. Des images défilèrent dans sa tête et il se revit sur le terrain sableux de Baraga Station, entouré de dépouilles encore chaudes, lui-même hagard, rendu fiévreux par la densité du combat… Il entendit à nouveau les paroles de Cavendish lui proposant de se perdre dans la nature, d'aller fendre le vent avant que le train n'arrive…

Puis un autre langage lui revint en mémoire concernant le fonctionnement des Peaux de Chagrin en certaines circonstances. Cela avait trait à la distance…

— Dites-moi, si…

— Est-ce que tu n'apprendras jamais à te taire, tu vas tout faire rater !

— Tout quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux encore savoir ?

— Au cours de cette mission, ce raid sur Palizada, nos colliers seront désactivés, non ?

— Je te l'ai déjà dit ; c'est une question de distance !

— Et après, comment ça se passe ?

— Tant que tu seras hors des limites, ta Peau de Chagrin restera aussi inerte qu'une dalle de marbre. C'est ça l'important, rester en dehors des limites. Mais si tu te rapproches du train, ou bien si le train se rapproche de toi, eh bien, ton collier se réactivera quand tu rentreras dans la zone d'action et tu te retrouveras à nouveau prisonnier, comme actuellement.

Fort de cette précieuse information, Jag se mit à cogiter. En définitive, cela ne changeait rien à son sort. Il aurait pu filer si rien ne le rattachait à l'Empire Mouvant mais ce n'était pas le cas. Et son plan, minutieux, ne lui permettrait aucune liberté de manœuvre puisque les explosions liées à l'ouverture des deux portails géants devaient coïncider, pour être efficaces, avec l'arrivée du train.

De n'importe quel côté qu'il retourne le problème, il se trouvait coincé. Il ne restait qu'une solution.

— Je voudrais vous demander quelque chose, fit-il soudain.

L'éclaireur lui jeta un regard au vitriol.

— Je voudrais que vous me donniez une arme avant de partir, poursuivit-il.

— Rien que ça !

— Je vous promets que vous ne serez pas inquiété. D'ailleurs il n'aura pas besoin d'être chargé à bloc, deux balles suffiront.

— J'avais compris.

— Pour vous, c'est peu de chose !

— C'est toujours ce qu'on dit en exigeant la lune.

— Je vous en prie. Je ne vous demanderai plus jamais rien !

— On verra plus tard.

— On verra oui ou on verra non ?

— D'accord, c'est d'accord ! souffla l'éclaireur épuisé.

À ce moment, un craquement se produisit qui figea les comportements.

— Qu’est-ce que c’est ? s’inquiéta Jag.
— Je croyais que tu ne devais plus jamais rien me demander !

CHAPITRE XIV

À une cinquantaine d'aunes plus avant, une ombre se dégagea de la ramière après avoir marqué un long temps d'arrêt.

Puis, jugeant le terrain sûr, la silhouette se plia en deux et courut en direction du train.

— Qui c'est ? interrogea Jag le souffle court.

— Mon gibier.

— Un homme de Cérasalmo ? Celui que j'ai laissé filer à Baraga Station ?

— Non, hélas !

— Qui alors ?

— Il s'appelle Mercer.

— Vous savez même son nom ?

— Et bien d'autres choses encore. C'est notre fuyard de ce matin.

Jag s'attendait à tout sauf à cela. Il toisa son interlocuteur avec mépris.

— Si vous m'avez amené ici pour vous aider à capturer ce type, c'est raté ! Votre prime, vous devrez la gagner tout seul ! D'ailleurs je vais même le prévenir et vous rentrerez bredouille !

— Conserve ta hargne pour ceux de Palizada, renvoya calmement Cavendish. D'accord, je suis rémunéré à la tête, je traque les fuyards, mais c'est aussi pour éviter qu'ils y laissent leur vie. Oui je les ramène, mais ils sont vivants, et tant qu'il y a de la vie… Ce n'est pas à toi que j'apprendrai la chanson !

Et, comme Jag ne trouvait rien à rétorquer, il ajouta :

— Si nous sommes là ce soir, c'est parce que ce Mercer peut nous être utile. Je me suis renseigné auprès de ses compagnons, il

paraît que c’est un frondeur hors pair ; il serait d’une adresse exceptionnelle. Je ne vois pas pourquoi nous nous priverions de ses services.

Radouci, Jag redevint curieux.

— Et comment vous saviez qu’il viendrait ?

— Le train fait pratiquement du surplace dans ces escarpements, alors c’est facile de garder le contact. Et puis c’est l’heure où les cuistots vont balancer les rogatons ; dans ces conditions c’est aussi simple que d’additionner deux et deux !

Confirmant les assertions de l’éclaireur, la silhouette, toujours courbée, se rapprochait de l’endroit où les marmitons avaient effectivement jeté les rebuts.

— Je me demande ce qu’il a dans la tête ? fit pensivement Jag.

— Il veut juste se restaurer.

— Non ; je faisais allusion à sa fuite.

Cavendish haussa les épaules.

— Un coup de folie ; une grande lassitude compliquée du Mal des Crêtes. Et toi, comment ça va ?

— Ça part, ça revient… Pour l’instant ça va.

— Cette nuit, tu risques de souffrir. À ta place, je me procurerais du dacara.

— Rosa doit en avoir, fit trop vivement Jag qui ne tenait pas à s’étendre sur le sujet. Dites-moi, ce type, Mercer, pourquoi vous l’avez laissé courir puisque ce n’est pas dans vos habitudes ?

— Parce que je savais qu’il viendrait ce soir ; ça s’est déjà produit. Pourquoi perdre son temps à organiser une chaude chasse lorsqu’on peut arriver au même résultat en faisant marcher sa tête ?

— Le voilà qui revient ! souffla tout à coup Jag en voyant la silhouette rebrousser chemin.

— Il va falloir le prendre par surprise, ne pas l’effrayer. Suis-moi !

Ils disparurent, happés par la demi-futaie d’arbrisseaux, entrant dans une zone où la végétation était pratiquement inexistante, réduite à quelques plantes saxatiles qui ne pouvaient en aucun cas camoufler qui que ce soit.

Pressés par les événements, ils se séparèrent pour courir chacun se mettre à l'abri derrière un tronc de spruce, genre de sapins qui constituaient toute la forêt alentour.

Il régnait dans ce bois une obscurité totale. Plaqué contre son arbre, Jag ne voyait plus rien. C'était tout juste s'il arrivait à distinguer sa main.

— Vous le voyez ? s'inquiéta-t-il au bout d'un moment, fatigué de se crever les yeux à tenter de percer les ténèbres.

Le silence lui répondit. Quelque part, une chouette hulula. Nerveux, il tendit l'oreille, cherchant à discerner le souffle du vent dans les arbres ou bien des bribes de conversation venue du train mais il n'entendit aucun écho propre à le rassurer.

Alors, très mal à l'aise, il commença à faire le tour de son arbre, changeant son point d'observation.

Un craquement retentit soudain qui le figea. Il resta suspendu, la respiration bloquée, tous sens en éveil, pestant intérieurement contre ce Cavendish et ses pratiques glandilleuses.

Puis il entendit un choc sourd, une espèce de râle, alors il se décida à bouger, se rapprochant de l'endroit où l'éclaireur avait disparu.

Butant contre une racine invisible, il faillit tomber, se récupéra en jurant, arriva tout droit sur le tronc qui cachait l'éclaireur, jura encore en le découvrant allongé sur le sol, sans réactions.

Instantanément, la peau de Jag se granula. Une sorte de sixième sens l'avertit d'une présence, d'un danger immédiat. Il voulut se retourner, faire face. Trop tard. Un lien s'enroula autour de son cou. Violemment tiré en arrière, il vacilla, battit des bras, la gorge cisaillée par un trait de feu. Il voulut crier, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Bouche grande ouverte, il tenta de faire parvenir un mince filet d'air jusqu'à ses poumons. En vain. Il ne réussit qu'à émettre une sorte de toux caverneuse qui accéléra le processus d'étranglement.

Un voile lui descendit sur les yeux, fait de toutes espèces de papillons multicolores et il réalisa avec effroi qu'il allait certainement mourir là, garrotté par un homme de sa condition, un esclave comme lui, qu'il avait d'ailleurs défendu quelques instants auparavant face à

Cavendish dont il ne savait pas actuellement s'il était mort ou encore vivant.

Bandant les muscles peauciers de son cou, il tenta de desserrer le carcan de cette nouvelle Peau de Chagrin. Sans résultat.

Comme il se sentait mollir, à la désespérade, il lança ses bras en arrière et réussit à se menotter les poignets au-delà du corps de son agresseur.

Alors, dans un effort surhumain, d'une traction démente, faisant le dos rond, ramenant ses épaules en avant, il affirma sa pression, l'accentua, enserrant son adversaire dans un véritable étau de muscles.

Bientôt, l'autre fut contraint de relâcher son emprise et l'air entra à nouveau dans la gorge de Jag, s'engouffra dans ses poumons.

Comme son adversaire, affolé à son tour, cherchait par tous les moyens à échapper au verrou qui lui broyait la cage thoracique et qu'il semblait vouloir s'en prendre à ses yeux, Jag le libéra d'un seul coup, pivota sur lui-même à la vitesse de l'éclair et lui écrasa dans la foulée son poing en pleine face, l'étendant pour le compte.

Après quoi, il se massa longuement le cou puis s'intéressa enfin à l'éclaireur. Il respira encore mieux lorsqu'il se rendit compte qu'il n'était qu'évanoui.

CHAPITRE XV

— Eh ! Cavendish ! Réveillez-vous, bon sang, vous allez nous faire rater le train.

Secoué comme un arbre à prunes, calotté plutôt vertement, l'éclaireur refaisait lentement surface.

— C'est moi, Jag : vous me reconnaissez ?

— Doucement, tu veux m'achever ou quoi ?

Il faisait toujours aussi noir et bien que Jag fût tout près de lui, Cavendish était incapable de distinguer ses traits.

— Ça va ? Vous vous sentez mieux ?

— J'ai le cou qui me brûle et la gorge en capilotade, à part ça je vais bien. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est ce Mercer. À ce qu'il semble, il n'est pas seulement spécialiste de la fronde, il se sert aussi de son instrument pour garrotter. C'est un homme plein de ressources. Vous aviez raison, il fera une bonne recrue !

— Où est-il ?

— Là, à côté, par terre. J'ai dû l'assommer. J'espère que je n'ai pas eu la main trop lourde, qu'il sera sur pied demain matin.

— Et moi, mon état n'a pas l'air de te préoccuper trop ?

Jag eut un rire.

— Vous, vous êtes indestructible !

— C'est toi qui le dis, rauqua l'éclaireur en se massant longuement le cou et en remettant son chapeau.

Puis, d'un pas mal assuré, il marcha jusqu'à l'homme qui gisait à terre, se pencha sur lui.

— Tu n’y as pas été de main morte, bougonna-t-il, il a le nez éclaté. J’espère que ça ne va pas le mettre de trop méchante humeur à son réveil. Tiens, prends-le par les pieds, on ne peut pas attendre qu’il se réveille. Et ramasse sa fronde pendant que tu y es. Dépêche-toi, on a encore du monde à voir avant que le train démarre.

Comme ils marchaient, tenant Mercer par les extrémités, Cavendish ne tarissait pas d’éloges.

— Le bougre est fichtrement adroit, fit-il de l’admiration plein la voix. Il sait se déplacer comme un chat et il y voit tout aussi bien dans l’obscurité. Il est fort, non ?

— Plus fort que vous en tout cas, ricana Jag. Il vous est tombé dessus sans que vous leviez le petit doigt !

— Il t’a eu aussi !

— Pas tout à fait : c’est lui que nous transportons, pas moi !

— Parce que tu as eu de la chance.

— Heureusement pour nous deux !

— Je n’étais pas battu si tu veux savoir. Simplement j’ai voulu me laisser couler pour échapper à son emprise, le désarçonner en quelque sorte, et c’est là que j’ai dû tomber sur une pierre qui m’a estourbi passagèrement.

— Ben voyons !

— Quand même, quelle façon il a de se déplacer. S’il est aussi habile à manier la fronde… Mais Jag, qu’est-ce qui te prend ?

— Je m’en vais ! Puisque vous le trouvez si bien, cet étrangleur, eh bien, vous n’avez qu’à vous en charger seul !

— Eh, mais tu es jaloux, ma parole !

— Pensez ce que vous voulez, je rentre ! Bonne nuit !

— Attends ! Tu veux m’entendre dire que tu m’as sauvé la vie, c’est ça ? D’accord, c’est d’accord !

— Allez vous faire foutre !

Jag avait parcouru une bonne dizaine de mètres lorsque la voix de l’éclaireur le rappela.

— Jag ! Je me trompe ou tu m’as demandé de te fournir une arme ? Avec tout ça, je ne suis plus bien sûr de mes souvenirs. Mais ça ne fait rien, que ça ne te gâche pas la route !

— Vous ne feriez pas ça ? chuinta Jag en s’arrêtant net.

— Si, si ! Le bougre pèse son poids !

Vaincu, Jag fit demi-tour.

— C’est un chantage infâme ! gronda-t-il. Je cède à la menace mais c’est un procédé honteux qui ne vous grandit pas !

— Je suis bien assez grand comme ça pour mon âge, gloussa Cavendish. Dépêche-toi, on a encore du pain sur la planche !

À cet instant, le sifflet de la locomotive retentit à trois reprises, invitant les retardataires à se presser.

CHAPITRE XVI

Le cœur battant la chamade, les entrailles tordues par une incoercible envie de vomir, Jag avait toutes les peines du monde à trouver le sommeil.

En proie aux malaises grandissants du Mal des Crêtes, il ne parvenait pas à sombrer malgré le ronronnement lénifiant des boggies.

Pour oublier sa triste condition, il passait les événements de la soirée en revue et tentait de cerner l'avenir.

Coincé, il avait donc aidé Cavendish à ramener le fuyard. Ensuite, il l'avait encore accompagné à la recherche de nouveaux éléments susceptibles d'être intégrés à leur unité suicide. Ils en avaient découvert deux qui présentaient les critères indispensables : un ancien bûcheron lanceur de haches et de hachettes qui répondait au nom de Timber ; et un autre type, un garde spécialiste des armes à feu en général et d'une mitraillette antiaérienne en particulier, une IMG 08/15 pourvue d'un bipied, d'une crosse et d'une poignée pistolet ; un engin impressionnant alimenté par des bandes de 250 balles de calibre 7,92 x 57 que Logan, c'était le nom du garde, se faisait fort de trimbaler en toutes circonstances bien qu'il pesât près de vingt kilos. Il fallait d'ailleurs le voir manier l'arme, avec dextérité et respect pour comprendre qu'il disait vrai.

Cavendish avait été enchanté. Avec le lance-flammes, ils disposaient là d'une force de feu maximale capable de les tirer de n'importe quel mauvais pas.

Dans la foulée, l'éclaireur avait tenu à ce que Jag fasse connaissance avec l'homme qu'il avait déjà sélectionné, un archer appelé Chauncey, un homme grand et sec, avare de paroles. Le crâne complètement rasé sur les côtés avec rien qu'une bande de

cheveux noirs incroyablement raides sur le dessus, on le sentait toujours sur le qui-vive, entraîné à décourager les importuns. Manifestement, il jouait sur son apparence physique pour choquer, pour détourner les éventuelles sympathies et il faut reconnaître que ses efforts étaient couronnés de succès.

Leur périple bouclé, Jag avait regagné son compartiment pour prendre un repos bien gagné, la nuit précédente ayant été des plus courtes.

Malheureusement, c'était compter sans ce Mal des Crêtes qui se faisait de plus en plus pressant.

Pour l'heure donc, Jag se retournait sur son fin matelas posé à même le sol, enroulé dans une couverture de laineux.

Soudain, la porte s'ouvrit et la lumière envahit la pièce. C'était Rosa. Elle s'appuya bientôt contre le battant refermé, pâle, défaite. Elle avait apparemment bu plus que de raison. Devant le regard de Jag, elle expliqua :

— Ça ne va pas du tout ! Et il n'y a plus moyen de se procurer de dacara ; ceux qui en ont le gardent pour leur usage personnel et ceux qui en vendent en demandent un prix exorbitant.

Compatissant, Jag s'apprêtait déjà à lui en proposer lorsqu'elle ajouta :

— Tout le monde va mal, ce soir ! Ce Mal des Crêtes n'épargne personne ! Galaxius va même se retirer dans son wagon spécial, là où personne ne peut pénétrer. Je me demande bien ce qu'il va y faire ?

Jag fit un bond.

— Le deuxième wagon ? s'entendit-il demander.

— Celui-là même, fit Rosa en réprimant un hoquet.

Jurant, Jag se dépétra tant bien que mal de sa couverture, s'habilla à la hâte sans oublier sa ceinture où pendait la bourse de cuir fauve recelant son flacon de dacara, puis il se précipita dans le couloir sans répondre aux questions que sa conduite suscitait.

Là, il marqua un temps d'arrêt. Il lui fallait un endroit où se réfugier car il ne pouvait pas se livrer à sa folle expérience au vu et au su de n'importe qui. Rosa aurait été la complice idéale, apte à surveiller

ses réactions, à intervenir en cas de besoin, mais depuis son retour dans l'entourage du Sous-Proctor elle ne semblait plus concernée par les mêmes choses que lui et il ne pouvait lui faire confiance.

Comme les secondes filaient et qu'il fallait aller très vite sous peine de manquer des informations qui pourraient se révéler de première importance le moment venu, il s'engouffra dans la plus proche des caches : les w.-c.

Le verrou tiré, il s'affaira à sortir son flacon de sa bourse de cuir, fébrile, maladroit. La fiole débouchée, il la porta à sa narine droite, aspira. En vain. Le pulvérulat avait pris l'humidité et il s'était solidifié.

Crachant un chapelet de jurons hérités du vieux Patch, Jag tapota le cul du flacon contre la paume de sa main afin de disperser la poudre compacte.

Puis jugeant le résultat positif, il aspira derechef, à s'en faire sauter les poumons.

Redevenu poudreux, le dacara lui fila comme un trait dans la narine, laissant la fiole aux trois quarts vide.

Instantanément, une boule de feu lui éclata dans la tête.

Lâchant alors la fiole qui roula derrière la cuvette en porcelaine fleurie, Jag fut projeté en arrière. Il s'écrasa contre la cloison, le souffle coupé, et roula tout du long, toupie humaine animée par une puissance extraordinaire.

Butant contre le lavabo, il croisa furtivement son regard dans le miroir qui le surplombait et ce qu'il vit le glaça d'effroi.

Raide, cambré, tétanisé, il avait les lèvres bleu foncé, presque noires, les narines pincées et les yeux fixes, comme morts.

Puis une violente douleur le cassa en deux.

Et il sombra.

CHAPITRE XVII

Giclant littéralement du néant, Jag arriva sur la porte en hurlant de frayeur. À cette vitesse, il allait fatalement se démembrer, se désintégrer.

Puis il prit conscience du silence. Il criait mais ne s'entendait pas.

Simultanément, il traversa le battant, le couloir, les vitres et se retrouva à l'extérieur, à l'air libre, en pleine nature. Il pleuvait. Un crachin glacial qui tombait doucement comme en suspension entre ciel et terre.

C'était bizarre, Jag ne sentait rien. Aucun choc en traversant la matière et les éléments n'avaient de prise sur lui. Il n'était pas mouillé, n'avait pas froid.

Il planait. Le dacara l'avait à nouveau tiré de son enveloppe charnelle et il voguait à présent, complètement libre, débarrassé de toutes contingences.

Un éclair de conscience le ramena à la réalité. Il devait absolument stopper sa course, ou du moins l'infléchir lentement pour amorcer un mouvement tournant qui le ramènerait à son point de départ.

Se concentrant, il parvint à ralentir sa progression jusqu'à inverser le processus et il repartit en arrière deux fois plus vite qu'il était venu.

S'ensuivit alors une série d'essais, de tâtonnements, destinés à étalonner la mesure de son nouveau pouvoir. Mais il manquait par trop de temps et bien qu'il eût à peu près cerné le mécanisme de ses transferts, fondé sur sa seule volonté, il rompit avec cet apprentissage trop contraignant.

Par petites touches, il parvint à réintégrer le train, à remonter les couloirs sans plus dévier de sa route.

En fait, tout s'était déroulé très vite et il eut la chance de rattraper Galaxius alors que celui-ci accédait au wagon interdit.

Passant à travers le garde qui venait de se remettre en faction à l'entrée du couloir, Jag dépassa le maître de l'Empire Mouvant, le précédant jusqu'à une espèce de porte en métal qui avait la particularité de ne pas posséder de serrure.

Le Sous-Proctor n'était pas au mieux de sa forme. Il avait le visage ruisselant de sueur et le teint crayeux. Un de ses affreux chiens au mufle écrasé dans les bras, il avançait péniblement, le souffle rauque.

Parvenu devant le chambranle de cet huis sans poignée de manœuvre, Galaxius appuya sur la tête proéminente d'un des nombreux rivets qui maintenaient le dormant en place. Il se produisit alors un curieux déclic et, sur le côté droit, à hauteur d'épaule, un carré de bois marqueté pivota révélant une paroi translucide lumineuse sur laquelle Galaxius apposa la paume de sa main droite après avoir longuement inspecté les deux extrémités du couloir.

Et, tandis que la porte de métal coulissait, le Sous-Proctor remit d'une tape le carré de bois en place puis il pénétra dans son sanctuaire qui se referma aussitôt.

Laissant Jag à la fois surpris et désappointé.

Surpris parce que jamais il n'aurait pu imaginer une telle astuce, et désappointé parce que tout s'était déroulé si vite qu'il n'avait pu emboîter le pas à Galaxius.

Mais il lui apparut soudain qu'il raisonnait de travers, qu'il n'était plus soumis aux lois universelles depuis que le hasard lui avait permis de se décorporer.

Volontaire, il pénétra à son tour dans le wagon.

L'endroit fascina Jag.

Toutes les cloisons était habillées de panneaux constellés de lampes témoins clignotantes, de consoles avec claviers à touches et écrans lumineux, de cartes murales.

Ignorant délibérément toute technologie, Galaxius s'était jeté sur un canapé et il s'appliquait sur le nez et la bouche une espèce de masque en caoutchouc relié à une haute bouteille blanche, de la taille d'un homme, elle même assujettie au mur par un système d'attaches mécaniques.

Ce devait être là le bon air des plaines annoncé par Cavendish. L'oxygène, comme il disait. En tout cas le remède semblait efficace car le Sous-Proctor reprenait déjà des couleurs.

Finalement, peu soucieux de la santé du maître de l'Empire Mouvant, Jag se pencha sur ce qui l'intéressait en priorité, c'est-à-dire tout ce fantastique appareillage auquel il ne comprenait strictement rien et qui de ce fait l'impressionnait au plus haut point.

C'était là sans nul doute le poste de commandement des Peaux de Chagrin.

Jag avisa d'ailleurs un présentoir où dormaient, accrochés, deux bonnes douzaines de ces maudits colliers. Les tailles différaient mais ils étaient tous de même facture, fermés.

Par réflexe, Jag voulut en saisir un mais cela lui fut impossible. Il n'était qu'une boule de conscience, rien qu'un effluve doué de raison, un vent intelligent et avait-on jamais vu un courant d'air doué d'organes préhensiles ?

Il lui restait la faculté d'observer.

Derrière le présentoir, une affichette expliquait succinctement, avec différentes figures, le mécanisme de ces odieux carcans. Comme le lui avait raconté Cavendish, les colliers fonctionnaient de deux manières ; soit selon un programme d'ensemble, régi par une de ces armoires aux lumières palpitantes ; soit à l'unité, repris par un boîtier à antenne gros comme une boîte de munitions, muni lui aussi de touches, sur lequel on devait pianoter le numéro de référence de la Peau de Chagrin que l'on désirait sortir du circuit général pour le désactiver ou bien au contraire le rendre plus virulent.

Jag en conçut une amère déception. Il avait percé le secret de ces satanés licols mais sans rien en tirer de positif pour autant. Pour avoir une chance de s'en tirer, il faudrait mettre la main sur l'un de ces boîtiers à clavier et aussi posséder son numéro de référence. Autant vouloir attraper la lune avec les dents !

Ou alors il faudrait déconnecter tout le système, débrancher toute cette technologie diabolique. Et pour cela, pénétrer dans le wagon. Ce n'était possible qu'en prenant Galaxius en otage. Ou Donk. Le factotum devait avoir un boîtier sinon comment expliquer qu'il ait pu le neutraliser lors de la fameuse soirée d'intronisation, alors que Galaxius gisait, évanoui, hors d'état d'intervenir. Oui, s'il y avait quelque chose à tenter, c'était du côté de Donk…

Jag en était là de ses réflexions lorsque le chien de Galaxius se mit à gronder, puis à aboyer le poil hérissé comme celui d'un chat.

Simultanément, Jag ressentit une violente secousse qui l'arracha du wagon, du train.

Bien qu'il ne fût qu'une entité, il eut l'impression désagréable de rouler cul par-dessus tête, de tournoyer dans l'atmosphère tout en filant à une vitesse vertigineuse.

Affolé, il aperçut soudain l'Empire Mouvant et sa panique se renforça. Le convoi avait la dimension d'un long mille-pattes et il s'amenuisait sans cesse.

Concentration et volonté n'y faisaient rien. Il dérivait, de plus en plus vite, comme aspiré, pris dans les remous d'un fantastique maelström.

Une réflexion des femelles Serviclones lui revint en mémoire. Il était en train de « casser sa corde ». Le fil de conscience qui le reliait à son corps s'amenuisait, se faisait de plus en plus ténu, arrivait à la limite de la rupture.

En fait, il se produisait ce qu'il avait toujours craint. Il avait perdu le contrôle des opérations et cette fois il n'avait personne près de lui pour le reprendre en main, le secouer, lui faire respirer des sels.

Il était en train de se perdre dans l'éther, en passe de devenir un voyageur éternel et, le plus grave, c'est que cela l'angoissait de moins en moins.

Un constat s'imposa à lui : il n'avait plus peur.

Au contraire.

Il eut cependant une dernière pensée pour Monida et Angel, leur image défila, fugitive…

Soudain, tout changea.

Des flashes éclatèrent alentour et il évolua alors dans un univers bleu, rassurant. Une douce chaleur l'envahit tandis qu'une voix lui parvint, onctueuse comme un chant, l'invitant à se calmer, à se détendre.

Déconcerté, Jag aurait voulu poser mille questions mais la voix lui déconseilla tout effort, il fallait qu'il cesse de se disperser.

Comme Jag ne se rendait pas à ses arguments, la voix n'eut d'autres ressources que d'engager le dialogue.

— *Si tu veux revenir, tu dois faire ce que je te demande,* fit la voix. *N'aie pas peur : c'est moi*, *Angel !*

Angel !

Dans les circonstances normales, Jag en serait tombé sur le cul. Là, cette révélation ne fit qu'ajouter à son désarroi car il était évidemment à cent lieues d'imaginer un pareil prodige.

— *Reprends-toi, sois passif,* poursuivit la voix. *De toute façon nous ne pourrons pas communiquer car tu es en projection provoquée ; c'est déjà miracle que j'ai pu t'intercepter. Allez, laisse-toi couler…*

Prenant sur lui, Jag fit du mieux qu'il put. Et, à sa grande surprise, il se retrouva en vue du train.

Bientôt il réintégra corps, en douceur, comme un oiseau s'installant dans son nid.

Puis il reprit insensiblement conscience, par paliers, se découvrit allongé sur le sol glacé des w.-c., de retour d'un effarant voyage.

Revenu à la station verticale, il se demanda s'il ne venait pas tout bonnement de rêver.

Dans le miroir, son visage lui apparut de nouveau normal. Il avait toujours son masque farouche, certes, mais ses lèvres étaient de nouveau roses et ses yeux avaient retrouvé leur vivacité.

Puis son regard tomba sur la bourse ouverte à sa ceinture, dériva sur le flacon de dacara qui cliquetait contre le bas de la cloison au gré des trépidations qui secouaient le wagon.

Non, il n'avait pas rêvé.

Ainsi, Angel était intervenu alors qu'il allait se diluer dans l'éther, se perdre dans la nuit des temps…

Cela lui remit en mémoire l’épisode du corral, lorsque l’enfant avait tourné son immense front dans sa direction.

Que cachait-il donc sous son épouvantable apparence ?

CHAPITRE XVIII

Pressé par le temps, Jag se rapprocha de Monida en jetant de fréquents regards alentour, afin de s'assurer que personne ne l'observait.

Elle attendait dans la file des esclaves le moment de passer devant la roulante pour toucher ses rations du matin. Elle était seule, sans Angel. L'enfant devait dormir encore. Les autres gosses, ceux qui s'occupaient de nourrir les monstrueuses ogresses, étaient déjà sur la brèche, occupés à un incessant va-et-vient entre la roulante et leurs insatiables équipières, les bras encombrés de gamelles.

En apercevant la jeune femme, Jag avait eu un choc. Chaque fois, il la redécouvrait, lui attribuait un charme nouveau alors que la seconde d'avant il s'en croyait saturée. Comment faisait-elle pour rester continuellement séduisante dans une telle situation, à vivre dans un wagon à bestiaux sans confort, sans le secours du moindre fard ? Comment pouvait-elle être si avenante, si sereine ? Cela tenait peut-être à sa philosophie si particulière qui lui faisait privilégier l'instant présent ? Tout de même, si elle avait su à quoi on la destinait…

Pris de frissons, Jag se secoua.

— Tiens, c'est pour toi, dit-il lorsqu'il fut près d'elle en lui tendant un pain de riguet.

Comme elle le dévisageait, interloquée, il ajouta plus bas :

— Ce n'est pas qu'un pain ; il y a une arme à l'intérieur. Conserve la précieusement, tu pourrais en avoir besoin lorsque le train entrera à Palizada…

Là, il marqua un temps d'arrêt puis souffla :

— Je t'aime !

Puis, avant qu'elle ait eu seulement le temps de placer une parole, il fit demi-tour après lui avoir frôlé la main et repartit d'un bon pas vers l'avant du train, sans se retourner, tout ébahi d'avoir osé prononcer ces deux mots qui engageaient plus que sa vie.

Ce petit pistolet celé dans une miche, c'était un stratagème un peu grossier mais la conjoncture ne permettait pas plus de finesses. Sans compter que ce sont souvent les trucs les plus éculés qui marchent le mieux.

Sans perdre de temps, Jag revint à hauteur de la locomotive, là où les différents membres du commando achevaient de se préparer.

La pluie de la nuit avait cessé. Balayé par un vif séchard, le ciel était à présent tout dégagé. La journée s'annonçait belle mais fraîche.

En fin de nuit, le convoi avait commencé à redescendre et le Mal des Crêtes n'incommodait plus personne.

Les chevaux avaient été sortis une bonne heure plus tôt. Promenés, nettoyés, nourris, harnachés, ils attendaient fins prêts, à l'écart, que l'on veuille bien disposer d'eux.

On n'avait pas prévu de cheval de bât. Chaque homme partirait avec sa propre charge et on répartirait en plus tout le matériel explosif exigé par Boomer, ce dernier ayant déterminé son choix selon les renseignements fournis par Cavendish.

Malgré l'heure matinale, l'assistance ne manquait pas. Ils étaient tous là, en rangs serrés derrière Galaxius, curieux des derniers préparatifs, animés pour la plupart d'un sentiment morbide. Leurs regards en disaient long. Ils venaient saluer ceux qui allaient mourir.

Avant de s'intégrer au groupe, Jag s'interrogea sur sa part de responsabilité. Cette unité, elle n'existait que par son fait. C'était lui qui avait concocté ce plan. Partant, tous les participants lui devaient d'être là, qu'ils fussent esclaves ou membres de l'armée du Sous-Proctor. Les uns en avaient tiré une double solde, les autres la promesse d'un avenir plus doux mais c'était finalement un marché de dupe car les chances de réussite n'étaient pas évidentes et la parole de Galaxius sujette à caution. Nul doute que le moment venu, et l'affaire menée à bien, il faudrait encore se battre pour faire respecter les paroles dorées.

Déjà, une première surprise attendait Jag. Il y avait là, présent, à mi-chemin entre les deux groupes, Speedy le champion du marathon que Jag avait défait lors de la plus récente épreuve.

Le Noir se tenait bien droit dans la clarté de l'aube, bras croisés, le port de tête hautain, suant de morgue.

En l'apercevant, Jag marqua un temps d'arrêt.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demanda-t-il à Cavendish occupé à vérifier toutes les denrées indispensables à leur expédition.

Comme il avait sans s'en rendre compte posé sa question de manière à être entendu de tous, ce fut Galaxius qui lui répondit.

— Il vous accompagne, déclara-t-il. C'est Emory qui a eu cette magnifique idée. De fait, s'il vous arrivait quoi que ce soit, il serait bon que nous en fussions avisés. Et Speedy serait alors l'homme de la situation ; apte à parcourir de longues distances, il pourrait nous rejoindre en tous lieux.

— Je cours aussi vite que lui, argumenta Jag.

— Peut-être, mais tu te bats certainement mieux. Ta présence sera plus appréciée sur le terrain. Speedy n'aura, en fait, qu'une fonction de messager.

Guère convaincu, Jag chercha le regard de l'éclaireur, quêtant un appui. Ils savaient tous deux que Speedy n'avait pas digéré sa défaite et que Jag ne devrait jamais lui tourner le dos. La manœuvre venait d'Emory, lequel avait lui aussi des comptes à régler avec Jag. C'était en quelque sorte l'alliance du serpent et du scorpion. Un bien beau montage !

Ne pouvant aller contre la volonté de Galaxius, qu'un refus pur et simple ne ferait qu'exciter, Cavendish pencha pour une solution bâtarde.

— Un messager n'a pas besoin d'armes, déclara-t-il, il faudra qu'il vienne tel quel.

Sollicité, Speedy acquiesça de la tête, faisant tressauter sa chevelure faite d'une multitude de nattes perlées.

— J'accepte, sourit-il. Ce n'est pas un problème…

Puis, fixant ses yeux dans ceux de Jag, il conclut :

— Je n’ai pas besoin d’armes pour tuer. Je peux tout aussi bien le faire avec les mains ou les pieds, quand on ne me prend pas en traître…

Derrière Galaxius, le bras plâtré, Emory souriait aussi.

L’éclaireur décida alors de faire une dernière mise au point.

— Je le trouve un peu enrobé, fit-il en désignant le Noir au Sous-Proctor. Il a besoin de s’affûter. Il viendra à pied, cela lui redonnera du fond !

Le maître de l’Empire Mouvant donna immédiatement son aval, gommant les sourires des deux hommes.

C’était une bien piètre victoire mais la conjoncture ne permettait pas mieux. Et puis, à bien y réfléchir, la mesure n’était pas si superficielle. Elle éprouverait quelque peu le Noir, émoussant ses velléités de vengeance. À moins que, ruminant tout au long du chemin, il ne trouve là matière à attiser son ressentiment et qu’il n’en devienne que plus vindicatif ? On verrait bien.

Cavendish passa en revue tous les membres du commando, s’assurant une toute dernière fois que rien ne manquait à l’appel.

Puis les consignes furent encore répétées. Dans le détail. La date et l’heure du rendez-vous furent de nouveau rabâchées. Trois jours plus tard, au petit matin. L’Empire Mouvant attendrait à l’abri dans le tunnel qui débouchait en plein sur le plateau où était érigée Palizada. L’ouvrage n’était jamais gardé car la distance qui le séparait de l’entrée de la forteresse, plate comme la main, n’offrait aucune possibilité de progression camouflée et empêchait par conséquent tout effet de surprise. Et comme la cité avait été construite pour endiguer tous les assauts…

Normalement, le commando se serait infiltré dans Palizada quelques heures auparavant et, dans le meilleur des cas, se serait rendu maître des deux portails géants.

À sept heures précises, l’Empire Mouvant devait s’ébranler, jaillir du tunnel et foncer à toute vapeur sur la citadelle, distante d’un bon kilomètre.

Au même moment, Cavendish et ses hommes devraient avoir ouvert les portails et fait sauter les moteurs qui assuraient leur fonctionnement.

Tout se jouerait sur la simultanéité des actions. À cet effet, des montres avaient été distribuées à tous les membres de l'unité suicide, préalablement réglées à la seconde même, entre elles tout d'abord et aussi sur celles qui allaient régir l'emploi du temps de ceux du train.

Apparemment, tout avait été prévu.

Restait à faire coïncider théorie et pratique.

CHAPITRE XIX

Cavendish allait en tête, ouvrant le chemin, Saltillo dans son sillage immédiat.

L'éclaireur s'en remettait aux relevés topographiques que lui avait remis Thornton, le rat de bibliothèque, tout en quêtant, de temps à autre, l'avis du jeune montagnard lorsqu'un détail le chiffonnait.

Ils avançaient à la file, au pas, n'empruntant depuis leur départ que des pistes de pierraille arrachées aux parois abruptes par lesquelles ils devaient rejoindre des territoires de moindre altitude, une succession de vallées, de plaines, de régions marécageuses avant de remonter vers le haut plateau où s'érigeait Palizada.

Dans l'ordonnancement de la colonne, Jag occupait la position dite de « serre-file ». En clair, cela signifiait qu'il chevauchait en dernière position afin de s'assurer que tout le monde suivait bien.

Dans son cas, il s'agissait surtout de ne pas perdre de vue Speedy. Téléguidé par Emory, qui ne digérait pas que Jag lui ait tué son lutteur avant de lui casser un bras, le Noir n'était pas animé des meilleures intentions à son égard. D'ailleurs il ne s'était pas gêné pour annoncer la couleur le matin même en rappelant qu'il se sentait capable de porter des coups fatals avec ses seuls armes naturelles, à condition toutefois qu'on lui en laisse le loisir. Là, il devait faire allusion à l'algarade qui l'avait opposé à Jag lors de leur première rencontre, quand ce dernier l'avait rossé devant son public en prenant l'initiative du combat. Et puis il y avait eu aussi l'épisode du marathon que Jag, battu sur sa valeur pure, était venu gagner dans la dernière foulée en employant une tactique grossière. Bref, Speedy avait mille raisons de lui en vouloir et nul doute qu'il faudrait se méfier le moment venu de ses réactions. Car il apparaissait douteux qu'il se risque à affronter Jag dans des circonstances normales.

Non, s'il devait agir dans ce sens, il le ferait lors d'une échauffourée, profitant de la fièvre et du tumulte, évitant ainsi de se désigner aux autres comme un pur assassin.

Pour l'heure, le Noir trottinait juste devant lui. Les pieds chaussés de mocassins en peaux renforcés d'une semelle de caoutchouc, il moulinait inlassablement, sautant par dessus les ornières, évitant les amoncellements pierreux qui jonchaient la piste çà et là, au gré des couloirs naturels de chute.

Entendant maintenir une pression constante, mettre les nerfs de celui qu'il considérait comme son adversaire à rude épreuve, il se retournait de temps à autre et fixait Jag en souriant, goguenard.

Manège que Jag avait d'abord trouvé crispant et qu'il s'efforçait, chemin faisant, de considérer avec froideur. Pour ce faire, dès que l'autre cherchait à le provoquer, il se perdait dans la contemplation de la montre qui ornait son poignet, instrument comme il n'en avait jamais vu, à affichage digital, dont l'alarme avait été programmée pour retentir trois jours plus tard, à sept heures exactement, pour un ultime rappel à l'ordre.

Une fois encore Jag se trouvait confronté à son absence quasi totale de connaissance des choses d'avant. Jamais il n'aurait pu penser qu'un tel modèle de montre existât. Le vieux Patch lui avait toujours dit qu'un tailleur de route n'avait nullement besoin de montre pour savoir l'heure. Pourquoi pas un sablier, non plus ? Au diable ces mécaniques aliénantes ! Le temps pouvait très bien se lire au soleil le jour et avec les étoiles la nuit ! Et en cas de brouillard ou de nuée, eh bien, on pouvait tout aussi bien s'en remettre à son estomac. Il valait toutes les pendules !

Ces considérations amenèrent Jag à ressasser ce qui s'était passé cette dernière nuit. Sa décorporation, son intrusion dans le wagon mystère et sa récupération par Angel. Quels enseignements pouvait-il en tirer ? Il avait appris que l'endroit ne s'ouvrait que lorsque Galaxius appliquait sa main sur un carré de verre translucide, que les colliers pouvaient fonctionner selon deux modes différents et qu'Angel, cet être disgracié, était doué de facultés extraordinaires qu'il semblait juguler parfaitement. C'était beaucoup et peu à la fois. Surtout en ce qui concernait les Peaux de Chagrin.

À bien y réfléchir, le meilleur moyen de se libérer consisterait peut-être tout simplement à faire sauter ce deuxième wagon ?

Jag en était là de son analyse lorsque Cavendish, profitant d'une large plate-forme, commanda une halte.

Tous mirent pied à terre pour soulager leurs montures. Certains farfouillèrent dans leurs fontes à la recherche d'un morceau de boucan à mâchouiller, d'autres s'abreuvèrent longuement tandis que d'autres encore ne firent que marcher pour se dérouiller les jambes.

La pause terminée, Cavendish prit la parole :

— Avant de repartir, il serait bon que l'on se mette tous bien d'accord sur les impératifs qui vont régler notre progression. D'abord, nous devons éviter de nous faire repérer. C'est vital. Pour ce faire, on va rechercher la végétation et se détourner autant que possible des portions désertiques où nous serions trop exposés. Cela va certainement nous rallonger la route mais ça n'a aucune importance dans la mesure où nous disposons d'un délai de trois jours francs, marge qui nous est imposée par le rythme du train, lequel aura des passages très difficiles à franchir et n'arrivera probablement dans le tunnel qui précède Palizada qu'au milieu de la dernière nuit. Nous avons donc le loisir d'emprunter le tracé le plus sûr. Évidemment, il n'est pas question de faire un feu, ce serait le meilleur moyen de se faire remarquer. On ne se servira pas non plus d'armes bruyantes à moins d'y être contraint mais dans ce cas c'est moi qui vous donnerai le feu vert. Si nous devions nous battre, il ne faut pas qu'il y ait de survivant ; on ne laisse personne filer car ça risquerait de nous retomber dessus et je ne tiens pas du tout à ce qu'un comité d'accueil nous attende à l'intérieur de Palizada. En cas d'affrontement, chacun s'attache à un adversaire et le poursuit jusqu'à ce qu'il morde la poussière.

— On sera peut-être obligé de faire parler la poudre, intervint Logan.

— Ce n'est pas impossible mais faudra veiller à le faire en tout dernier recours, renvoya l'éclaireur. Bon, maintenant passons au plat de résistance. Vous savez tous que nous allons chez ces cannibales pour préparer le passage de l'Empire Mouvant et que cela ne peut se faire qu'en abattant les deux portails géants qui gardent la cité, ou

du moins en les empêchant de se fermer une fois ouverts. Cette tâche sera l'affaire de l'un d'entre vous, spécialiste en explosifs, Boomer…

Comme tous les regards étaient braqués sur lui, le petit homme esquissa une courbette. Toujours vêtu de sa canadienne brillante de crasse, les mêmes gants troués aux mains, il n'avait pas une classe folle. Côté santé on pouvait cependant noter un léger mieux car la roupie qui lui découlait du nez n'avait plus l'aspect d'un mucus et son souffle ne faisait plus penser au travail d'une scie sur un bois lardé de clous.

— Boomer est le pivot de notre affaire, poursuivit Cavendish lorsque l'assistance se fut détournée du petit homme. Il n'est pas dit que nous ne parviendrons pas à nous en sortir avec les moyens du bord mais avec lui dans la place nous sommes sûrs de réussir. Aussi notre première tâche consistera-t-elle à le protéger. C'est une priorité absolue. Durant tout le parcours, il se tiendra au milieu de notre colonne afin d'être le moins vulnérable possible. S'il se passait quelque chose, si nous donnions dans une embuscade, il faudrait veiller à ce qu'il ne lui arrive rien. Comme on ne sait jamais comment ces ennuis-là arrivent, je ne chargerai personne en particulier de sa sécurité mais celui qui sera le mieux placé devra assurer sa protection. Voilà, je n'ai pas d'autres consignes à vous donner. À présent, si vous avez des questions à poser avant qu'on se remette en selle…

Apparemment tout était net dans les esprits et rien ne nécessitait d'éclaircissement. Speedy souleva néanmoins un point qui le préoccupait.

— Je ne vois pas bien comment je pourrais protéger Boomer ou bien m'occuper d'un fugitif, dit-il. Je n'ai pas d'armes !

L'éclaireur haussa les épaules.

— Personne ne t'a obligé à nous accompagner ; et puis tu prétendais il n'y a pas si longtemps que tu pourrais tuer avec tes seuls pieds et mains, alors je ne vois pas où est la difficulté ?

— Je parlais d'un combat singulier, pas d'un affrontement général !

— C’est ton problème. Pour moi, tu n’es qu’un messager, rien d’autre.

Le Noir eut un mauvais sourire.

— Vous le regretterez peut-être, grinça-t-il. Si ça tourne mal vous n’aurez pas trop d’un homme en plus dans vos rangs capable de dégarnir les effectifs adverses ! Demandez à Boomer et aux autres ce qu’ils en pensent !

Sur le fond, le Noir n’avait pas tort. Un homme en plus pouvait décider du sort d’un combat, faire pencher la balance du côté de la victoire. Seulement Speedy pouvait aussi profiter des circonstances pour régler ses comptes et tuer Jag et alors l’opération s’avérerait désastreuse car Jag était un véritable combattant, un guerrier redoutable, et sa disparition serait ressentie comme un vide incolmatable, d’une part sur le plan purement stratégique et aussi sur un point de vue sentimental, car des liens s’étaient tissés entre les deux hommes au fil des différents événements.

— S’il n’avait tenu qu’à moi, tu ne serais pas parmi nous, répondit l’éclaireur. D’ailleurs, si tu ne te sens pas à ton aise, tu peux tourner les talons ça ne me fera ni chaud ni froid, bien au contraire. Quant aux autres, ils ne sont pas là pour penser mais pour remplir une mission et obéir à mes directives. Alors ne va pas leur mettre du vent dans la tête ! Maintenant, si tu joues encore une fois les ferments de discorde, je me chargerai de te faire sauter la tête d’un coup de sabre d’abattis, sans bruit ! Alors un conseil, reste à ta place et fais-toi oublier ! Et si tu veux protéger Boomer, rien ne t’empêche de lui faire un rempart de ton corps… si tu n’as pas déjà détalé comme un lièvre à la première escarmouche !

Sur ce, Cavendish enfourcha sa monture donnant ainsi le signal du départ.

CHAPITRE XX

Ils chevauchèrent la journée entière collés aux montagnes, parcourant quelquefois des chemins si étroits que le moindre écart les aurait jetés dans des à-pics vertigineux.

Il leur fallut à plusieurs reprises descendre de cheval et guider leurs montures à la main, la tête tournée vers la paroi rocheuse, afin de leur faire franchir des passages particulièrement difficiles, des coulées ravineuses qu'ils refusaient obstinément.

Alors il fallait s'employer à les calmer, les caresser, leur souffler des rassurances dans les naseaux pour qu'ils consentent à avancer une jambe, puis l'autre, dans un silence sépulcral.

Plus loin, ils devaient faire face à des bourrasques de vent, des courants d'air glacés qui s'engouffraient en hurlant comme une meute de loups dans le défilé où ils progressaient, des rafales d'une telle ampleur qu'il leur fallait faire des prodiges pour rester en selle et aussi pour juguler leurs chevaux effrayés par ces mugissements stridulents qui rebondissaient partout alentour de muraille en muraille dans une cacophonie d'apocalypse.

Heureusement, ces conditions infernales ne duraient pas et ils pouvaient alors cheminer un peu plus sereinement, allant même jusqu'à admirer quelquefois les paysages qui défilaient sous eux.

En apercevant les vallées qui s'étendaient à leurs pieds, véritables océans de verdures parcourues par des cours d'eau miroitants, Jag se fit la réflexion que le vieux Patch aurait aimé ce coin. Ce n'était pas le paradis qu'il se faisait fort de découvrir une fois franchi le Désert Salé mais pour ce qu'on en voyait cela semblait calme et reposant. Restait à s'assurer que les femelles de l'endroit sentaient bon, qu'elles n'avaient pas l'entrejambe frelaté !

Puis, les vallées succédant aux vallées, Jag leur trouva moins d'attrait. La répétition tuait l'intérêt.

Sur le soir, ils parvinrent au bas des Sierras. Ils auraient à remonter, à reprendre de l'altitude, mais bien plus tard, après avoir traversé toute une zone de plaines, de déserts, de marais.

Avisant une grotte naturelle, Cavendish donna alors l'ordre de stopper. Ils passeraient la nuit là, dans cette anfractuosité. La configuration était idéale pour le bivouac. Un seul homme de garde suffirait à assurer leur sécurité.

Fatigués, assommés par l'air vif, tous se livrèrent à leurs tâches respectives sans faire de conciliabules. Les chevaux furent déchargés, étrillés, nourris, puis chacun chercha un coin convenable pour passer la nuit. Lorsque ce fut fait, on mangea selon son appétit, toujours avare de paroles. Et le fait qu'on ne puisse pas faire de feu n'arrangeait rien.

La magie de la flamme dansante suffit souvent à délier les langues, à chauffer les tempéraments. Dans l'obscurité il n'était pas évident de mener une conversation.

Cavendish assigna les différents tours de garde et le premier à s'y coller fut Clymer, un esclave sans spécialité qui avait été désigné pour s'occuper des chevaux, c'est-à-dire les convoyer plus loin que Palizada, à un point donné, lorsque les membres du commando devraient bifurquer vers la citadelle avec les canots.

Son repas expédié, chacun s'enveloppa dans un cocon de sardis ou bien dans une souquenille et sombra presque immédiatement dans un sommeil réparateur.

Nerveux, Jag resta éveillé. Accoutumé à la pénombre qui baignait l'endroit, il gardait Speedy en point de mire, craignant qu'il décide soudain de passer à l'action. Mais le Noir semblait avoir d'autres desseins car à en juger par la respiration régulière qui animait son corps, il dormait.

À demi rasséréné, Jag finit par se lever.

Comme il ne parvenait pas à s'assoupir, il alla remplacer Clymer. Autant que ses insomnies profitent à quelqu'un.

Il était là, à surveiller le grand trou noir qui s'étendait au-delà de la grotte, lorsqu'il sentit une présence à son côté. C'était Cavendish. Il

s’assit près de lui, tira un médianitos de sa poche de poitrine et le planta entre ses lèvres sans l’allumer.

— Vous ne pouvez pas dormir non plus ? s’enquit Jag.

— Je pense à demain. On va avoir à se déplacer à découvert et je n’aime pas trop ça.

— Ça n’a pas que de mauvais côtés.

— Comment ça ?

— On est au moins sûr que personne ne nous surprendra.

— C’est une maigre consolation, fit l’éclaireur en crachant un débris de tabac. Ce que j’ai peur c’est qu’on nous attende justement à couvert. On va être visibles comme une araignée dans un bol de lait !

— On aurait peut-être dû continuer toute la nuit et se reposer seulement une fois en forêt…

— J’y ai bien pensé mais là-bas non plus on ne sait pas ce qu’on va trouver, alors autant y arriver frais.

Il y eut alors une plage de silence puis Jag reprit :

— Au fait, il faut peut-être que je vous remercie, pour Speedy ?

— C’était la seule ligne de conduite à adopter. Mais rien n’est résolu pour autant. Il va guetter l’occasion propice. À ta place, je n’attendrais pas. Je le provoquerais et je le tuerais. Personne ne te reprochera quoi que ce soit.

Jag eut une moue.

— Ce n’est pas dans mes manières.

— Alors c’est lui qui te tuera !

— Pas si j’ai décidé de vivre.

Puis, sautant du coq-à-l’âne, il demanda soudain :

— Qu’est-ce que vous allez faire, après ?

— Après quoi ?

— Lorsque nous aurons atteint le territoire de Dragna, le monarque fou ?

— D’abord il n’est pas du tout sûr qu’on l’atteigne, et ensuite je te trouve bien curieux.

— Un homme de votre trempe ne pose jamais ses fontes. Je vous vois mal vivre de vos rentes.

— Et alors ?

— Alors j'imagine que si vous quittez Galaxius c'est pour commencer autre chose. Je pense que vous avez réuni assez d'argent pour entreprendre ce qui vous tient à cœur.

Cavendish gonfla les joues.

— C'est une manière de voir les choses mais elle n'engage que toi.

— Vous n'êtes pas homme à vous boucher les yeux pour le plaisir. Je ne pense pas que tout ce que vous ayez vu sur l'Empire Mouvant vous ait toujours été indifférent. Lorsqu'on a une nature indépendante comme la vôtre, on ne peut pas côtoyer journellement des esclaves sans rien ressentir. De même que l'on peut difficilement fermer les yeux sur des pratiques qui consistent à livrer des êtres humains spécialement engraissés à une horde de cannibales.

— Tu parles pour toi, là.

— Non ! Vous avez accepté tout ça parce que vous étiez motivé, obnubilé par une cause plus importante, à vos yeux, du moins. Je me trompe ?

— C'est mon affaire. Je ne me mêle pas des tiennes.

Jag se racla la gorge.

— On pourrait peut-être s'arranger, faire coïncider nos intérêts ?

— Tiens donc !

— Vous m'aidez à quitter l'Empire Mouvant et en échange je vous assiste pour votre cause. Ça me paraît équitable, non ?

— Si tu le dis.

— Vrai, vous marchez ?

L'éclaireur doucha son enthousiasme naissant.

— Je n'ai jamais vu personne brûler la politesse à Galaxius, dit-il. Personne qui soit porteur d'une Peau de Chagrin en tout cas. Ou alors c'était les pieds devant.

— Avec vous, je réussirais. Il suffirait de mettre Donk hors d'état de nuire et d'obliger Galaxius à…

— Non ! Je t'ai déjà dit que j'avais le respect de la parole donnée. J'ai aussi le respect de mes employeurs et je ne joue pas contre ceux qui m'ont fait confiance. C'est un principe, une règle à ne pas transgresser. Je veux pouvoir passer partout la tête haute, ne pas avoir à me méfier de tout le reste de ma vie durant. Et c'est ce que tu me proposes.

— Je croyais que vous aviez de l'amitié pour moi, qu'on aurait pu faire équipe.

— C'est vrai que je t'aime bien, reconnut Cavendish en se radoucissant, mais pour l'instant nos routes sont parallèles. Si tu parviens à te libérer, je pourrais envisager de te prendre avec moi.

— Si je pouvais me libérer, je n'aurais pas besoin de vous !

— Tu vois bien que nos routes sont parallèles… Au fait, tu as réussi à passer l'arme que je t'ai donnée ce matin ?

Là, il faisait allusion au petit pistolet que Jag avait caché dans une miche de riguet avant de la confier à Monida, un Derringer Hi-Standard à deux canons superposés de calibre 22 long rifle.

Comme Jag acquiesçait silencieusement, il précisa :

— On l'appelle l'arme de la dernière chance, j'espère qu'elle méritera son nom.

Puis il ajouta :

— Même libéré du joug de Galaxius, tu ne seras pas libre. Jamais tant que tu auras à trembler pour quelqu'un d'autre. Tu te prépares des lendemains difficiles, crois-moi.

— Je me libérerai seul, cracha Jag. Tout seul. Et sans m'enfuir comme vous me l'avez proposé à Baraga Station. Même si je dois faire sauter le wagon qui recèle les machines qui régissent les Peaux de Chagrin !

— Si je peux te donner un conseil, dit Cavendish en se levant pour rentrer dans la grotte, sors-toi cette dernière idée de la tête. Je ne connais pas par le menu le maniement des colliers mais je peux te dire que si les machines sautaient, eh bien, toutes les Peaux de

Chagrin se resserreraient aussi sec ! Bon, sur ce, je vais me coucher. Tâche de ne pas t'endormir et à demain !

Resté seul, Jag mit un moment à assimiler l'information. Lorsque son esprit eut fait le tour de la question, il s'aperçut que son horizon était encore plus bouché qu'il le croyait.

Il n'avait plus qu'une seule consolation, c'est que Monida et l'enfant ne portaient pas de colliers.

CHAPITRE XXI

Au petit matin, une surprise les attendait.

Un gros vent s'était levé qui balayait toute la contrée, traînant avec lui une espèce de poussier noirâtre.

— C'est une petite tempête, expliqua Saltillo. Ça arrive assez souvent lorsqu'il y a de trop grands écarts de température entre le jour et la nuit. Ça ne va pas durer longtemps, rien qu'une heure ou deux.

— Et cette farine noire, c'est quoi ? s'inquiéta Boomer complètement affolé à l'idée d'avoir à respirer une pareille saloperie.

— C'est de la cendre volcanique. Il y a toujours un volcan en activité douce dans ces chaînes de montagne. Alors la cendre s'accumule un peu partout jusqu'au jour où une saute de vent survient qui l'éparpille.

Saltillo avait de gentils euphémismes. Là où il ne voyait qu'une petite tempête, une saute de vent, ses compagnons découvraient eux un quasi-ouragan.

— Et ça ne dure jamais plus de deux heures ? demanda Cavendish.

— En principe. Des fois plus, des fois moins.

— Et le plus long, c'est combien ?

L'autre eut une moue.

— Ça peut tenir toute la journée, mais pas plus.

L'éclaireur hocha douloureusement la tête. Ils n'avaient justement pas toute la journée. Ils avaient de la marge, certes mais pas au point d'attendre si longtemps. Sans compter que le parcours pouvait leur réserver d'autres désagréments.

— On va y aller quand même, décida-t-il. Tâchez de vous protéger avec des foulards, des mouchoirs et pensez aussi à protéger les chevaux ! Pour ne pas se perdre, on va dérouler une corde et chacun va s'accrocher après !

Mettant cette idée en pratique, ils s'ébranlèrent bientôt, quittant l'abri du roc pour l'enfer.

Non content de souffler en rafales cinglantes, ce vent dégénérait assez souvent en tourbillons anarchiques, tant et si bien qu'on ne pouvait jamais prétendre progresser tranquille.

Incroyablement insidieux, ce poussier pénétrait partout, empâtant la bouche, brûlant les narines, se cristallisant autour des yeux en une purée qui ne tardait pas à durcir et à rattacher les sourcils, vous laissant paupières scellées.

Jag fermait toujours la marche. Inquiet, il était constamment obligé de conserver Speedy dans son champ de vision de peur que l'autre profite de la tourmente pour accomplir la besogne qu'il s'était fixée.

Comme la visibilité n'excédait pas la longueur du bras, l'exercice se révélait glandilleux. Heureusement, Jag pouvait se fier à la tension de la corde qui les reliait tous ; Speedy allant à pied, le trait de chanvre allait en plongeant vers le sol, renseignant du même coup Jag sur sa présence.

Affolés, les chevaux renâclaient, hennissaient, et il fallait faire montre de beaucoup de vigueur pour les juguler.

Un moment, Boomer fut désarçonné mais heureusement sa monture resta bien en ligne et tout s'arrangea très vite.

Puis, comme elle était venue, la tempête se calma. En un rien de temps l'horizon se dégagea et le soleil apparut dans un ciel limpide.

Jaillie du néant, la colonne se matérialisa soudain sur une vastitude de terre craquelée. Toussant, crachant, se frottant les yeux à s'arracher les paupières, chacun des membres de l'unité suicide jeta sur son voisin un regard qui déclencha des rires en cascade. Le spectacle valait la peine d'être vu. Ils étaient tous noirs des pieds à la tête, roulant des yeux blancs. Seul Speedy échappa aux quolibets moqueurs.

Ce court intermède passé, les hommes se secouèrent grossièrement, provoquant des nuées de poussière avant de se remettre en route, rectifiant le cap car cette maudite mélasse les avait fait quelque peu dériver.

Bientôt remis dans la bonne direction, ils progressèrent dès lors au petit trot, Cavendish ayant hâte d'atteindre la première lisière de végétaux qui précédait elle-même une épaisse et inextricable forêt qui s'étendait loin, recouvrant d'une humide luxuriance les contreforts des monts serratiformes environnants.

Là, ils prendraient le temps de se décrasser un peu plus longuement.

Tout en chevauchant, l'éclaireur observa le paysage à la jumelle en ayant pris soin de mâter les verres avec de la veloutine pour éviter les reflets intempestifs.

N'apercevant rien qui lui semblât suspect, il fit forcer l'allure et ils atteignirent bientôt la verdure, groupés, Speedy conservant très facilement le contact.

CHAPITRE XXII

Dans un premier temps, après s’être débarrassés de la poussière volcanique qui leur collait aux vêtements et à la peau, ils avancèrent assez rapidement, les arbres étant plutôt clairsemés.

Puis, insensiblement, la végétation se fit plus touffue, plus dense, ralentissant considérablement leur progression.

Bientôt, se trouvant devant un véritable mur et coupés du ciel par un épais dais feuillu par lequel le soleil filtrait parcimonieusement, après mille détours, ils n’eurent d’autre recours que de se frayer un chemin à coups de sabre d’abattis.

Ne respectant plus aucun ordre, ils se relayaient jusqu’à ce que le bras leur tombe, comme mort, tranchant, coupant, épuisés, dégoulinant d’une sueur âcre et poisseuse, se frayant tout juste une espèce de tunnel destiné au seul passage d’un cheval et de son cavalier.

Là, couchés sur l’encolure de leurs bêtes, ils évoluaient doucement, précautionneusement, le visage fouetté par les ramures souples, déchiré par des lianes épineuses.

Avalés par la végétation, ils évitaient de faire le moindre mouvement de peur d’être agrippés par les flots de lianes suintantes dont les circonvolutions reptiliennes les encerclaient dans d’interminables vrilles.

Inlassablement, ils lançaient les lames brillantes de leurs machettes, coupaient, découpaient pour trouver quelques mètres plus avant les mêmes nœuds enchevêtrés sans savoir s’ils naissaient dans la voûte ou bien jaillissaient du sol spongieux.

Surgissant d’entre des troncs, des racines, l’entrelacs lançait ses tentacules dans des attaques multiples, offensive végétale,

organisme froid qui digérait insensiblement ses proies au sein d'un estomac indifférent.

De temps à autre, un éclair d'acier mettait fin aux balancements d'un serpent trop curieux.

Plus loin, dans un fracas indéfinissable, une bête s'enfuyait figeant les comportements.

Glapissements, appels flûtés, rauquements hachés, autant de bruits divers qui laissaient deviner une faune invisible et du même coup plus inquiétante encore.

Duveteuses, noires ou rousses, d'énormes araignées venimeuses amassées en chapelets s'amalgamaient en de répugnants coïts au beau milieu de cocons filandreux qui pendaient des ramures comme des fruits maléfiques.

Sensibles au bruit, à l'odeur de l'homme, certaines se laissaient tomber dans l'espoir de rouler dans une chemise ouverte ou bien de s'accrocher à une chevelure avant de se laisser glisser jusqu'aux veines jugulaires qu'elles connaissaient d'instinct.

Même lorsqu'elles roulaient directement au sol, on n'en était pas quitte pour autant car elles avaient la faculté de rebondir, de se propulser de toutes la force de leurs pattes à des hauteurs confondantes.

Devant un tel fléau, Cavendish eut recours à Curtice.

— Vas-y, fit-il en grimaçant, nettoie-moi ça ! Mais en douceur, hein ? Ne va pas me mettre le feu partout, on serait les premières victimes !

Maître de son art, Curtice procéda par petites touches, n'atteignant pratiquement que les cocons qui se recroquevillèrent sous l'action thermique, vaporisant carrément les immondes bestioles, répandant dans l'atmosphère une insoutenable odeur de charogne.

Puis, bientôt, l'état du terrain changea, devint une espèce de maquis rabougri. Simultanément, les troncs se firent moins pressants et ils purent de nouveau progresser plus librement, momentanément débarrassés de toute cette chevelure végétale.

Là, ils commencèrent à croiser des pistes et, partant, ils renforcèrent les mesures de sécurité. Ces chemins avaient été tracés par l'homme et nul doute qu'il ne les parcoure à un moment ou à un autre.

Au fur et à mesure de leur avance, les découvertes se précipitèrent.

En pleine forêt, ils virent bientôt surgir une véritable ville ou plutôt une bourgade faite de maisons de pisé et recouvertes de chaume, et d'autres plus élaborées construites en briques séchées au soleil et crépies d'argile.

Soufflés, ils marquèrent un temps d'arrêt, restèrent un moment en retrait à bien observer cette fantastique concentration d'habitations.

— Ce sont des villes fantômes, déclara Saltillo. On en compte beaucoup par ici. Elles ont été montées à l'époque où les mines étaient encore exploitées puis, petit à petit, les filons épuisés, la population a essaimé ailleurs, abandonnant un toit pour s'échiner à en monter un autre ailleurs, dans un coin plus faste, pour une période indéterminée.

— Quel genre de mines ? demanda Curtice.

Saltillo gonfla les joues.

— Ça va de l'or au plomb en passant par l'argent, le cuivre, le soufre… C'est une région très riche en minerais.

L'évocation de l'or et de l'argent fit passer des éclairs de convoitise dans les regards. Ne voulant pas laisser ses hommes s'amollir, Cavendish relança la mécanique.

— Ce serait désert, alors ? fit-il en désignant le curieux hameau noyé sous les arbres.

— Désert ou presque. Il reste souvent des anciens qui attendent la mort en vivant tranquillement, de culture potagère, de chasse, de cueillettes diverses.

— On pourrait peut-être passer la nuit ici ? proposa Boomer amoureux d'une certaine forme de confort.

L'éclaireur secoua la tête en signe de dénégation.

— Pas question, trancha-t-il, c'est trop exposé et on doit être ce soir dans la zone des lacs. Mais on va tout de même jeter un œil !

Montant par vagues successives à pied, se couvrant les uns les autres, ils investirent les maisons une par une, laissant Boomer à l'écart, sous bonne garde afin de ne point l'exposer au danger.

Saltillo avait raison en ce qui concernait les anciens. Le village en comptait deux. Un couple. Jag les découvrit à l'odeur, une abominable pestilence. On leur avait fracassé la tête, tranché les membres et ouvert le ventre de la glotte à l'anus. Une multitude de lézards et d'insectes étaient déjà à la tâche, s'affairant à un odieux festin. Avant quarante-huit heures, la cohorte grouillante aurait dépecé les dépouilles et il ne resterait plus alors que deux squelettes aux os blanchis.

Il n'y eut pas à épiloguer à perte de vue pour désigner les éventuels coupables. La Compagnie avait signé son forfait.

— On dirait qu'ils ont commencé à étendre leur terrain de chasse, commenta Cavendish. Finalement, Cérasalmo a donné son aval. Il va falloir redoubler de prudence car ils ne doivent pas être passés ici depuis plus de deux jours.

En quittant la maison, Jag remarqua une bouteille qui pendait au-dessus de la porte. Elle était bouchée et contenait un serpent vivant. Comme la surprise s'inscrivait sur son visage, Saltillo vint à son secours.

— C'est fait pour attirer le bonheur sur la maison, le renseigna-t-il.

Jag coupa la corde d'un coup de sabre après avoir au préalable ôté le bouchon.

— Tu trouves qu'il n'y a pas assez de calamités dans la nature ? ricana Speedy en le voyant faire.

— La vraie calamité, c'est l'homme, répondit tranquillement Jag. Qu'il soit noir ou blanc !

Et il rejoignit le gros de la troupe qui s'apprêtait à lever le camp.

Avant d'atteindre la zone des lacs, là où ils devraient s'affairer à la construction des canots en roseaux préconisés par Saltillo, le commando devait passer tout un territoire marécageux.

Tous sens en éveil, ils descendaient lentement vers le bourbier, succession de futaies, de bosquets de prèles, de troncs aux

membres courts, rarifeuilles, qui ressemblaient plus à des gnomes contrefaits qu'à des arbres d'eau stagnante.

Une puanteur caractéristique montait de l'étendue fangeuse, ainsi que des fumerolles blanchâtres qui se désagrégeaient très vite ou bien glissaient, rampantes, ondulatoires, d'un bout à l'autre du marigot.

En file indienne, l'unité suicide s'engagea sur une bande de terrain qui louvoyait entre deux mares. L'endroit suait l'angoisse. Toute une faune stagnicole donnait libre cours à ses instincts et on entendait des coassements lugubres qui répondaient à d'autres coassements à peine moins sinistres, des frôlements sournois, des chocs accompagnés de retombées d'eau qui ridaient les surfaces boueuses dans des clapotis glauques.

Les sabots des chevaux s'arrachaient des fonds vasards avec des « flocs » gluants. De manière intermittente, de grosses bulles venaient éclater sur le dessus des eaux dormantes, dans des onomatopées grasses et vulgaires, laissant échapper miasmes et gaz délétères.

— Surtout, ne vous écartez pas, recommanda Cavendish en se retournant. Il y a des fonds mouvants un peu partout et vous seriez aspirés en un rien de temps ! Il ne faut pas plus d'une minute à un cheval pour disparaître complètement !

Forts de ce judicieux conseil, les membres du commando conservèrent bien leur couloir. Speedy n'était pas le moins attentif. Dégoûté et anxieux, il marchait en faisant des manières, comme un salonnard, évitant du mieux qu'il pouvait de se tremper les pieds dans cette gadoue méphitique.

Du premier au dernier, tous n'avaient qu'une idée : se retrouver le plus loin possible de cette tourbière.

Insensiblement, le décor changea. L'eau devint plus limpide et le paysage se para de jaune. Un jaune safrané né d'une roselière qui s'étendait à perte de vue.

En passant, Saltillo arracha une poignée de roseaux.

— Si vous avez un petit creux, fit-il en les brandissant, vous pouvez toujours les décortiquer. La moelle est comestible. Mais

évitez d’en consommer trop car ça finit par vous secouer les intestins !

Subitement, un sérivan, ortolan des roseaux, monta droit dans le ciel. Puis ce fut un courlis qui s’éleva lourdement en lançant un appel grinçant qui s’en fut ricocher lugubrement sur la surface des eaux tiédasses.

Narines palpitantes, Cavendish lança :

— Dispersion ! Dispersion ! Et chacun pour Boomer !

Dans la même fraction de seconde, une flèche jailli de nulle part s’enfonça dans la gorge de Saltillo, lui creva la nuque et il bascula dans l’eau.

CHAPITRE XXIII

Couchés sur leur selle, les membres du commando s'égayèrent comme une volée de friquets.

Au-dessus d'eux, des nuées de flèches passaient en sifflant.

— Ne me laissez pas ! Ne me laissez pas ! hurla Speedy tout à coup isolé.

Sans réfléchir, Jag vit voleter Zac, revint sur ses pas imité par Chauncey, l'archer taciturne.

Bien leur en prit si l'on songe que Boomer, complètement dépassé, trop novice en matière de cheval pour exiger de sa monture des manœuvres enchaînées, Boomer, donc, tournait en rond sans savoir quelle direction prendre. C'était miracle qu'il n'ait pas encore été touché. Mais il ne faut pas trop demander au destin et soudain son cheval s'abattit, le poitrail perforé par un matras, gros trait d'arbalète, dans un hennissement singultueux.

D'un geste, Jag fit comprendre à l'archer qu'il était le mieux placé pour prendre Speedy en croupe, que lui-même allait se charger de Boomer.

Comme le petit homme, couinant comme une souris, avait du mal à se dégager, à se remettre debout, Jag dut l'enlever à la volée et le jeter en travers de sa selle, tout en excitant Zac de la langue.

Près de lui, Chauncey avait également réussi à emmener Speedy et les deux chevaux, lourdement chargés, s'arrachaient du plan d'eau dans des gerbes écumantes.

Cherchant son salut, Jag regardait avidement autour de lui, essayant de dénombrer leurs assaillants. Pour l'heure, ils demeuraient invisibles.

Avisant la roselière proche, Jag décida de s'y engager. Il n'était pas le seul à avoir eu cette idée. Chauncey y arriva en même temps que lui et ils y pénétrèrent de front, traçant un sillage éphémère qui se comblerait bientôt.

Derrière ce rideau végétal, une surprise les attendait. Une vision d'épouvante. Sur des pieux, comme autant de brochettes, étaient suspendus, empalés ou plus simplement cloués des dizaines de corps, toute la population d'une cité lacustre qui vivait normalement au beau milieu de là, dans des maisons-huttes basses, construites en roseaux et reposant sur des îles flottantes de la même matière.

Jag sentit une main d'acier lui étreindre le cœur devant cette exposition de charognes dégoulinantes de squelettes cliquetants, de suppliciés éventrés dont la tripaille, avariée, pendait comme un méchant tablier recouvert de mouches mordorées ; de dépouilles tordues, à demi dévorées, grignotées, principalement celles d'enfants et d'adolescents.

Une sourde colère lui monta du fond du ventre et il hurla.

En se rapprochant, il vit que cette véritable haie de trépassés était devenue le lieu de refuge de centaines d'oiseaux. La futaie macabre regorgeait de volatiles gras et repus, pinsons, mésanges, merles, pies jacasseuses, passereaux, tout un univers ailé, qui se nourrissaient des chairs en décomposition.

Mieux, certains avaient même construit leur nid dans des cages thoraciques les garnissant de paille et ils regardaient autour d'eux avec effronterie, protégeant leurs couvées aux becs avides, les gavant d'insectes prélevés sur le nuage bourdonnant qui vivait en permanence sur le fétide charnier.

Ne pouvant plus se contenir, Jag leva sa machette, geste dérisoire qui n'amena qu'un envol momentané d'une poignée d'oiseaux sans rien résoudre au problème.

Jetant alors un regard autour de lui, Jag ne vit rien qui puisse lui donner une idée de ce qui se tramait. C'était partout le désert, à croire que tout le monde s'était volatilisé, amis comme agresseurs.

En fait, à ce qu'il semblait, tous avaient mis pied à terre de manière à ne plus être vus de loin. C'était une sage précaution. Les imitant, Jag se laissa glisser au sol à son tour. Toujours cassé sur

l'encolure de Zac, Boomer ne donnait plus signe de vie. À croire qu'il était mort. Il n'en était rien, heureusement. Jag le secoua avant de le tirer près de lui. C'est seulement à cet instant qu'il remarqua qu'une flèche s'était plantée dans ses fontes. Il l'arracha brutalement, mécontent de la tournure que prenaient les événements. Avec Boomer dans les jambes, il était comme paralysé. Seul, il se serait déjà lancé dans le combat, cherchant à se faufiler jusque dans les lignes adverses. Là, il devait se cantonner dans un rôle de nounou dont il n'appréciait que fort peu le sel. Quelle idée aussi il avait eue de ramasser Boomer. Il aurait mieux fait de se charger de Speedy ! Cent fois ! Au moins, maintenant, il aurait été capable de le situer car il fallait également compter avec lui.

Jag en était là de ses méditations lorsqu'une douce musique s'éleva, une complainte déchirante, lancinante. C'était l'hymne de la Compagnie des Os. La *Tinto.* Le salut à ceux qui vont mourir. Comme l'autre matin, à Baraga Station. Une charmante musiquette jouée sur un fémur humain.

Paradoxalement, cela requinqua Jag. Avisant la mine interrogative de Boomer, il se garda bien de le renseigner ; pas la peine de l'effrayer plus encore.

Un poignard en main gauche, un sabre d'abattis dans la droite, Jag fit signe à Boomer de lui emboîter le pas et ils commencèrent à progresser dans l'étendue de roseaux une fois et demie haute comme eux.

Jag se déplaça d'abord par rapport à la musique puis il se rendit rapidement compte que l'air ne venait pas toujours du même endroit, qu'il était repris par d'autres musiciens, autant pour dérouter que pour faire peur.

Vint alors le temps des questions. Jag tenta d'analyser la situation. De son côté, ça allait plutôt bien. La complainte ne l'effrayait pas. Ce qui l'ennuyait, par contre, c'était de devoir se préoccuper d'un tiers. Dans la foulée, il ne put s'empêcher de penser à Monida et à Angel. S'ils avaient été là, présents dans cette embuscade, il aurait été mort d'angoisse, privé de ressort, de fougue, annihilé par la panique. Boomer l'entravait mais pas pour les mêmes raisons. Les paroles de Cavendish lui revinrent alors aux

oreilles : « Prendre de la compagnie, c'est donner autant d'otages au malheur ! » Il y avait du vrai là-dedans. Mais ce n'était pas tous les jours qu'on se retrouvait coincé dans les marais par une bande de cannibales !

Du même coup, Jag se demanda où était passé l'éclaireur. Et s'il était mort ? Et les autres ? Finalement, rien ne se déroulait comme prévu. Ce qui était séduisant sur le papier ne valait plus très cher sur le terrain. L'arme blanche, c'était bien mais dans les circonstances présentes, cela semblait un peu léger. Surtout qu'il y avait encore du chemin à faire.

Le sabre, l'arc, la fronde, les haches, c'était certainement efficace en temps normal mais pas là, pas en face de ces fous dégénérés, et pas dans un lieu aussi insolite que cette roselière.

Soudain, Jag se figea. On venait sur sa droite. Il s'accroupit, imité par Boomer, le cœur battant la chamade, prêt à se détendre le moment venu.

Les roseaux s'écartèrent et Jag vit surgir un de ces sauvages. Le corps tout cerclé d'oreilles, de doigts, de sexes masculins, d'yeux. Celui-là avait même une tête réduite qui lui pendait entre les jambes.

Comme l'autre avançait le regard écarquillé, Jag ne lui laissa pas le temps de se reprendre. Il bondit, lui planta son poignard à la pointe du sternum. Sans esquisser le moindre geste de défense, son adversaire s'écroula en avant, déjà figé.

Lorsqu'il fut allongé dans l'eau, Jag comprit pourquoi celui-là ne lui avait guère causé de tablature : il avait une hachette profondément fichée entre les omoplates. La marque de Timber. Machinalement, Jag empoigna l'arme, la soupesa.

À cet instant, Boomer hurla. Trois sauvages venaient de se matérialiser derrière eux. Jag lança la hachette à la volée. Elle partit en tournoyant et arriva, manche en avant, en plein dans l'œil gauche de l'un des assaillants, lui pénétrant dans le crâne de moitié.

Délaissant Boomer, les deux autres se précipitèrent sur Jag en vociférant. Au lieu de les attendre, Jag se rua sur eux, contrariant leur attaque, les prenant quasiment à contrepied.

Dans la même action, il sépara en deux jusqu'au menton la tête de celui qui se tenait à sa droite d'un violent coup de machette

tandis qu'il plongeait son poignard en plein dans le cœur du second.

Après ce fabuleux doublé, il récupéra Boomer qui se tenait accroupi, les mains sur la tête, les yeux agrandis par la frayeur, l'entraîna à sa suite.

En passant, il acheva sa première victime qui roulait dans l'eau en grognant en lui enfonçant la lame de son coutelas dans le bulbe rachidien.

Puis ils s'engouffrèrent dans une coulée de fraîche date. Au fur et à mesure de leur avance, ils dénombrèrent plusieurs cadavres de cannibales, l'un atteint d'une flèche en plein cœur, un autre la tête à demi emportée par un cube d'acier. Jag dut réviser son jugement : Cavendish avait su s'entourer !

Courant toujours, Boomer dans ses traces, ils parvinrent dans une espèce de clairière où les roseaux avaient été coupés, puis empilés sur plusieurs couches croisées de manière à constituer un plancher où l'on pouvait évoluer hors d'eau et sur lequel étaient édifiées deux huttes basses avec des toits à deux versants où on avait étendu du linge à sécher. Ces constructions étaient tout entières fabriquées de roseaux également.

Jag s'approcha avec circonspection de la plus proche des constructions. C'était un coin idéal pour assurer la protection de Boomer. Il allait le mettre à l'abri dans une de ces huttes et il attendrait les éventuels assaillants. Le terrain alentour découvert lui permettrait de voir venir. Mais il fallait d'abord inspecter les lieux. La première, la plus petite, était déserte.

Lorsqu'il fut sur le seuil de la seconde, Jag n'eut que le temps de s'écarter pour échapper à une masse grise lancée sur lui. Une sorte de molosse à poils courts, au corps ramassé, musculeux, au mufle aplati, aux mâchoires larges garnies de crocs de la taille d'un doigt, qui se détendit sur lui et ne manqua sa gorge que d'une poignée de centimètres.

Pivotant, Jag fit face avant que l'animal ne répète son manège. C'était une bête magnifique. Mais redoutable. Dressée pour tuer.

Calmement, le chien commença un long mouvement tournant, sans manifester aucune agressivité, observant Jag de ses yeux fendus.

Tendu, Jag suivait sa ronde, essayant de deviner à quel moment il chargerait.

Puis, insensiblement, l'animal se rapprocha tout en continuant de tourner.

Jag entreprit alors de reculer d'autant. Soudain, le sol se déroba sous lui. Son pied droit passa à travers l'entrelacs de roseaux et il tomba abandonnant ses armes dans sa chute. Le chien en profita pour charger. D'un bond, il fut sur Jag. Il lui tomba dessus de tout son poids, les pattes sur les épaules, cherchant à lui déchiqueter la gorge.

Désarmé, Jag parvint cependant à saisir la bête au cou et à la maintenir à bonne distance. Puis il la fit rouler sur la gauche, se dégagea dans la foulée, récupéra rapidement sa machette et lui fit sauter la calotte crânienne d'un moulinet bien porté.

Après avoir jeté un regard sur Boomer qui se faisait tout petit dans sa canadienne crasseuse en contemplant la cervelle palpitante à ses pieds, Jag s'en revint vers la seconde hutte, paré à toute éventualité cette fois.

L'endroit baignait dans une douce pénombre. Dans un lit de fortune reposait une forme blanchâtre. En s'approchant, Jag identifia un homme. En fait, cela ressemblait plutôt à une espèce de gros ver blanc. L'homme était si gros que son ventre débordait de partout, coulait en vagues jusque sur ses jambes, cachant toute sa région pubienne. Il était entièrement nu. Par obligation car si l'on s'en remettait à sa peau blafarde toute parsemée de pustules d'où s'écoulait une humeur sanieuse, il ne devait supporter aucun contact. Son visage était encore plus atteint. De sa longue chevelure il ne demeurait que quelques mèches nattées par la sueur. Sa face n'était qu'un foisonnement de bourgeons verdâtres dont certains, crevés, laissaient échapper un jus épais, noirâtre et particulièrement nauséabond. Dans cette masse informe, il ne restait de vivant que deux yeux qui roulaient en tous sens, marquant l'inquiétude.

Mais ce n'était pas tout. De la bouche du moribond partait un mince tuyau transparent qui allait, montant jusqu'au fond de la hutte, aboutir à une espèce de meuble à rayonnages.

En se rapprochant Jag découvrit un corps allongé sur la plus haute tablette. Celui d'un adolescent étendu sur le dos, les pieds et les mains liés. Le flexible transparent était relié au bras droit du jeune homme, fiché dans une veine sur plus de trois centimètres. Pour éviter que le sang s'écoule et ne se perde, le branchement avait été colmaté avec une boue noirâtre.

Incrédule, Jag suivit le trajet du tube avec effarement. Ainsi, petit à petit, la larve humaine pompait le sang de l'adolescent.

Animé par une colère froide, Jag allait intervenir, mettre fin à cette infernale transfusion, lorsque la voix de Cavendish le cloua sur place.

— Attends ! lança-t-il. Ne le touche pas, surtout !

L'éclaireur avait les mains et le devant de sa veste dégoulinants de sang. Apparemment, le combat avait été âpre aussi de son côté. D'un coup de couteau, il trancha les liens des mains, replia le bras de l'adolescent qui ne bougeait pas d'un millimètre, lui replia le bras avant de couper le flexible.

Puis, devant la mine dépitée de Jag, il expliqua.

— Si tu avais voulu le descendre de là, il était mort. Ils l'ont piégé pour éviter qu'il bouge. Approche, viens voir… Regarde là : ils lui ont incisé le ventre sur un centimètre et ils lui ont sorti un morceau d'intestin qu'ils ont enroulé autour d'un piton. C'est une façon radicale de faire tenir quelqu'un en place.

— Bon sang ! jura Jag complètement dépassé par tant de cruauté. Mais dans quel monde vivons-nous ? Il faut anéantir tous ces sauvages !

— Il nous faut déjà entrer dans Palizada. Et je ne sais pas comment on va faire avec Saltillo en moins. Mais peut-être que ce garçon-là sait aussi fabriquer des canots, fit Cavendish en désignant l'adolescent toujours immobile. On va commencer par le libérer, après on verra !

— Et celui-là ? s'inquiéta Jag en montrant le moribond.

— Celui-là je ne m'attendais pas à le trouver là ; je me demande ce qui lui est arrivé.

— Vous le connaissez ?

— Un peu, fit l’éclaireur, c’est Cérasalmo, le chef de la Compagnie des Os.

À cet instant, un cri retentit à l’extérieur relayé par plusieurs poitrines.

— Fuyard ! Fuyaard ! Fuyaaard !

— Merde ! jura l’éclaireur en démarrant aussi sec, Jag dans son sillage. Il ne manquait plus que ça ! Boomer, avec nous !

Traversant un rideau de roseaux, ils tombèrent sur Mercer qui leur expliqua qu’un des cannibales laissés pour mort avait soudain recouvré assez de vitalité pour sauter sur le cheval de Saltillo. Présent, Chauncey l’avait ajusté aussitôt mais l’animal faisant un écart, c’était lui qui avait reçut la flèche en pleine tête.

— Et le cavalier ? demanda Cavendish à l’archer qui revenait en courant.

— Il a réussi à filer par le marais. Je crois que Speedy est à ses trousses.

L’éclaireur se tourna vers Jag.

— Speedy sait courir mais il n’est pas rompu comme toi aux sciences du combat. Vas-y et vois si tu peux le ramener vivant. Il y a sûrement eu des remous au sein de la Compagnie des Os mais je ne suis pas certain que Cérasalmo puisse nous renseigner. De toute manière, stoppe-le !

Sans attendre Jag s’élança.

CHAPITRE XXIV

Porté par de longues foulées, Jag filait entre les joncs crissants, se coulait sans faire de bruit dans la moire de la végétation ondulée par la fraîcheur du soir.

Il ne faisait pas encore nuit mais le ciel s'était couvert de lourds nuages noirs.

Pour faire son retard, Jag était sorti du marais. Si le fugitif avait déjà Speedy aux trousses, il était plus cohérent de progresser à l'extérieur, là où le terrain se révélait plus ferme, afin de le rejoindre et de le dépasser avant de se rabattre vers le bourbier pour pouvoir alors le prendre en tenaille.

Tout en courant, Jag s'interrogeait sur les récents événements. Que déduire de la présence de Cérasalmo en ces lieux, si loin de Palizada ? Que s'était-il passé au juste ? Et est-ce que tout cela ne risquait pas de remettre toute leur mission en question ? Et si la Compagnie des Os avait abandonné la forteresse ? Et il y avait aussi la mort de Saltillo, avec ce que cela impliquait, l'impossibilité de fabriquer les fameux canots. Lui aussi il aurait fallu le protéger, comme Boomer.

Chassant toutes ces pensées finalement distrayantes, Jag se concentra sur sa course, allongeant ses foulées.

Un peu plus tard, jugeant qu'il avait été assez loin, il bifurqua et mit le cap sur le cloaque.

Avec la proximité de la nuit, l'endroit avait pris une autre dimension, plus inquiétante.

Des bataillons de moustiques occupaient le terrain et il fallait faire des prodiges pour les éviter.

D’ailleurs Jag n’y parvint pas qui dut, en dernier recours, s’enduire la face d’un masque de protection en boue puante, seul moyen à sa connaissance d’éloigner les diptères.

Toute la faune stagnicole était de sortie. Carabe, reptile, mollusque, batracien, saurien, ils étaient tous là qui guettaient leurs repas, gueules béantes, roulant des yeux sans remuer d’un millimètre, ne tenant pas à se faire repérer de leurs éventuelles proies et craignant aussi de l’être par un autre prédateur friand de leurs chairs ou carcasses.

S’adaptant à la configuration du lieu, Jag s’arrêta et prit sa traque derrière un tronc pourri, au beau milieu du bourbier hanté d’énormes larves, d’araignées d’eau, ranatres, notonectes glauques, de scorpions de vase, de grandes phyganes, de vers géants.

Puis, pas bien certain d’être placé au bon endroit pour surprendre l’homme qu’il traquait, Jag bougeait et gagnait un autre poste d’embuscade.

Pendant toute une distance, il traversa une espèce de cimetière fantastique, succession de dépouilles nymphales, fourreaux blanchâtres, momies creuses et friables qui se volatilisaient au plus petit choc.

Louvoyant entre ces sarcophages poudreux, Jag ne put s’empêcher de frémir en songeant aux horreurs certainement toujours vivantes qui devaient rôder alentour. La taille, la structure des cosses vides donnaient un aperçu de ce que pouvaient être ces « choses » qu’elles avaient un jour abritées et cela ne donnait pas envie de moisir dans les parages.

Des frôlements se produisaient de temps à autre dans les arbres voisins et Jag se demandait ce qui allait encore lui tomber sur la tête. Il imaginait sans peine ce qu’il y avait de plus monstrueux.

Puis son attention se fixa sur une silhouette qui se rapprochait et il se cacha derrière un lépidodendron nain, poignard en main et il attendit.

Il s’agissait bien du sauvage de la roselière mais il paraissait assez mal en point. Un sursaut inouï l’avait fait se relever d’entre les morts pour tenter un dernier baroud mais son avenir semblait derrière lui.

Il avançait hésitant, titubant, perdait assez couramment le sens de l'orientation et partait à droite à gauche, selon les obstacles qui jalonnaient son parcours.

Il tomba une première fois, de tout son long, disparut dans l'eau fangeuse pour finalement s'arracher du limon et poursuivre son calvaire dégoulinant de boue, tel un golem de tourbe.

Il chuta une seconde fois, pataugea, puis repartit, hagard, les bras tendus pour s'assurer un équilibre de plus en plus précaire.

Accroupi derrière son poste d'observation, Jag s'apprêtait à intervenir lorsqu'il sombra une troisième fois.

Fort des recommandations de Cavendish, Jag quitta sa cachette et s'avança vers l'endroit où le fuyard avait disparu, guettant quelques bulles d'air qui le situeraient. Il n'était pas très chaud pour jouer les sauveteurs, surtout après ce qu'il avait découvert dans la roselière, ce charnier en particulier, mais les circonstances faisaient loi.

Il jetait un regard circonspect sur l'eau stagnante quand deux mains se refermèrent sur ses chevilles, le faisant basculer en arrière.

Pris au dépourvu, il battit l'air des bras et gifla le cloaque avant de s'enfoncer dans un liquide croupi. L'eau lui entra dans la bouche, dans les narines et il suffoqua.

Simultanément, deux mains aux doigts pourvus d'ongles longs et acérés tâtonnèrent à la recherche de ses yeux tandis qu'un corps glissait sur le sien.

Roulant sur lui-même, roulant dans la boue, il voulut donner un bon coup de pied au sol pour remonter à la surface mais sa cheville s'enfonça dans le bourbier et il connut alors un franc moment de panique. Il avala une bonne gorgée d'eau, se rendit compte qu'il était en train de se noyer.

Comme son agresseur revenait à la charge, au lieu de l'éviter, dans un réflexe fou, il se colla à lui, appliqua son nez et sa bouche contre son ventre pour empêcher l'eau de pénétrer dans sa gorge et dans ses poumons.

Encore bien vaillant, l'autre parvint à les remonter tous les deux et ils émergèrent à l'air libre, ruisselants de flore lenticulaire comme deux diables nés du bourbier.

Reprenant ses distances, Jag se trouva alors face à un adversaire dont le visage grimaçant révélait deux rangées de dents sculptées en autant de crocs pointus prêts à déchiqueter. Sa chevelure, soigneusement nattée, se terminait par autant de petits osselets que l'homme faisait s'entrechoquer en balançant la tête autant pour effrayer que pour rehausser son image de marque. Cela donnait un odieux concert et il fallait être sacrément motivé pour ne pas tourner les talons.

Jag pensa alors à Monida, à sa confiance désarmante en la vie, à ses compagnons qui lui avaient fait confiance et il demeura de marbre face à cet être cauchemardesque. Il se permit même un sourire qui déclencha la fureur de son adversaire, lequel détendit ses doigts rasoirs qui passèrent à quelques millimètres des yeux de Jag, lui entamant les sourcils.

La vue immédiatement brouillée par le sang qui coulait en nappe de sa coupure, Jag bondit. Bloquant les poignets de son agresseur, il monta sur lui et ils se dressèrent bientôt l'un contre l'autre, grognant, ahanant, force contre force. L'autre était plus sec, moins développé que Jag mais il était doué d'une énergie surprenante.

Jetant toute sa puissance dans le combat, Jag parvint cependant à le contenir mais sans vraiment prendre l'avantage. Lancés dans un affrontement de force pure, ils poussaient chacun de leur côté, mêlant leur souffle, statufiés dans des joues à joues morbides.

Puis le sauvage rompit tout à coup et ses dents cherchèrent la veine jugulaire de Jag, lequel parvint à se dégager in extremis. Aiguillonné par le claquement sourd des mâchoires de son adversaire, il comprit qu'il n'avait aucune chance de le ramener vivant et qu'il fallait en finir au plus vite avec cet être infernal qui continuait à se battre comme un démon après s'être relevé d'entre les morts.

Pressé, Jag ne chercha pas à finasser. Il savait le sauvage terriblement dangereux et ne tenait pas à lui donner d'autres chances de lui labourer les yeux ou bien de lui arracher les chairs du cou. Sans plus attendre, il porta sa tête en arrière avant de la rejeter en avant avec violence, assenant un terrible coup de boule à son adversaire, lui fracassant le nez sans pour autant tempérer sa

fougue. Infatigable, il luttait toujours, cherchant la position, l'angle qui lui permettrait de déchirer la gorge de son rival. N'ayant d'autres possibilités, Jag continua à le contenir de la tête, du front, donnant au fur et à mesure plus de puissance à ses coups, grisé par l'ivresse du combat, ne s'appartenant plus tout à fait. Bientôt, le corps de son adversaire s'amollit et sans s'en rendre compte il continua à frapper tout en le maintenant. Puis la conscience finit par lui revenir et il considéra comme s'il la découvrait la face informe de son agresseur, magma sanglant, avant de le laisser glisser dans l'eau stagnante où il disparut doucement, mort.

Abasourdi, les tempes battantes, Jag resta un moment sans bouger, à réaliser, puis il entreprit de regagner la berge. Sur la rive, Speedy le contemplait en riant.

— Un bien beau combat, mec, persifla-t-il.

— Tu aurais pu me donner un coup de main ! gronda Jag.

— Je l'aurais fait si tu avais été en péril car je ne laisserai à personne le soin de te tuer. Là, tu t'en es bien sorti !

— Qu'est-ce qui te ronge, Speedy ? Pourquoi tant de hargne ? Parce que je t'ai corrigé devant ton public dans ton wagon, ou bien parce que je t'ai battu au marathon ?

— Va savoir ?

— C'est Emory qui t'envoie ?

— Personne ne peut disposer de moi comme ça. Nous avions des intérêts communs, c'est tout ; alors on a fait coïncider.

— Ça te mènera où ?

Le Noir haussa les épaules.

— Peut-être dans ton wagon, avec Rosa. Emory a l'oreille de Galaxius, tout est possible. De toute façon, je me fais plaisir !

— Ça ne va pas être si facile.

— J'attendrai le moment propice, mec, j'attendrai. La vie n'est qu'une longue patience.

— C'est ça, fit Jag. En attendant, passe devant que j'aie l'œil sur toi !

Et, l'un courant derrière l'autre, ils revinrent vers le lieu de l'embuscade.

CHAPITRE XXV

— Je n’ai pas pu le ramener vivant, annonça Jag en rejoignant Cavendish à l’intérieur de la hutte. C’était lui ou moi.

L’éclaireur était assis à même le sol près du moribond, occupé à allumer un médianitos.

— C’est bien Cérasalmo ? poursuivit Jag.

— C’est bien lui et il s’est finalement révélé plus bavard que je le pensais. Tu es blessé ?

— Ce n’est rien. Et l’autre, le gosse, comment va-t-il ?

— Quapaw. Il s’appelle Quapaw. Il va bien. On lui a remis toute sa tubulure en place et Boomer l’a bandé. C’était plus spectaculaire qu’autre chose.

— Et pour les canots, comment on va faire ?

— Des canots, il y en a à profusion… mais on ne va sûrement pas s’en servir.

— On s’arrête ? s’alarma Jag.

Cavendish secoua la tête en signe de dénégation.

— Non mais ce brave Cérasalmo m’a donné un autre moyen pour entrer dans Palizada. La galerie d’une ancienne mine d’argent.

— Vous ne craignez pas qu’il s’agisse d’un piège ?

— Non. Regarde-le : il est malade, au bout du rouleau et il cherche à se venger des autres, de ceux qui l’ont chassé de la forteresse en profitant de ce qu’il était malade.

— Qu’est-ce qu’il a ?

L’éclaireur gonfla les joues.

— Va savoir. Il a dû manger quelqu’un de pas trop frais. Il paraît qu’il n’était pas le seul dans ce cas. Les autres ont été abattus et lui

a pu partir avec sa garde personnelle.

— Alors nous avons fait tout ce chemin pour rien ?

— Non. La nouvelle tendance est bien plus dure. La Compagnie n'entend plus traiter avec qui que ce soit. Nous avons moins le choix que jamais.

— Et si c'était quand même un piège ? répéta Jag.

— Non. Un homme ne ment pas à l'heure de sa mort. Nous sommes son dernier espoir de vengeance. De plus, il paraît que tous les abords de Palizada sont minés, on n'aurait pas été loin.

— Et cette galerie, comment on va la trouver ?

— Cérasalmo m'a donné des indications, ça ne devrait pas poser trop de problèmes. Par contre, il y a Boomer.

— Où est-il ? Il lui est arrivé quelque chose ? s'alarma Jag.

— Non, mais il y a qu'il n'acceptera jamais de s'enfoncer dans une galerie quelle qu'elle soit ! Depuis son accident, il ne supporte plus de s'enfoncer sous terre. Il posera même des problèmes à ceux qui voudront l'enterrer !

— On ne lui dit rien et le tour est joué.

— Oui, et comment on fera le moment venu ? On lui fera croire que c'est le couloir d'un bordel ?

Jag eut une moue.

— On pourrait le saouler ? proposa-t-il.

— On n'a que de l'alcool de mauvaise qualité et ce n'est pas un buveur ; on risque de ne pas le remettre sur pied à temps.

— Et cette galerie, elle est longue ? Et où elle débouche ? À savoir si elle est encore praticable ?

— Elle l'est, affirma l'éclaireur. Tu penses bien que je m'en suis inquiété en priorité. Cérasalmo est formel. Elle est juste comblée sur deux ou trois mètres avant de déboucher dans la forteresse. L'entrée, elle, serait camouflée par des buissons et des rochers, il n'y aurait qu'à se faufiler.

Sur ce, ils sortirent. La nuit tombait doucement. Le soleil rougeoyait à l'horizon et on y voyait encore bien malgré le matelas de nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus de la roselière.

Toute l’unité suicide était là, chacun s’affairant à une tâche particulière. Le jeune Quapaw, un large bandage autour de la taille, était accroupi devant Logan et n’en finissait pas d’admirer la mitrailleuse IMG 08/15 que son propriétaire câlinait comme un véritable nouveau-né.

Jag remarqua des nouveaux venus, d’autres autochtones. Ils préparaient un repas, disposaient différents mets sur une longue nappe rouge étendue à même le sol.

— Tu vois, il y a toujours des survivants, fit remarquer Cavendish. Ils avaient filé, ils reviennent quand tout va bien et ils nous fêtent comme des dieux.

— Ils auraient mieux fait de se battre, fit Jag.

— Ce n’est pas dans leurs manières. C’est un peuple pacifique. La plupart d’entre eux vivaient à Palizada avant. Puis la Compagnie des Os est arrivée et ils ont dû plier bagages alors ils se sont installés ici.

— Et puis ils ont encore filé lorsque Cérasalmo est venu.

— L’Histoire est un perpétuel recommencement, murmura Cavendish.

Jag secoua négativement la tête.

— Si je parviens à me débarrasser de ce collier, martela-t-il, plus jamais on ne fera de moi un esclave !

CHAPITRE XXVI

Après avoir passé la nuit dans la roselière, ils repartirent au petit matin, ayant hâte de retrouver un terrain plus propice.

Au moment de s'ébranler, Cavendish avait été jeter un œil sur Cérasalmo. L'ancien maître de la Compagnie des Os était mort dans la nuit. On l'avait aidé à franchir le pas en lui ouvrant la gorge.

Comme il s'apprêtait à monter à cheval, l'éclaireur vit arriver Quapaw avec ce qui restait de son peuple derrière lui. Le jeune homme était radicalement transformé. Sa peau couleur bronze était à présent recouverte çà et là de peintures de guerre rouge et noire. Il avait entouré ses pieds de chiffons et de lianes, s'était coupé les cheveux au bol avant de les enduire sur le devant d'une cire rougeâtre. Une espèce de faubert attaché à une large ceinture en tissu également rouge qui comprimait sa blessure lui pendait entre les cuisses en guise de cache-sexe. Les yeux cernés d'un large loup noir maladroitement dessiné, il sautillait sur place comme un enfant insouciant.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Cavendish, surpris.

— Je crois qu'il veut nous accompagner, dit Jag en souriant. Il veut être le champion de son peuple et entrer avec nous dans Palizada pour récupérer les reliques d'une sainte que l'on vénérait dans toutes les Sierras. Il sait où elles sont enterrées. En les ramenant, il prétend rendre une identité aux siens.

Décontenancé, l'éclaireur laissa son regard errer sur tous ses compagnons, quêtant leur avis. Comme personne ne semblait hostile à sa participation, l'éclaireur lâcha :

— Qu'il vienne si ça lui chante. Après tout, ça fera de la compagnie à Speedy !

Une acclamation suivit cette déclaration et ils purent s'ébranler.

Le temps avait complètement changé. Il faisait gris mais la température n'avait pas connu de baisse trop spectaculaire.

Finalement l'embuscade des cannibales n'avait pas entamé le moral de la petite troupe, bien au contraire. Les hommes avaient été ravis d'apprendre qu'ils n'auraient pas de canots, fussent-ils légers, à traîner sur des kilomètres.

Pour simplifier le problème, Cavendish n'avait donné aucun détail et nul n'avait vraiment insisté. Il serait toujours temps de voir le moment venu. Et puis l'éclaireur devait savoir ce qu'il faisait.

Ils atteignirent les premiers contreforts de la chaîne montagneuse dès le début de l'après-midi. Là, ils s'accordèrent une pause, le temps d'avaler chacun un morceau sur le pouce ; puis comme le moment était venu de se séparer des chevaux, ils commencèrent à répartir les charges, principalement le matériel de Boomer, au plus juste, afin que chacun porte à peu près le même lest. Il manquait Saltillo mais Quapaw insista pour participer et il ne fut pas le moins bâté.

Ainsi harnachés, leurs armes bien assujetties, ils quittèrent le couvert et s'élancèrent, sous la conduite de Cavendish, à l'assaut de sentiers très escarpés.

Marchant d'un bon pas, ils furent bientôt trempés des pieds à la tête. On n'entendait rien que le bruit des souffles courts et que le roulis des pierres détachées au gré de la progression.

Tout en grimpant, chacun ressassait ses propres angoisses.

Mais rien de bien notable ne vint troubler l'ordonnancement des choses et ils parvinrent au seuil de la galerie juste comme la nuit tombait, les indications de l'ancien chef de la Compagnie des Os se révélant exactes.

Cavendish savait de Cérasalmo qu'il ne fallait pas plus de deux heures pour parcourir le boyau sur toute sa longueur et que le travail de déblaiement ne demanderait en tout et pour tout qu'une petite heure. Ils avaient donc de la marge. Délai que l'éclaireur comptait mettre à profit pour rafraîchir les mémoires. En calculant de sorte à émerger dans Palizada trois heures avant le rendez-vous, cela laissait même du temps pour se reposer, se détendre avant l'action.

C’est lorsqu’il fallut se faufiler entre roc et végétation que Boomer commença à donner de la voix.

Cavendish tenta bien de le raisonner, mais, apparemment, rien n’y faisait. L’autre glapissait de plus belle et sa voix de crécelle menaçait d’attirer l’attention.

Ne voyant pas d’autres recours, l’éclaireur lui assena soudain un méchant direct à la pointe du menton puis il le tira à sa suite à l’abri des regards.

Organisé, Jag avait prévu des torches de résine. Enflammées, elles révélèrent une sorte de long couloir qu’ils empruntèrent bientôt. L’endroit sentait le moisi. Par moments, des rats leur filaient dans les jambes en couinant ou bien ils devaient faire face à une escadrille de chauves-souris qui leur glissaient sur les cheveux provoquant des mouvements de recul accompagnés de chapelets de jurons. D’autres fois, le chemin était barré par des entrelacs de toiles d’araignées qu’il fallait dissoudre à la flamme des torches.

Il leur fallut moins de deux heures pour arriver à destination. Là, ils s’installèrent et selon leur nature, veillèrent ou bien s’endormirent.

En cheminant, Cavendish avait réfléchi et il lui était apparu que pénétrer dans Palizada trois heures avant l’action ne tenait pas debout. En effet, plus ils traîneraient, plus ils auraient de risques d’être découverts. Et si l’alerte était donnée, s’approcher des portails deviendrait pratiquement impossible.

Fort de ce nouveau raisonnement, Cavendish avait décidé d’attendre le tout dernier moment et de n’émerger qu’une heure avant l’action, c’est-à-dire à six heures. Cela laissait de la marge et chacun pouvait en profiter à sa guise.

Vint le moment où Boomer reprit conscience. Comme il s’apprêtait de nouveau à hurler, l’éclaireur lui colla un morceau d’étoupe dans la bouche avant de lui parler.

— Les cannibales sont juste au-dessus de nous, murmura-t-il, si tu tiens tant que ça à les prévenir, vas-y, gueule ! Dis-toi bien que personne n’aime être dans ce boyau. On le supporte tous par nécessité alors ne nous complique pas la tâche. Et puis tu as du travail, à ta place je commencerais à réunir mon matériel pour le rendre opérationnel.

Maté, le petit homme se calma puis il entreprit de faire le compte des différents sacs et de ce qu'ils recelaient. Pour lui, l'occupation était la meilleure médecine.

Tous ceux qui ne dormaient pas se regardaient de temps à autre mais personne n'avait envie de parler.

Le temps fila tout doucement jusqu'à ce qu'il soit l'heure de penser à déblayer.

Jag, Quapaw et Chauncey s'en chargèrent et bientôt un souffle d'air frais envahit la galerie, faisant revivre Boomer qui achevait ses préparatifs.

Cavendish rappela alors les gros traits de leur intervention puis ils commencèrent à se glisser à l'extérieur.

CHAPITRE XXVII

Ils débouchèrent en pleine zone industrielle, au beau milieu d'ancien hangars. Des rails couraient sur le sol réservés aux wagonnets qui transportaient jadis les différents minerais. Des terrils vallonnaient les environs recouverts à présent d'une végétation anarchique qui commençait à gagner toutes les anciennes stations de raffinage.

— Je fais rien sauter, ici ? s'inquiéta Boomer qui avait retrouvé du tonus.

Nerveux, Cavendish secoua la tête. Il avait du mal à se repérer. En pleine nuit, ce n'était pas évident. Et on n'y verrait pas avant deux bonnes heures.

Plus calme, Jag le renseigna.

— Le barrage est là, devant nous, avec le glacier au-dessus, dit-il. Nous devons aller de l'autre côté !

Se servant du mieux qu'ils pouvaient de l'environnement, ils progressèrent par bonds, par courses rapides, longeant un mur, un quai.

Puis le décor changea. Tout devint béton, pierre chaulée, toit en tuiles voûtées rosâtres, avec des réverbères çà et là qui éclairaient des carrefours vides.

— Et là non plus je fais rien sauter ? demanda Boomer.

Sans même lui répondre, le commando traversa ce quartier désert. Comme Quapaw courait près de lui, Jag s'étonna :

— Et tes reliques ?

— Je les prendrai en repassant. Je suis bien avec vous !

Ils parcoururent une lande pelée, atteignirent enfin la voie ferrée. Elle s'étendait, rectiligne, il n'y avait plus qu'à la remonter ou la

descendre selon.

— Il va falloir s’assurer des aiguillages, fit Jag.

Suivant les rails, ils se dirigèrent vers le second portail, celui qui permettait de quitter la cité. Ils avaient décidé de commencer par celui-là.

Apparemment, on ne les attendait pas. C’est-à-dire qu’on devait plutôt se méfier de ce qui était susceptible de venir de l’extérieur.

Le poste de garde comprenait deux parties bien distinctes. Une espèce de mirador intérieur qui permettait une surveillance des alentours, et un bâtiment qui abritait tout l’appareillage électrique destiné à la manœuvre des immenses vantaux.

D’un tir particulièrement bien ajusté, Chauncey se chargea de l’homme de garde. Touché juste sous l’oreille, la tête traversée de part en part, il passa de vie à trépas sans émettre le moindre son.

Aussitôt, Boomer se faufila dans l’appentis qui recelait les moteurs, posa ses charges déjà préparées.

Cavendish consulta sa montre. Il restait une demi-heure avant que le train sorte de son tunnel. Autant pour rallier l’autre bout de la cité. Puis, d’un coup d’œil, il engloba tous ceux qui l’accompagnaient. Ils n’étaient pas si nombreux en fait et cela l’ennuyait de devoir se séparer d’au moins deux hommes. Car si on s’en remettait au plan prévu initialement, les portails devaient être ouverts et sabotés tous en même temps ce qui impliquait qu’il fallait laisser au moins deux hommes sur le terrain, l’un en couverture pendant que l’autre serait chargé de déverrouiller les battants avant d’allumer les mèches longues des charges explosives. Qu’on le veuille ou non, il fallait en passer par là.

Pour l’heure, l’éclaireur n’était pas très chaud. Il préférait avoir tout son monde sous la main ne sachant pas ce que l’avenir lui réservait. Il aurait pu prévoir deux équipes opérant simultanément mais le résultat n’aurait pas été assuré pour autant. Car pour que l’affaire réussisse, il fallait impérativement que les deux issues sautent. Et pour ce faire, notre homme préférait être des deux coups de main.

— On n’attend pas, décida-t-il soudain. On ouvre et on fait sauter tout de suite !

Comme tout le monde le regardait, étonné, il expliqua :

— Ici c’est calme mais je ne sais pas ce qu’on va trouver de l’autre côté. Alors j’aime mieux prendre mes précautions. Je ne peux plus me passer de vous, vous devriez être content !

Boomer revenait, ravi.

— J’ai mis double charge et j’ai piégé toutes les batteries, musa-t-il. Comme ça on ne risque rien !

— Tu y retournes ! Jag et moi, on t’accompagne !

Entraînés doucement, les vantaux glissèrent silencieusement sur leurs rails. Pendant que Boomer procédait à la mise à feu, Cavendish s’occupait d’enseigner à Jag les rudiments de l’électricité.

— Tu vois, dit-il en désignant tout le tableau de commandes, quand on veut stopper un circuit, c’est par là qu’il faut s’y prendre, en appuyant sur ce bouton rouge. Les autres boutons servent à d’autres fonctions. Souviens-toi bien : c’est là que tu dois couper l’alimentation, au disjoncteur.

Puis, comme Jag le regardait sans avoir l’air de comprendre, il précisa :

— Les Peaux de Chagrin sont alimentées par des cellules photovoltaïques mais le principe reste le même. Si tu veux couper l’alimentation, fais comme je te dis ! Allez arrive, maintenant, le compte à rebours est commencé !

Sans transition, ils reprirent leur course, se retournant de temps à autre, attendant une explosion apocalyptique.

Ils n’avaient pas parcouru cinq cents mètres que le bâtiment entier volait en éclats.

— J’ai peut-être eu la main lourde, commenta Boomer en gloussant. C’est que j’ai perdu l’habitude.

Simultanément, les ténèbres alentour volèrent en éclats, mangées par toute une rangée de lampadaires qui bordaient la voie ferrée.

CHAPITRE XXVIII

Le commando marqua un temps d'arrêt, comme cloué au sol.

— On aurait dû faire sauter aussi leur centrale électrique ! pesta Cavendish. Ou même le barrage !

Comme ils bifurquaient vers la gauche, là où la lumière était moins vive, une sirène retentit ajoutant encore à leurs ennuis.

— On se déploie ! commanda alors l'éclaireur. Curtice, Logan, Jag et moi allons courir devant, les autres entourez Boomer ! Quant à toi, Quapaw, je crois qu'il est temps que tu récupères ta boîte et que tu files !

— Je reste encore ! s'entêta l'adolescent.

Cavendish haussa les épaules. Après tout, il était un peu chez lui !

Un engin monstrueux se dressa soudain devant eux, qui les fit ralentir. En fait, il s'agissait d'une machine d'une ère révolue, une excavatrice géante capable de creuser des tranchées de vingt mètres de large, un monstre nanti d'une roue à godets d'acier capable de déplacer trois mille mètres cubes par jour, avec deux porteurs à chenilles reliés par un pont mobile qui abritait un convoyeur à courroie de près de cent mètres de long.

Un dinosaure qui devait dater de la construction du barrage et qui servait pour l'heure de portique à accrocher des cadavres éviscérés et autres joyeusetés. Certainement des malades ou des opposants au nouveau régime !

Vaccinés, les hommes reprirent leur course, le cœur battant, le souffle court. Boomer commençait à avoir du mal à suivre et Speedy devait le pousser pour qu'il ne perde pas le contact.

Donnant un coup d'œil à sa montre, Cavendish constata qu'il restait un peu plus d'un quart d'heure avant que l'Empire Mouvant ne quitte son tunnel. Eux ne pourraient pas attendre jusque-là.

La sirène hurlait toujours.

Une horde de cannibales se matérialisa soudain devant eux, armés de javelines et de coupe-coupe dont les lames lançaient des éclairs.

Cavendish fit tonner son Cosmi calibre 20, chargé au riblon, et en deux salves il coucha cette première vague.

Ils furent bientôt en vue de leur objectif, surpris de ne pas trouver plus d'opposition.

Le mirador disposait néanmoins d'une arme automatique et dès qu'ils furent considérés comme à bonne portée, le garde les arrosa copieusement. Il n'était pas expert, heureusement, mais cela ne l'empêcha pas de faucher Quapaw qui boula, la clavicule gauche cassée.

— À toi, Logan ! commanda Cavendish.

S'arrêtant net, les jambes écartées, bien campé, son arme arrimée par un système de courroies, Logan fit glisser une bande de balles de son épaule puis il ouvrit le feu, la crosse calée contre son ventre dur, assurant sa visée de la main gauche soudée à la base du bipied.

En tirant, il déchaîna l'enfer. L'habitacle du mirador s'effrita littéralement, haché menu, tandis que le garde giclait par-dessus bord, presque coupé en deux.

Protégé par ce mur de feu, ils parvinrent tous sans encombre jusqu'au poste de commande de ce portail qui était la réplique exacte du précédent.

Comme il n'y avait plus de précautions à prendre, le travail fut vite accompli. Les vantaux ouverts, Boomer balança un paquet de six bâtons de dynamite à l'intérieur du bâtiment, puis il s'esbigna vite fait, rejoignant les autres à l'écart. Quapaw, soutenu par Jag, avait recollé au groupe.

En explosant, la dynamite ruina le bâtiment et souffla ce qui restait du mirador.

Il restait normalement dix minutes avant l'arrivée du train.

Une seconde vague de cannibales monta alors en ligne.

À cheval.

Il s'agissait de ne pas se laisser déborder. Les membres du commando refluèrent jusqu'à la muraille, puis ils ouvrirent le feu.

Un déluge d'acier faucha les assaillants trop concentrés. En un rien de temps, les dépouilles s'entassèrent formant un véritable muret.

Profitant de cet abri, d'autres progressèrent jusque-là, se trouvant à bonne distance pour décocher une flèche ou lancer une javeline. Heureusement, les armes à feu étaient rares chez les sauvages.

Cavendish commanda alors à Curtice de les déloger de là.

Instantanément, une langue de feu troua la nuit et s'en fut lécher les embusqués qui s'enfuirent en hurlant, cheveux en flammes quand ce n'était pas une autre partie du corps car le carburant, mélange liquide et gélatineux, finissait par coller à l'impact tout en continuant de brûler de plus belle.

Ce nouvel assaut endigué, le calme revint. Anormal. Quelques flèches arrivaient bien de temps en temps mais elles se cassaient sur la muraille, terriblement imprécises.

— Je me demande bien ce qu'ils ont derrière la tête, fit Jag. Ils ont adopté une drôle de tactique. On dirait qu'ils veulent juste nous maintenir ici.

À ce moment précis, un sifflet retentit à plusieurs reprises qui mit du baume au cœur de chacun. C'est celui de la locomotive de l'Empire Mouvant.

Le train sortait du tunnel. Il lui restait en gros un kilomètre à parcourir.

Simultanément, toutes les montres se mirent à zonzonner, provoquant stupeur et soulagement.

Il était exactement sept heures.

Le plan de marche était respecté dans ses moindres détails.

Mais, soudain, le sol se mit à trembler tandis que s'élevait une complainte de mécanique torturée.

CHAPITRE XXIX

La même idée s’en vint frapper Jag et Cavendish.

Cette énorme machine qu’ils avaient rencontrée en remontant, ce n’était tout de même pas ça, c’était impossible.

— Elle n’était pas là les autres fois, fit l’éclaireur, ils l’ont amenée récemment ; certainement pour détruire la voie. En tout cas, elle est en état et ils ont l’air de savoir s’en servir !

— Le train va arriver, il faut les empêcher de se mettre en travers des rails !

Et, sans plus attendre, Jag s’élança, immédiatement imité par tous les autres membres du commando.

Commença alors une course éperdue, Jag jouant sa vie au coup par coup, avançant en slalomant, brûlant une poitrine à bout portant à l’aide de sa Winchester 30/30 à main gauche, fendant un crâne à main droite à l’aide de sa machette.

Derrière lui, Curtice balayait l’autre côté de la voie du jet de son lance-flammes, jugulant du mieux qu’il pouvait les nouvelles vagues d’assaut de la Compagnie des Os regroupées en un grouillement incessant.

Servi par Speedy qui courait à sa hauteur et portait les bandes de munitions, Logan tirait partout devant lui, de haut en bas, de droite à gauche, fauchant par poignées les sauvages qui avaient le malheur de se trouver dans son large couloir de tir.

Puis, tout se précipita.

Le commando arriva en vue de l’excavatrice alors que les sauvages finissaient d’amener le pont mobile en travers des rails. De toute manière, la voie avait été broyée par le passage du porteur directionnel et dans ces conditions le train ne pouvait plus passer.

Rageur, Jag courut vers un aiguillage à commande manuelle qui pouvait encore faire dériver le convoi vers la zone industrielle. Mais une douleur lui traversa soudain la hanche, le jetant au sol. Les sauvages aussi maniaient la fronde. Il eut bientôt un hématome gros comme le poing à hauteur de la taille mais rien de cassé.

Le combat changea alors de dimension. Il vit des centaines de jambes s'agiter en tout sens, puis il entendit les rails proches vibrer crescendo, annonçant l'arrivée imminente de l'Empire Mouvant. Et avec lui, Monida. Il fallait absolument qu'il arrive jusqu'à cet aiguillage avant qu'il soit trop tard.

Comme il se relevait, péniblement, il reçut le secours inattendu de Speedy.

— Le travail est à moitié fait, grimaça-t-il.

— C'est pas encore le bon moment, renvoya le Noir. Ça va, tu peux tenir debout ?

— Je te battrai encore à plate couture ! Le premier à l'aiguillage !

Derrière eux, Logan faisait donner de la voix à sa mitrailleuse, provoquant des coupes sombres dans les rangs de la Compagnie qui continuait d'avancer en vociférant. Certains, lancés et poussés par les autres, poursuivaient leur charge alors qu'ils avaient le torse déchiqueté par les balles, ou la tête carrément emportée.

L'air ambiant empestait la cordite, la viande grillée et le sang frais.

Parvenus à l'aiguillage, Jag et Speedy voulurent manœuvrer le bras de commande mais il ne bougea pas d'un millimètre, comme soudé.

Puisant dans ses ultimes ressources, Jag força en hurlant, comme lorsqu'il était assujetti au joug, mâchoires serrées. Partout sur son corps, témoignant de la violence de son effort, ses veines saillaient comme de fines cordelettes.

Soudain, la commande cassa net et ils boulèrent tous deux au sol. Comme Speedy se relevait, une flèche lui arriva en pleine poitrine et il retomba en arrière, les yeux écarquillés, mort avant d'avoir touché le sol, le cœur éclaté.

Puis le train arriva dans un grondement infernal qui dégénéra en une longue plainte suraiguë lorsque Potrero freina en catastrophe.

Glissant sur les rails, entourée d'une gerbe d'étincelles, la locomotive s'en vint finir sa course tout contre le pont mobile de l'excavatrice.

D'un seul coup, le commando se trouva coupé du combat par le rideau de wagons.

— On passe par l'avant, ce sera plus rapide ! hurla Cavendish. Surtout ne vous risquez pas entre les voitures, vous feriez des cibles toutes trouvées !

La première chose qu'ils virent en arrivant à hauteur de la loco, ce fut la tête de Potrero. Elle avait roulé jusque dans l'herbe pelée, décollée d'un fameux coup de sabre, et toujours coiffé du sempiternel bonnet à oreilles.

Une nausée secoua Jag. Potrero ! Dans la foulée, il pensa à Monida et son cœur se serra à lui faire mal.

Dans la cabine de la locomotive, une paire de cannibales s'affairaient à tout briser à coups de masse. Des tubulures rompues s'échappaient des jets de vapeurs sibilants.

Cavendish nettoya la cabine de deux cartouches de son Cosmi mais le mal était irréparable, pour l'instant du moins.

De l'autre côté du train, c'était la géhenne. Toute la Compagnie était là qui continuait à charger malgré la bonne défense opposée par les gardes qui s'étaient répartis sur et dans les wagons.

Devant cette marée infernale, Cavendish appela Logan à la rescousse. De la plate-forme de la loco, il ouvrit le feu, éclaircissant les rangs de la Compagnie sans pour autant la faire reculer.

C'était dément.

Il en venait de partout.

Certains, nantis de grappins, avaient entrepris l'escalade des wagons. Les gardes en abattaient un, deux, voire trois, puis ils finissaient par succomber sous le nombre et alors les sauvages éventraient les voitures par le toit, à coups de hache.

Ayant fait le tour de la loco, Curtice mit son lance-flammes en batterie. Les jets de feu firent des trouées spectaculaires et bientôt une abominable odeur de barbaque grillée plana sur l'endroit.

Puis Curtice succomba sous le nombre et son engin changea de mains. Un sauvage plus malin que les autres s'en servit alors pour le bénéfice de la Compagnie. Courant tout au long du convoi, il aspergea les façades des wagons et l'Empire Mouvant ne fut bientôt qu'un immense brûlot.

— Monida ! s'alarma alors Jag.

Cavendish le bloqua.

— Pense d'abord à toi, lui dit-il. Si le deuxième wagon brûle tu y laisseras ta vie. Tous ceux qui ont un collier y passeront. Le mécanisme est programmé pour cela. Tu n'as qu'une seule chance de t'en tirer c'est de disjoncter l'ensemble. Le circuit est conçu pour ça, pour ne pas céder à l'agressivité. La fille et l'enfant, je m'en occupe !

Cédant au bon sens, Jag escalada le tender, où un Serviclone gisait éventré, puis il remonta le train en courant, courbé. Se servant de sa Winchester 30/30 comme d'un club de golf, il cassa deux têtes au passage, débarrassant le train de cette vermine.

Puis avisant celui qui avait détroussé Curtice, lequel continuait son œuvre destructrice, acclamé, porté par la Compagnie, Jag eut une idée. Prenant le réservoir du lance-flammes pour cible, il tira. Au but. Sous l'impact, la ferraille galvanisée se déchira littéralement, libérant dans un feulement rageur son mélange d'air comprimé et de pyrogels, noyant le porteur de la terrible arme sous une chape brûlante.

Puis le réservoir explosa, décapitant des têtes, cisaillant des nez, brisant des dents, arrachant des oreilles, jetant sur toute la foule des cannibales une pluie incandescente du plus bel effet, dispersant les rangs, faisant basculer l'issue du combat.

Par un des toits défoncés, Jag se laissa glisser dans un wagon de tête. Les sauvages avaient investi le train.

Jag en abattit deux à bout portant dans un couloir, un troisième qui venait d'arracher le cœur d'un giton et s'apprêtait à le dévorer encore pulsant.

Jag trouva Galaxius sans le chercher. Sa tête tranchée dépassait de sous le bras d'un cannibale qui riait de sa bonne fortune.

Le prenant de vitesse, Jag lui planta son poignard sous le menton, lui transperçant d'un seul trait langue, palais et cervelle.

Puis, sans plus perdre de temps, il rentra dans le wagon que l'autre venait de quitter. Il y avait du sang partout, du sang et de la tripaille. Les chiens avaient été écorchés vifs. L'un d'eux tremblotait encore en couinant. Jag le soulagea d'un coup de crosse puis il se mit en devoir d'inventorier tous les membres éparpillés aux quatre coins de l'endroit. Le macabre puzzle ne lui donna pas trop de tablature, et il fit rapidement son choix.

Il se retrouva bientôt dans ce fameux deuxième wagon, devant la porte sans serrure. Sa mémoire jouant à merveille, il identifia du premier coup le bouton camouflé en vis, l'enfonça, libérant le même carré de verre dépoli contre lequel il appuya la main droite encore tiède du Sous-Proctor.

Le battant s'escamota et il entra dans le Saint des saints.

Sans perdre de temps à déchiffrer un décor qu'il connaissait déjà, il se dirigea vers les panneaux clignotants, finit par trouver ce qu'il cherchait.

L'index sur la touche rouge recommandée par l'éclaireur, il n'hésita qu'une seconde avant de l'enfoncer.

Instantanément, le doux ronronnement qui baignait l'endroit s'interrompit.

Toutes les lumières s'éteignirent.

Son collier se détacha en vibrant et roula sur le sol.

Des larmes lui montèrent qu'il reflua avec peine en se mordant cruellement les lèvres.

Il était de nouveau libre.

CHAPITRE XXX

Cavendish n’eut pas besoin de parler pour que Jag comprenne.

— Ce n’est pas possible, fit Jag le teint crayeux, pas elle ?

L’éclaireur hocha verticalement la tête.

— Si. Et si tu veux mon avis, il vaudrait mieux pas que tu ne cherches pas à la voir. Pas dans cet état. Ce serait mieux que tu conserves une autre image d’elle.

Anéanti, Jag conserva le silence. Il était là dans la pâleur matutinale, seul au milieu des autres, à se demander pourquoi il s’était donné tant de mal. Il était libre, bien sûr mais est-ce que cela lui suffisait à présent ? Libre de quoi faire ? Libre sans elle, ça n’avait plus beaucoup de sens.

Alentour, c’était la liesse. Les survivants se congratulaient à double titre : ils s’en étaient sortis et ils se retrouvaient affranchis du terrible carcan. Les colliers jonchaient le sol. Les morts aussi. Une multitude. Bons et mauvais mêlés.

— Nous avons finalement triomphé, fit Cavendish en se fouillant à la recherche d’un médianitos. Ces sauvages ont presque tous été anéantis par l’explosion du lance-flammes. Les autres, Logan les a bien étrillés. Certains ont réussi à filer mais ils ne sont pas prêts de s’en remettre. C’est en grande partie grâce à toi !

Incapable de proférer le moindre son, la gorge serrée, la pomme d’Adam littéralement broyée, Jag jeta un regard autour de lui. Ses yeux croisèrent des visages amis, d’autres qu’il n’aurait jamais voulu voir. Il s’arrêta sur Quapaw, blessé mais bien vivant.

— La ville est ouverte, à présent, lui dit-il. Ta sainte peut rester chez elle. Il faut tous que vous reveniez chez vous…

Du menton, il désigna Donk et Emory qui avaient miraculeusement échappé au massacre.

— Ne laisse plus jamais des gens comme eux décider à ta place. Plus jamais !

Puis il se retourna vers l'Empire Mouvant qui achevait de se consumer lentement et un grand vide s'installa en lui.

— Il faudra bien l'enterrer, dit-il soudain à Cavendish. Avec des fleurs, beaucoup de fleurs. Et Potrero aussi. Il faudra aussi penser à Speedy ; retirez-lui son collier avant de l'ensevelir… Je compte sur vous.

— Tu ne tiens pas à être là ?

— Non. Je pars. Je récupérerai Zac au passage.

— On se reverra peut-être ?

— Peut-être. En tout cas je vous remercie pour tout.

Tandis qu'il s'éloignait, Jag se demanda ce qu'était devenue Rosa ? Vivante, elle se débrouillerait toujours. Morte…

Il n'avait pas parcouru cent mètres que la voix de Cavendish le rattrapa.

— Jag !

Il se retourna d'un bloc, observa un point que l'éclaireur lui désignait. Alors son cœur cabriola dans sa poitrine. *Il* était là, assis sur un bloc de pierre, assis là où on l'avait déposé.

Ils restèrent un long moment à regarder l'un vers l'autre.

Puis Jag fit un pas vers lui et Angel, l'enfant qui n'avait jamais vu la lumière, lui sourit.

FIN